

ACTION
123 **POÉ**
TIQUE

G R A N D S
R H É T O R I
Q U E U R S



*Jean Molinet - Jean Marot - Jean Lemaire de Belges - Jean
d'Authon - Jean Perreal - D'Estrées - André de la Vigne -
Pierre Lartigue & Jean Tortel - Jean Todrani - Yves di Manno -
Christine Letrou - Bruno Robert Cauchois Duboc*

123
action poétique

rue J. Mermoz, Rés. La Fontaine-au-Bois, n°2, 77210 Avon.

★

publié avec le concours du Centre National des Lettres
et du Conseil Général du Val-de-Marne

A PARAÎTRE

Poètes d'Égypte - La métrique

L'épigramme - La note

REDACTEUR EN CHEF : Henri Deluy.

COMITÉ DE RÉDACTION : Claude Adelen, Jean-Pierre Balpe, Yves Boudier, Olivier Cadiot, Henri Deluy, Jean-Charles Depaule, Charles Dobzynski, Marie Etienne, Emmanuel Hocquard, Gil Jouanard, Alain Lance, Pierre Lartigue, Lionel Ray, Maurice Regnaud, Jacques Roubaud, Bernard Vargaftig, Jean-Jacques Viton.

SECRETARIAT GENERAL : Jean-Pierre Balpe.

COUVERTURE : Conception Jordi Vidal et Pierre Delvincourt.

REDACCTION : 3, rue Pierre-Guignois, 94200 Ivry/Seine.

DIFFUSION : A partir du n° 80 : Distique, 17, rue Hoche - 92240 Malakoff.

Numéros antérieurs au n° 80 : directement à la revue.

ABONNEMENT : France : 4 numéros : 200 F - Etranger : 300 F

France : 8 numéros : 340 F - Etranger : 560 F

(voir bulletin d'abonnement en fin de numéro)

C.C.P. Paris 4294 55 - Action poétique.

Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés.

Gérant responsable : Henri Deluy

I.S.B.N. : 2-85463-54-5

Dépôt légal : 3^e trimestre 1991

N° Commission paritaire : 56995

Imprimerie Thierry - 1, rue Voulard - 30900 NIMES - Tél. 66.76.20.09 - Fax 66.38.34.08

GRANDS RHÉTORIQUEURS

Les grands rhétoriciens, corps et biens : <i>Pierre Lartigue</i>	2
Poèmes et textes : <i>Jean Molinet, Jean Marot, Jean Lemaire de Belges, Jean d'Authon, Jean Perreal, D'Estrées, André de la Vigne</i>	4-66

POÈMES

Novembre : <i>Jean Todrani</i>	67
Qui-vive ? : <i>Yves di Manno</i>	69
Impressions du Mexique : <i>Christine Letrou</i>	73
Remords : <i>Bruno Robert Cauchois Duboc</i>	75
Marges : <i>Jean Tortel</i>	78

CHRONIQUES. NOTES. INFORMATIONS. REVUES

La chronique de Claude Adelen : *Le silence*, Jean-Pierre Balpe / *Premières suites* : Henri Deluy (Claude Esteban) / *Lettre sur l'univers* : Jacques Réda (Claude Adelen) / *Œuvres complètes* : Joyce Mansour (Jean-Paul Gavard-Perret) / *Le Grand Pan-de-Nuit* : Marcel Cohen (Esther Tellermann) / *Olive, my dear* (Sarah Jane W.) / *Works on paper* : Eliot Weinberger (Yves di Manno) / *Lectures* (Jean-Pierre Balpe) / *L'imagination informatique de la littérature* (Jean Clément) / Le journal de Joseph Guglielmi / Le billet d'Émilie Depresles / Des mots à ne pas oublier / Bulletin d'abonnement / La blanquette (H. D.).

LES GRANDS RHÉTORIQUEURS, CORPS ET BIENS...

Dès 1550, le souvenir de ceux que nous appelons les Rhétoriciens est refoulé avec autorité par les poètes qui se constituent en brigade puis en Pléiade. Jean Lemaire de Belge est le seul à qui l'on accorde, un temps encore, quelque estime : ses œuvres complètes ont paru en 1549 chez Jean de Tournes. Mais au XVII^e, Jean de La Fontaine mis à part, personne ne se souvient de leur existence.

Le XVIII^e et le XIX^e retrouvent dans un premier temps les trouvères et les troubadours. Sans doute Pierre Gringoire fait-il une apparition dans *Notre Dame de Paris*, mais il faut attendre la République pour que des rééditions de quelques œuvres voient le jour. Dans la bibliothèque Elzevirienne, par exemple.

Des études plus systématiques sont menées à bien au début du siècle :

Langlois : *Recueil d'arts de seconde rhétorique* (1902).

Schwob : *Le Parnasse satirique du XV^e siècle* (1905).

Guy : *Histoire de la poésie Française au XVI^e - I. L'école des rhétoriciens* (1910)

Un grand travail est alors accompli. Mais on s'étonne de voir combien Guy est peu favorable à des poètes auxquels il a pourtant consacré sa vie.

La critique républicaine regarde de très haut cette poésie de cour qu'elle juge artificielle et insincère. Trop de combats pour de mauvaises causes ? Trop de panégyriques ? Trop d'énigmes et trop de mots ? La poésie de la fin du XV^e ressemble pourtant à l'architecture et à la peinture de son temps. Elle a la beauté de l'oiseau Phœnix. L'image y engendre l'image dans une sorte d'incendie.

Nous n'avons plus de raison aujourd'hui de nous refuser à ces flamboiements. Avec Marcel Duchamp, Robert Desnos, Michel Leiris... la vérité poétique a été battue en brèche.

Et là aussi des doutes planent.

Le domaine de l'écriture s'en trouve paradoxalement élargi ; la surprise est de découvrir la proximité de chants que l'on pensait lointains.

Comment pénétrer dans cette forêt fantastique ?

Des éditions ont paru ces dernières années. Quelquefois dans le livre de poche. Certaines sont encore disponibles.

Recommandons avant tout le livre de Paul Zumthor *Le masque et la Lumière, La poétique des grands rhétoriciens* (Editions du seuil 1978) et son *Anthologie des grands rhétoriciens* parue à la même date (10/18).

Le choix fait ici ne prétend pas représenter la totalité des aspects de cette poésie. Il constitue un échantillonnage de ce qui s'est composé entre 1460 et 1515, soit : des poèmes de Jean Molinet, Jean Marot, Jean Lemaire de Belges, qui appartiennent à ce que Zumthor définit comme : le groupe central ; Jean d'Authon, chroniqueur, Jean Perreal, peintre et alchimiste, d'Estrée, auteur très sophistiqué de trois vies de saintes, beaucoup moins célèbres ; et André de La Vigne, enfin très largement cité.

Paul Eluard, Henri Meschonnic naguère ont attiré l'attention sur lui. Il faut y revenir.

Octavien de Saint Gelays, qui n'apparaît pas dans ce choix, introduit auprès de vous le premier de ces poètes :

*O Molinet ! - Saint Gelaiz que diz tu ?
- Que je diz ? - Voire ? - Assez si je sçavoye !
- Or parle donc ! - Mon sens est abattu
Auprés du tien ! - Voir si j'en avoye.
- Je cherche... - Quoy ? - Le moyen et la voye
Pour venir... - Où ? - Au somptueux trésor...
- De quoy ? - De toy qui vaulx plus que nul or.
- Pour quel raison ? - Pour ce que ta faconde
Passe et excède tous orateurs du monde.*

JEAN MOLINET

Né en 1435 à Desvres, dans le Boulonnais, Jean Molinet fait ses études à Paris qu'il estime un petit paradis et devient secrétaire au Collège du Cardinal Lemoine. Il commence à célébrer la maison de Bourgogne dès 1464 dans la *Complainte de la Grece*. Un an plus tard après la bataille de Montlhéry, il présente Louis XI sous la figure d'un vigneron de Paris qui tente de s'appropriier les autres vins français. A la mort de Philippe de Bourgogne -père de Charles le Téméraire-, en 1467, il rédige son épitaphe en vers alexandrins, hugoliens par anticipation :

*"j'ay creu ma seigneurie de Brabant et Limbourg,
Namur, Hainau, Zélande, Hollande, Luxembourg"*

Puis, dans *Le Trosne d'Honneur*, il fixe le nom de Philippus en lettres d'or. Voulut-il servir l'Écu de France, les Trois Lupars (les rois d'Angleterre) ou le Duché de Bretagne ? Il le prétend. Mais Louis XI était "trop rioteux et sauvage" ; on ne le comprenait pas outre Manche ; et de la Maison Ducale il ne vit que la fumée. Il ne faut cependant sans doute pas prendre au pied de la lettre les renseignements donnés dans le voyage imaginaire que relate la *Complainte sur la mort madame d'Ostrisse*. Ce sont des tableaux figurés.

Il est certain, par contre, qu'il succéda à son maître en poésie Georges Chastellain dans la charge de chroniqueur de la Maison de Bourgogne. Lorsqu'il commence à s'acquitter de cette charge, en 1475, il a quarante ans. Ce travail sera "labeur de corps". Il le conduira aux fêtes, aux combats, et toute sa vie il tentera de témoigner de ce qu'il aura vu, au plus vrai. La situation est difficile puisque Valenciennes, où il vit, est fidèle à la Bourgogne ; Arras est tantôt bourguignonne, tantôt française ; Cambrai, neutre, et Tournai appartient au Roi de France. Mais il peindra Charles le Téméraire en proie à ses accès de mélancolie, ses crises de cris et de plaintes. Quant à Louis XI, on le verra faire faucher le blé encore vert et tuer prêtres, femmes, enfants. Molinet relate également les fantasmagories, les pluies de sang, les apparitions de croix sur les robes des femmes et la lutte, en Bretagne, de 18.000 geais contre autant de pies.

Cette même année 1475 lui fournit avec le siège de Neuss l'occasion d'un poème *De nus de nuz*, puis, dans le *Temple de Mars*, il continue de célébrer les combats qui opposent Charles le Téméraire et l'Empereur Frédéric. Mais ensuite vient la décadence de la Maison de Bourgogne.

Marié, père de famille, Molinet, après la mort du Duc à Nancy, entre au service de sa fille Marie, en l'honneur de laquelle il compose *Le naufrage de la Pucelle*, puis, l'année suivante, *Le Chapelet des Dames*. Peu de temps après avoir épousé Maximilien d'Autriche, héritier présomptif de l'Empire, sa nouvelle protectrice quitte ce monde. Alors, dans *La ressource du petit peuple*, il chante l'espoir que portent les Marguerites : Marguerite d'York et Marguerite de Bourgogne, future Marguerite d'Autriche, "belle, blanche,... tendre, pure, vermeillette, et bien coulourée", qu'il envisage de "mixionner" avec quelque fleur de lys pour faire passer au petit peuple sa mélancolie.

Après la déroute de Théroouanne, puis le traité d'Arras qui consacre le démembrement de la Bourgogne, Molinet, devenu veuf, reçoit la charge de Chanoine de Notre-Dame-de-la-Salle à Valenciennes. Il écrit là un nombre considérable d'œuvres fort diverses : peut-être (attribution discutée) un *Art de Rhétorique* (1492), une version en prose du *Roman de la Rose*, un mystère, puis, comme André de la Vigne et Jean Marot,

un *Voyage de Naples*, en l'honneur de Charles VIII qui les monts passa comme Hannibal.

Lorsque Maximilien confie à Philippe le beau, son fils, le gouvernement des Pays-Bas, Molinet devient son chroniqueur, son conseiller, et il l'accompagne quand, devenu Roi d'Espagne celui-ci fait son entrée solennelle à Tolède, ville "fort infecte et dangereuse pour gens délicatifs". Molinet souffre déjà des yeux. Il reçoit la consolation d'être anobli en 1504. Ses armes sont "un Escu d'azur à un chevron d'or, à trois petitz molinetz d'or" Mais en cette triste vieillesse :

*"Le mal que mes yeux sont sentans
En sy tres grand dangier me pose
Que je vois les parois tatans
Pour estre aveugle me dispose".*

Il écrit encore. En 1505, dans l'*Épitaphe de Dame Ysabeau*, il évoque la Reine de Castille telle qu'il l'a vue, dix ans plus tôt, à Grenade. Et il meurt lui-même, deux ans après, le 23 août 1507. Il repose dans son église de Notre-Dame-de-la-Salle, aux côtés de Chastellain son maître. Et c'est là que Jean Lemaire à tous les deux rendit hommage.

Ami des poètes : Fenin, Cretin, Robertet ; des musiciens de l'École de Cambrai : Du Faÿ, Busnois, Caron, Ockeghem, et du peintre Marmion, Jean Molinet moulut la plus fine farine de la Rhétorique. Outre les grands poèmes cités, il a écrit complaintes, ballades, ballades figurées, fatras, pronostications, oraisons, débats, lettres, recommandations, poésies familières, érotiques, et des rondeaux dont un a la particularité d'en contenir sept...

Sa poésie comme sa prose sont des chefs d'œuvre de sophistication sonore, et il y eut de nombreuses rééditions de ses œuvres jusqu'en 1540. Ces qualités lui valurent un jugement critique de l'Abbé Goujet : "Dans l'oraison de Sainte Anne, au lieu d'édifier ses lecteurs par les sentiments d'une piété solide, il s'amuse à badiner ridiculement sur le nom de la Sainte..."

Oraison sur Maria

Marie, mere merveilleuse,
Marguerite mundifiie,
Mere misericordieuse,
Mansion moult magnifiie,
Ma maistresse mirifiie,
Mon mesfait maculeux me matte,
M'ame mordant mortifiie ;
Mercy m'envoye m'advocate !

Ardant amour, arche aornee,
Ancelle annunciee, acceptable,
Arbre apportant aulbe adjournee,
Accroissant avoir agreable,
Astriferent aigle attraictable,
Accoeul, amorti ayemant,
Azime aspirant, adorable,
Ancre agie, ames attirant,

Rubis raiant, rose ramee,
Rais reschauffant, raiseau rorable,
Riche regente reclamee,
Resjoissant, resconfortable,
Racine recent, respirable,
Ramolliant rigueur rebelle,
Rigle, reduisant receptable,
Repentans ruyneux rapelle.

Jardin joly, joie internelle,
Jour infini, incomparable,
Illustre, intacte jovencelle,
Jaspre joieux, incomprenable,
Innocente image inspirable,
Idolatrie interdisant,
Implore Jhesus invocable,
Juste Justice introduisant.

Estoille errant, encontre eueuse,
Espine esprise, exelse eschielle,
Ente eminente, eslute espeuse,
Evangelisee estincelle,
Elucente, entiere, eternelle,
Enchainte, enixe et efficace,
Esperance espirituelle,
Envye estains, erreur efface !

EPITAPHE DE SIMON MARMION, PAINTRE

Fin décembre 1489

Je suis Simon Marmion vif et mort,
Mort par nature et vif entre les hommes ;
Aprés le vif, moy vif, paindi la mort,
Qui durement m'a point et qui s'amort
A mordre tous, comme nous que mors sommes.
Quand j'ay les mortz, dormans les pesans sommes.
Resuscité par vif art de paincture,
Aux vivans suis de le mort pourtraiture.

Du maistre painctre, a qui devons homaige,
Tellement fus painct et enluminé
Qu'il me crea a sa divine ymage ;
Autres, voians mon traict et mon limage,
Ont après moy leur oeuvre patronné ;
Quand j'ay tout painct et tout ymaginé,
La mort terrible a brouillé mes couleurs :
Au resveiller sont les grefves douleurs.

Ciel, soleil, feu, air, mer, terre visible,
Mestaux, bestaulx, herbis, habitz bruns, pers,
Boys, bleds, champs, prés et toute rien pingnible,
Par art fabrile ay atteint le possible,

Autant ou plus que nul des plus experts,
Tant vivement que nul bruit je n'y pers,
Car j'ay pourtrait tel mort gisant soubz lame
Qu'il semble vif et ne reste que l'ame.

Les œilz ont pris douce refection
En mes exploictz tant propres et exquis
Qu'ils ont donné grande admiration,
Riant objet et consolation
Aux empereurs, rois, comtes et marquis ;
J'ay décoré, par art et sens acquis,
Livres, tableaux, chappelles et aultelz,
Tels que pour lors n'estoient gueres de telz.

Painctres mortels, qui prenés patronnaiges
Sur mes couleurs verdes, noires et blanches,
Quand vous avés pourtraict vos personnaiges,
Apprez les miens, dont grands sont les sonnaiges,
Octroyez nous vos douces bienveillances ;
Priez aux saintz, dont j'ay fait les semblances,
Que l'éternel painctre pardon nous face,
Sy que lassus je tire après sa face.

Le jour de l'an de la nativité
Nostre Seigneur, mil avec quatre cens
Quatre vingt neuf, lors fort debilité,
La fiere mort, par son habileté,
Me despouilla ame, coeur, force et sens.
Vous qui voyez ces ymages presens,
Priez Saint Luc, dont vecy la chappelle,
Que Dieu lassus en sa gloire m'appelle.

COMPLAINTE DES TRESPASSÉS

Arrestés vous, qui devant nous passés,
Et compassés la pitoyable histoire
Des corps humains du siecle trespasés ;
Nos indignes esperis hutinés
Sont condennés au feu de purgatoire.
Fraude notoire, envie detractoire
Et vaine gloire ont nos ames honny :
Il n'est mesfait qui demeure impunity .

Vous, gaudisseurs, avés habis divers,
Blancs, bruns, bleux, vers, chaines et grandz tresors,
Et nous avons tous les os descouvers,
Ventres ouvers, pieds et mains a revers,
Rongiés de vers fort puans et tres ors ;
Si n'avons fors laidure et desconfors ;
Nous fusmes fors et beaux comme vous estes :
Les blancs chappeaux couvrent les noires testes.

Vous reposés en lit de parement,
Nous en tourment brullés et rotilliés ;
On vous endort au son de l'instrument,
Tres doucement, et nous tres durement
D'espantement sommes fort resveilliés,
Tous despoulliés et vous bien habilliés,
Nous travailliés ; vous en ris, nous en pleur :
Au temps present n'y a que heur et maleur.

Dames de court, mirés vous cy, mirés
Et amirés nostre terrible face ;
Sont vos cheveux bien pignés, bien parés,
Enfin arés membres desfigurés
Et mal curés, quelque honneur qu'on vous face ;
La mort embrasse et gorrier et gorrace
Et quiert et trace en hault et bas estage :
Service a court n'est point vrai heritage.

Changiés vos mœurs, que ne tumbés en bas,
Laissiés esbas, triumphes et bebans ;
Le temps s'en va, la mort qui ne dort pas
Vient pas a pas, pour rompre gens a tas ;
Pompes, estas, tables, bancqués et bancs,
Rubis, rubans, robbes a larges pans,
Luisans que pans, ne sont que vieux juppeaux :
Contre la mort il n'y a nulz appeaux.

Devant vos huis, povres gens aians fain
Couchent sus fain, querans pain et lardons ;
Nous ne poons ne meshuy ne demain
Tendre la main ne a frere ne a germain,
Pour l'inhumain brasier ou nous ardons ;
Nous attendons mercy, grace et pardons
Et par vos dons estre en vray repos mis :
Au grand besoing voit on ses bons amis.

Vous qui avés nos biens et nostre avoir,
Pour nous avoir messes et oroisons,
Acquittiés vous brief, sans nous decepvoir ;
Sachiés de voir, se ne faictes debvoir,
Vous verrés voir le fons de nos prisons ;
Nous vous laissons rentes, moeubles, maisons,
Bois et buissons pour nous secourir, mes
C'est sus le tard, si vault mieux que jamés.

Priés pour nous, dictes De Profundis,
Sept psalmes, dictz et vigiles des mors ;
Par vos biensfaictz serons en paradis,
Prians toudis qu'en paix soiés unis,
Sains et benis, sans gouter mauvais mors ;
Par nos recors, Dieu tout misericors
D'ame et de corps vous donra bon guerdon :
Il n'est si belle acqueste que de don.

SEPT RONDEAUX SUR UN RONDEAU

Sept rondeaux en ce rondeau
Sont tissus et cordellés,
Il ne fault claux ne cordeaux,
Mettés sus, se rondellés.

Souffrons a point,
Bourgeois loiaux,
Barons em point,
Souffrons a point,
Oindons s'on point,
Franchois sont faux,
Souffrons a point,
Bourgeois leaux,

soions bons,
serviteurs,
prosperons,
soions bons,
Conquerons,
soions seurs,
soions bons,
serviteurs,

Bourguinons,
de noblesse ;
besongnons,
Bourguinons,
esparnons ;
s'on nous blesse,
Bourguinons,
de noblesse.

JEAN MAROT

Quoi qu'il fut du village de Matthieu, proche de Caen, Jehan Desmartz, alias Marot, se dit natif de cette ville, dans les titres de ses ouvrages. Il vint au monde en 1457 dans une famille pauvre et ignora toute sa vie le grec et le latin. Il visita Paris, Lyon, Anvers, puis vécut en Quercy où naquit son fils Clément. Pourvu d'un gentil esprit qui l'excitait à la poésie, il voulut faire éclater ce talent à la cour de Louis XII. Ses vers atteignent d'abord le cabinet d'Anne de Bretagne au service de laquelle il entre sur la recommandation de Michelle de Saubonne. De cette époque date *Le vray disant advocate des dames*. Puis, en remplacement de Jean d'Auton, il accompagne Louis XII à Genes en 1507 et à Venise en 1509. Ces expéditions lui inspirent des poèmes, qui constituent une part importante de son œuvre. *La Relation en vers meslés de prose... dediee à la Reine Anne de Bretagne, de la magnanime victoire du roy tres chrétien Louis XII, par luy obtenue en l'an mil cinq cens et sept, au moys de may, contre les Genevoys ses rebelles* a été transcrites dans deux manuscrits (BN ms Fr. 5091 et nouv acq fr. 11679). *Le voyage de Venise* figure également dans le second de ces manuscrits. Ces deux textes ont été publiés pour la première fois le 22 janvier 1532 dans le recueil que Clément Marot son fils fait paraître, peu de temps avant son "adolescence clementine".

"Sans doute fallait-il d'autres élévations d'esprit et d'autres génies que le sien pour tirer notre langue de l'enfance" dit Colletet, mais on reconnaît à la chronique de Jean Marot une grande exactitude et "le souci de relater les circonstances particulières".

Il est à Blois en juillet 1511, auprès de la reine Anne, qui est grosse. Elle accouche d'un enfant mort-né en janvier de l'année suivante et faillit être emportée par la maladie. *Les Prières sur la restauration de la santé de madame Anne de Bretagne* furent écrites en cette circonstance. G. Guiffrey les publia au siècle dernier à partir du manuscrit français BN ms. fr. 1539. Jean Marot composa d'autres poèmes, tout en continuant de dédaigner l'imprimerie. Ce sont le *Doctrinal des princesses et nobles dames faict et deduict en 24 rondeaux*, *l'Epistre des dames de Paris au Roy François premier de ce nom, estant dela les monts, et ayant deffaict les Suisses*, *l'Epistre des Dames de Paris, aux courtisans de France estans pour lors en Italye*, des rondeaux, certains sous forme de rébus, des chants royaux et une *Epitre à la Reine Claude* qui reste inachevée, ce que Clément, en un sixain explique :

*Icy l'Auteur son Epitre laissa,
Et de dicter (pourtant) ne se lassa,
Mais en chemin la mort le vint surprendre,
En luy disant : Ton esprit par deça
De travailler (soixante ans) ne cessa,
Temps est qu'ailleurs repos il voyse prendre.*

Colletet reste à son égard dans les termes de l'estime : "il n'avait que sa rhétorique naturelle..."

Sa devise était : "ne trop ne trop peu".

DE 50 RONDEAUX

V. RONDEAU



'AVOIR le Roy, Bloys vit en esperance ;
Tours ne dit mot ; Amboise est en doubtaunce ;
Paris de droict dit qu'il aura la court ;
Lyon s'oppofoe ; & Rouen dit tout court,

Ung jour viendra que j'auray joyffance.

J'ay, fe dit Bloys, logeis par excellance ;
Riviere & boys ; Tours dit, je fuy d'aifance
Et trop plus digne, ainfi que le bruyt court,
D'avoir le Roy.

Se dit Paris, je fuy le chef de France,
Lyon reffond, J'ay Dames à plaifance ;
Ha dit Rouen, fi la nobleffe accourt
Par devers moy, j'efpere fur le gourt,
Monffrer largeffe en toute esjoyffance,
D'avoir le Roy.

XIII. RONDEAU



OUR le deduict d'amoureuxse pature,
A quelqu'un fiz l'autre jour ouverture,
Qui valloit mieulx, la Françoisse, ou Lombarde ;

Il me reffond, la Lombarde est bragarde
Mais froide & molle, & fourde foubz monture.

Beau parler ont, & fobre nourriture :
Mais le furplus n'est que toute paincture
Vous le voyez ; car chascune se farde
Pour le deduict.

La Françoisse est entiere, & fans rompture ;
Douce au monter, mais fiere à la poincture
Plaifir la mayne, au proffict ne regarde,
Conclufion, qui qu'en parle ou broquarde,
Françoises font chez d'œuvres de nature,
Pour le deduict.

XXXIV. RONDEAU



Pié je fuy, & fault partir,
Et fuy tant las, que fans mentir ;
Je n'ay jambe qui ne me tremble.
Noble Seigneur que vous en femble ?
N'est-ce pas pour estre martir ?

L'aage me faict ces maulx fentir,
Et veoit-on mon tainct amortir,
Par trop chevaulcher deux enfemble

A pié.

Si vous fupply' qu'au departir ;
Il vous plaife me departir
Quelque courtault, ou bestie d'amble ;
Je garderay bien qu'on ne l'emble,
Car je crains trop aux champs fortir
A pié.

LE DOCTRINAL DES PRINCESSES ET NOBLES DAMES



D'amytié.

U grant befoing veoit-on qui amy est ;
En temps prospere à peine on s'y congnoift,
Car lors chascun vray amy fe declaire ;
Mais quant malheur tonne, vente, ou eiclere,

Adonc veoit-on de vray amy que c'est.

Ainsi que l'or, fans aucun interest
S'efpreuve au feu, vray amy appareft
Au feu d'amour, monfrant charité clere

Au grant befoing.

Doncq' fi tu as d'amy vray faict conqueft ;
Garde le bien, car c'est ung noble acqueft ;
Et deffus tout garde de luy desplaire ;
Car de tant plus qu'il te voulut complaire,
Tant plus feroit à te mal faire preft

Au grant befoing.

De Trop parler



E trop ne peu parler doit la Princeffe,
Car trop parler fa gravité abaiffe,
Et le trop peu monstre simplicité ;
Le moyen donc est de neceffité,
Qui du parlant demonstre la fageffe.

Ains que parler, doit penfer quoy ne qu'est-ce,
Que dire veult, et lors en toute humbleffe,
Doit proferer fans hafter fon dicté,

Ne trop ne peu.

Si d'aventure elle a dueil ou destresse,
Estre elle doit de fa langue maistresse,
Chercher raifon, fuyr temerité ;
Si joye elle a, en toute auctorité
La doit porter, fans monstrier fa lyeffe

Ne trop ne peu.

JEAN LEMAIRE DE BELGES

Né en 1473, sur la rive de la Sambre, Jean Lemaire de Belges se présentera à Louis XII comme un étranger.

Après des études de clerc, à Valenciennes, il obtient l'ordre de tonsure cléricale mais ne sera jamais prêtre. Jean Molinet, son parrain, est alors son précepteur. A Paris, à la faculté des Arts, il suce le lait de la littérature, obtient sa maîtrise, puis passe quelque temps près de Mâcon, au château de Belleure, comme précepteur de Pierre et Claude de Gabriel de Saint Julien. Ce dernier, ouvrant les enrouillées serrures de sa bibliothèque, un demi-siècle plus tard, retrouvera et publiera un de ses poèmes *La Couronne Margaritique*.

Clerc de finance au service du roi et du duc de Bourbon, Jean Lemaire en 1498 se tourne vers la France et rencontre Guillaume Cretin qui l'incite à écrire. En août 1503, il rédige pour le Comte de Ligny, son protecteur, trois épîtres familières adressées à Jean Picart, bailli d'Estelan, qui assiège Salces avec Louis XII. Le ton en est familier. Le comte explique qu'il s'est coupé les cheveux, pour raison de santé, remède de peu d'efficacité d'ailleurs, puisqu'il meurt à Lyon, quatre mois plus tard.

Composant à sa mémoire son premier grand poème, *La Plainte du Désiré*, Jean Lemaire en appelle à la peinture, or et azur tout plein les cocquillettes, pour faire son portrait, et à la rhétorique pour vanter la fleur de la chevalerie. Le thème lui est familier, puisqu'en cet automne 1503, il a déjà écrit pour les obsèques de Pierre de Bourbon.

Dès le mois de juin 1504, on le voit à Turin aux côtés de Marguerite d'Autriche, dont il faut ici conter l'histoire :

Fille de Maximilien d'Autriche et de Marie de Bourgogne, Marguerite fut promise à Charles VIII, mais celui-ci, lui préférant Anne de Bretagne, la répudia en 1493, avant même de l'avoir épousée. Or son père, à qui elle était ainsi brutalement rendue, devint cette même année Empereur d'Allemagne. Deux ans plus tard Marguerite épouse, par procuration, l'infant don Juan, héritier de Castille, et, à la fin de 1496, elle s'embarque à Anvers en direction de l'Espagne, dont elle atteindra les côtes en plein hiver, après avoir échappé au naufrage. Ces dangers lui inspirèrent une souriante épithète :

*Cy gist margot, la gentil damoiselle
Qu'ha deux marys et encore est pucelle*

Les noces eurent lieu à Burgos. Mais quelques mois plus tard, Marguerite était veuve.

Philibert le beau sera son troisième mari, et elle viendra s'établir en Savoie, en 1501, pour un bonheur de courte durée, Philibert mourant au retour d'une chasse, en Septembre 1504. Alors elle coupa ses beaux cheveux.

C'est sur ce malheur que Jean Lemaire compose la *Couronne Margaritique*. Mais il lui faut aussi distraire et charmer Marguerite. Au mois de mai 1505, son perroquet préféré ayant été dévoré par un chien, il écrit l'*Épître de l'Amant vert* imaginant l'oiseau au paradis. Le succès de la pièce fut grand ; la *Seconde épître de l'amant vert* date de l'automne.

Marguerite obtient alors de Philippe le beau, son frère, de retenir Jean Lemaire comme son futur historiographe mais, pour l'heure, elle lui confie la construction de l'église de Brou, dont elle veut faire un tombeau pour elle et son époux. Jean Lemaire se

rend alors à Rome régler des problèmes de droit -on veut consacrer l'église à Saint Nicolas de Tolentino- ; il passe par Lyon, Venise, et se trouve de retour à Brou lorsque Philippe le Beau meurt à Burgos :

*Soit le jour noir, la lumière ombrageuse,
Le temps obscur de noirceur outrageuse
L'air turbulent , le ciel teint de bruine*

.....

C'est ainsi que commencent les *Regrets de la Dame infortunée, sur le trespas de son cher frère unique*, poème que Jean Lemaire compose sur le champ et qui s'achève par l'inscription fameuse :

FORTUNE, infortune fort une.

C'était en effet beaucoup de malheur sur la tête d'une femme. Or, Charles de Luxembourg, l'héritier du trône, se trouve alors avoir six ans. Et les Etats Bourguignons confient sa tutelle à Maximilien, qui fait appel à sa fille. C'est ainsi que Marguerite part pour les Pays-Bas, afin d'achever l'éducation du futur Charles Quint. Jean Lemaire, qui l'accompagne, obtient une prébende de Chanoine à Valenciennes, dans le chapitre de Notre Dame de la Salle le Comte, une église où il a chanté enfant, mais il renonce à ce titre, un an plus tard, afin de succéder comme historiographe à Jean Molinet, qui vient de mourir. Le voilà attaché à la maison de Bourgogne. Dans un poème intitulé *La Chanson de Namur*, il vante l'embuscade tendue par des paysans ardennais à des chevaliers français et, au moment où Marguerite négocie la paix de Cambrai et envisage une alliance contre Venise, il prépare *La Concorde du genre humain*, sa dernière œuvre écrite dans le nord. Il accomplit aussi, en Italie, un second voyage et en ramène *L'Epistre de Sibylle Erythree*, *Les gestes du Sophy* et *La prinse d'Oran en Barbarie*. Jean Lemaire souffre de cette vie errante. Il se plaint aussi de médisances et veut se retirer dans une ville équipée d'une bonne bibliothèque. Ses coffres sont pleins de travaux inachevés : le deuxième livre de la *Couronne Margaritique*, tout minuté qu'il reste à mettre au net, trois livres des *Singularités de Troye* qu'il veut publier à Lyon. Et tout le monde les demande ! Comme *La forte haye du vergier*, *L'abregé des Croniques*, *Le Palais d'Honneur*, *Le commencement de l'abc mondain*, *Le navigaige des Indes*, *La Généalogie de la maison de Bourgogne*.

Il quitte donc les Pays-Bas et prend sa retraite en Bourgogne, à Dole, afin d'y "labourer". D'ailleurs il peut aussi de là, surveiller les travaux de Brou. Ayant engagé Pérréal pour les sculptures, il a trouvé le marbre noir à Liège, l'albâtre en Bourgogne, mais voilà qu'on l'accuse de choisir des matériaux de mauvaise qualité. Et Marguerite elle même lui adresse des reproches. Alors, de honte et de colère, les outils du bâtisseurs lui tombent des mains, d'autant que depuis un an le receveur général a omis de lui régler ses frais de déplacement, ses commissions, ses gages. Sur le plan littéraire, s'il ne termine pas tous les ouvrages annoncés, il publie le premier livre des *Illustrations de Gaule*, en 1511, puis rédige *La Concorde des deux langages*.

Célébrant au Temple de Fourvière une sorte de messe en l'honneur de Vénus, Genius rêve de l'entente qui régnait naguère entre Français et Toscans : Jean de Meung est l'émule de Dante. Donc, en tercets dantesques et en viel alexandrin, Jean Lemaire

affirme que par sa noblesse, son exactitude et sa politesse, le Français est l'égal de l'Italien dans sa magnificence. Puis rejetant les "vieux flajotz" et les "vielles des gens du roi Clovis", il célèbre l'alliance de la musique et de la poésie, annonçant une renaissance. Que musiciens et poètes créent dans la joie l'ivresse divine ! Aux genres anciens il ajoute l'ode, et vante les vertus de l'effort et de l'art.

Au mois de novembre de cette même année 1511, Jean Lemaire achève à Blois *L'Épître du roy Louis XII à Hector de Troye*, en réponse à une épître de Jean d'Auton. Les projets de l'église de Brou, toujours eux, l'ont conduit sur les bords de la Loire. Marguerite, en effet, ayant accepté la fameuse et controversée albâtre, il s'est rendu à Tours, en septembre, pour commander à Michel Colomb les sculptures dessinées par Perréal. Mais finalement "bestourné, transporté, ramonné, peloté", au service de sa protectrice, il s'est lassé, et passe à la cour d'Anne de Bretagne. Celle-ci, qui avait beaucoup aimé *L'épître de l'amant vert* fait de lui son indiciaire.

En 1512, alors qu'il achève *La concorde des deux langages*, elle l'envoie en Bretagne recueillir des documents pouvant servir l'histoire, qui n'est pas encore mise en lumière, et l'année suivante, après avoir publié le *Troisième livre des illustrations*, *La concorde des deux langages* et *L'épître au roy*, il voyage en Charente.

Lorsque Anne meurt en 1514, il écrit encore une déploration dont il ne nous reste qu'un virelay double. *Les Contes d'Atropos et de Cupidon* sont-ils de cette époque ? On ne sait. Au lendemain du couronnement de François I^{er}, il n'y a plus trace de Jean Lemaire. Restent ses *Œuvres complètes*, dans l'édition de Jean de Tournes, en 1549. Et l'église de Brou.

PLAINTE DU DESIRÉ

...

Le laurier vert, le cedre sumptueux,
Et le cipres souef odorifere,
Le pin haultain, l'olivier fructueux,
Qui, par ung vent froit et impetueux,
Est rué jus en mort soporifere.
Ha ! fiere mort, horrible et pestifere,
As tu osé, sans respit, sans recoeuvre,
Faire tarir ung si noble chief d'euvre ?

Et vous, hélas ! Nature, noble dame,
Ou estiez vous ? Que faisiez vous alors ?
Faisiez vous naistre ou viconte ou vidame ?
Labouriez vous adoncques autour d'ame
Qui mieux vaulsist, ou du cueur ou de corps ?
Certes, nennil, ce sont les miens recors :
Car tel estoit son estre et sa naissance
Que de mieulx faire en vous n'y a puissance.

En vous n'y a pover, scavoir, ne force
De bastir corpz plus parfait, plus entier,
Ne plus ayant de seve soubz l'escorce,
Le tronc plusdroit ne la tige moins torse,
Ne plus duisant en ce mondain sentier.
Ce que j'en diy, je le diz volentier,
Pour demonstrier que s'on vous en excuse
Nonchaloir vient, qui fort vous en accuse.

Las ! qu'ay je fait, Nature, ma maistresse ?
Je vous ay point, la ou je vous deusse oindre.
Vous en avez desja si grant destresse
Que impossible est d'y accroistre tristresse :
Et outreplus je vous suis venu poindre.

Mercy vous crye, et vous viens les mains joindre :
Car je scay bien que faulte n'y a lieu,
Mais tel estoit le bon plaisir de Dieu.

Helas ! ma seur, tresclere rethorique,
Bouche dorée et langue melliflua,
Secourez nous en cest affaire oblique !
Vociferez a cry hault et publicque
La grant douleur qui en Nature afflue !
Vous n'en direz parolle superflue,
Quand or mectriez, pour vous exercer,
Dix foyz cent ans a son dueil reciter.

Quant est de moy, pas n'en ay douleur moindre :
Mais nonpourtant esvertuer me vueil
Par tous moyens, se g'y puis or atteindre,
Ses grandz douleurs au vif tirer et paindre,
A tout le moins ce qui s'en voit à l'œil :
Si me convient faire ensemble ung recueil
De tous mes biens, mon art et mon scavoir,
Pour le portrait de sa tristesse avoir.

J'ay pinceaux mille, et brosses, et ostilz,
Or et asur tout plain mes cocquillettes :
J'ay des ouvriers tant nobles et gentilz,
Engins soubdains, agus, frecz et subtilz :
J'ay des couleurs blanches et vermeillettes :
D'inventions j'ay plaines corbeillettes :
J'ay ce que j'ay, j'ay plus qu'il ne me fault,
Si n'ay point peur d'avoir aucun deffault.

Et si je n'ay Parrhase ou Appelles,
Dont le nom bruit par memoires anciennes,

J'ay des espritz recentz et nouveletz,
Plus ennobliz par leurs beaulx pinceletz
Que Marmion jadis de Vallenciennes,
Ou que Foucquet, qui tant eut gloires siennes,
Ne que Poyer, Rogier, Hugues de Gand,
Ou Johannes, qui tant fut elegant.

Besoignez doncq, mes alumnes modernes,
Mes beaux enfans nourriz de ma mamelle,
Toy Leonart, qui as graces supernes,
Gentil Bellin, dont les loz sont eternes,
Et Perusin, qui si bien couleurs mesle !
Et toy, Jehan Hay, ta noble main chomme elle ?
Vien voir Nature avec Jehan de Paris
Pour luy donner umbraige et esperitz !

Faictes broyer sur voz poliz porphires
Couleurs duisans a mon intention,
Toutes de noir et de diverses tires,
Pour exprimer les douloureux martires
Que Nature a par griefve infection.
Faites mesler paste carnation :
Ne destrempez que noir de flambe ou bistre,
C'est la couleur qui de dueil est ministre.

Laissez a part synople et asur d'Acre,
Lacque, vert gay, toutes haultes couleurs :
Gardez les bien pour quelque ymaige sacre,
Pour estoffer statue ou simulachre
Qui soit de pris et de riches valeurs.
Icy ne fault que touches de douleurs.
Car d'or molu Nature ne se pare
Quant quelque grief de joye la separe.

...

Que vous semble il de ces piteux desroyz
Dont Mort a fait voler les estincelles ?
Seigneurs puissans, nobles princes et royz,
Vous congnoissez que ses dartz fors et roidz
Sont trop aguz pour voz foibles fourcelles.
Et quant a vous, dames et damoiselles,
Vous voyez bien, au propos ou nous sommes,
Que perdue est la fleur des gentilzhomes.

Doncq en faveur de maintes gens plourans,
Souffrez qu'on tire, ainsi comme je diz,
Dame Nature ayant les yeulx mourans,
En force pleurs et larmes decourans,
Le chief baissé, les sens tout arudiz :
Et qu'on la face ainsi que estoit jadis
Andromacha, quant d'ung cueur desolé
Son mary veit murtry et affollé.

Painctres prudens, le deffunct vous aymoît.
Mettez Nature aupres de luy dolente :
Et le tirez ainsi que s'il dormoit,
Ou se les yeulx en veillant il fermoit.
Car point n'est mort d'achaison violente,
Ains est seché par langueur longue et lente,
Qui a matté ses beaulx membres massifs :
L'an de son aage environ trestesix.

Paignez Nature obscure, obnubilee,
Aupres du corps, miserable, esperdue,
Comme impossible a estre consolée,
Comme Thamar par force violée,
Comme Venus, qui sa joye a perdue
Quant elle vit la personne estendue
De son mignon Adonis le tresbel,
Ou comme Eva plourant son filz Abel.

Encores plus, tirez la moy fort brune,
Loingtaine a l'œil par bonne perspective,
Souffrant eclipse, ainsi comme la lune,
En quelque forme estrange et non commune,
Pour demonstrier qu'elle est lasse et chetifve.
Ne luy baillez point d'art delectative,
Ne fleurs, ne fruit, ny euvre delicatte :
Et m'en croyez, je suis son advocatte.

Pourtraiez la, si vous scavez entendre,
Comme une tourbe ayant adversité,
Comme une gent qui se veult le cueur fendre
Pour quelque grief qui l'est venu offendre.
Ainsi qu'on treuve en maint lieu recité :
Pourtraiez la comme la grant cité
Jherusalem Machabee plaignant,
Ou Romme autour du corps Cesar seignant.

Non ! Laissez tout ! Vous n'y scauriez toucher :
Vous n'y pourriez a mon gré satisfaire.
Ce cas icy est si hault et si chier
Qu'on ne scauroit en sorte le coucher
Condigne assez, selon le triste affaire :
Car Nature est, pour venir au parfaire,
Plus trouble en cueur qu'oncqs ne la paigny,
Pour le trespas du comte de Ligny.

JEAN D'AUTON

Né en Saintonge, en 1466 ou 1467, il était baron d'Auton, près de Saint-Jean-d'Angely, noble des deux côtés. Il disait : "Entour la feste Saincte Hylaire..." et "Cheulz nous..." au lieu de "chez nous...", car ses amis et son accent étaient Poitevins. Selon Jean Bouchet, son élève, il traduisit les *Métamorphoses* d'Ovide. Protégé d'Anne de Bretagne, dont le douaire comportait des domaines en Languedoc et en Saintonge, il reçut des bénéfices en Poitou et près de Lodève. Sa carrière poétique commence par un poème sur la campagne de Milan : *Les Alarmes de Mars*, en 1499. Depuis cette date jusqu'à 1507, on le voit partout le calepin à la main. Il tient chronique des événements, truffant sa prose de vers, ainsi une ballade dont les rimes sont en -ec, -eque, -oc, -oque..., où il évoque Ludovic le More, prisonnier, prenant congé de ses gens au bord d'un lac. L'exil du même personnage, puis le siège de Pise, lui fourniront d'autres belles occasions.

En 1502, un lundi, il voit à Gênes le "précieux plat auquel nostre Seigneur Jhesu Crist mengea avecques ses appostres" et qu'on appelle le Saint Graal. L'année suivante, de Macon, où meurent le bon duc Pierre de Bourbon, puis Loys de Luxembourg, il suit les péripéties du siège de Salses en Languedoc. En 1504, l'indignation devant l'escroquerie par laquelle des financiers ont subtilisé l'argent destiné aux armées, lui dicte *Le def-fault du Garillant*. Mais c'est une touchante aventure qui lui inspire son plus long poème : *La Complainte de Gennes*. En cette ville, au faux bruit de la mort de Louis XII une femme, très platoniquement éprise du souverain, fut saisie de mélancolie et mourut. Elle se nommait Thomassine Espinolle.

Jean d'Auton entrera dans Paris et, de nouveau, dans Milan, en cette année 1507 où il se brouille avec Anne et où Jean Marot et Jean Lemaire deviennent chroniqueurs. Il interrompt alors la rédaction de la geste royale pour se consacrer à la poésie : une ballade au roi pour les vœux du nouvel an, les *Epistres envoyées au Roy tres chrestien dela les montz*, une *Epitre du pieux Hector transmise au roy Loys XII de ce nom* et l'*Epistre élégiaque pour l'Eglise militante*, textes qui lui valent d'être considéré "armonieux, suave et doux". On le range à côté de Jean Lemaire. Il continuera d'écrire "en un petit bout d'angle / de cabinet en l'abbaye d'Angle" où, après Pavie, il reçoit de Jean Bouchet une longue lettre mélancolique. Il partage cette dure peine "car c'est la fleur de la chevalerie / De France, hélas ! qui est morte et périe". Dix ans encore s'écoulent d'une vie austère, solitaire, et il meurt en 1528. Jean Bouchet rédige son épitaphe.

EPITAPHE DE JEAN D'AUTON PAR JEAN BOUCHET

“Cy dessoubz gist, en ce bien estroict angle,
Ung bon seigneur, aultrefois abbé d'Angle,
Religieux : c'est frere Jehan Dauthon,
Noble de sang, qui vescu, ce dist on,
Par soixante ans et plus en bon estime ;
Grand orateur, tant en prose qu'en ritme,
Il ordonnoit comme en prose ces vers,
Sans rien contraindre, a l'endroit ou envers ;
Il estoit grave en son metre et facile ;
Brief, onc ne vy de plus grand style.

“Plusieurs traictez en ritme composa,
Ou le sien sens et scavoit exposa ;
Du Roy Loys, de ce nom le douziesme,
Tant qu'il porta le Royal diadesme,
Fut croniqueur, et en prose a escript
Ses nobles faitz, ou monstra son esprit.

“En ritme a fait trois epistres moult belles,
Des trois Estatz contenans les querelles ;
Et ce bon Roy, voyant que moyne estoit
Et que tres bien estre abbé meritoit,
Le fit pourvoir de ceste prelatüre
En attendant plus feconde avantüre ;
Car il eust eu chose de plus hault prix,
Si fiere mort n'eust ce bon Roy surpris.

“Dix ans avant que mourust ce bon pere,
Austere vie il tint on monastere,
En mesprisant, par merueilleux desdaing,
Les gens du monde et tout honneur mondain ;
Il ne dormoit en mol lict, soubz courtines,
Tousjours estoit le premier a matines ;
Il se rendoit si tres humble et abject
Qu'il ne sembloit estre abbé, mais subject,
Et tellement qu'on ne l'eust peu congnoistre
Entre les siens religieux on cloistre.

“Par luy estoient grans boubans reboutez,
Combien qu’il fust noble des deux coustez ;
Il ne vouloit chasse ne venerie,
Riches habitz ne pompeuse escuerie ;
En solitude il vivoit tout seulet,
Se contantant d’un prebstre et d’un varlet ;
Il ne vouloit compaignée pompeuse,
De conscience estoit fort timoreuse.

“Puis, en janvier mil cinq cens vingt et sept,
Il trespasa, disant maint beau verset.
Le corps duquel repose soubz la lame :
Priez a Dieu que pardon face a l’ame.”

CHRONIQUES DE LOUIS XII

septembre 1499

Or, a vuydé le seigneur Ludovic,
Après avoir fait et plyé son pac,
Et priz pays, par ung chemin oblic,
Aux Allemaignes, outre les fins du lac ;
Et, pour doubte qu’on ne suyvist le trac
De son charroy, voulant sauver son bloc,
Ung bien matin, avant le chant du coq,
Voulut brouer le terrant a pied sec,
Comme fuytif suyvant l’ombre d’ung roc :
Puisqu’il est mat, il pert le jeu d’eschec.

Duc de Millan fut par hec et par hic,
Dont il est hors, qu'est un mauvais redac ;
Car exillé l'ont François ric a ric,
Sans luy lesser de terre un plain bissac.
L'eau et le feu vouloit porter a rac,
Disant avoir tout de hanche ou de croc ;
Mais Fortune, voulant vuyder son broc
Et feu estaindre, l'a du tout mys a sec,
Sans resister pouhoir contre le choc :
Puisqu'il est mat, il pert le jeu d'eschec.

S'il en devient triste et merencolic,
Contre luy mesmes a lasché le destrac ;
Car aux siens fut tant rude et colleric
Que a son besoing l'ont lessé tout a trac,
Et, que piz est, tant foible d'estommac
Que soustenir n'a peu taille n'estoc ;
Dont conviendra qu'il en demeure au croc,
Soubz main estrange asservy comme un Grec ;
Plus n'a pyon, chevalier, roy ne roc :
Puisqu'il est mat, il pert le jeu d'eschec.

Prince, on luy a donné si grant patac,
Qu'on l'a mys jus a l'envers comme un sac,
Sans luy lesser puissance que de bec,
Tant qu'il n'y a regime d'almanac
Qui relever le puisse de ce flac :
Puisqu'il est mat, il pert le jeu d'eschec.

MAI 1500

Peu faict d'aquestz, qui tant travaille et vacque
Aux biens mondains et son sens y applicque,
Quant si soubdain puissance humaine vacque.
De jour en jour, sans terme de replicque,
L'effect en est mys en veue publicque
Par Fortune, qui, avecques telz blocque
Qu'elle deçoit et de tant les democque,
Que, apres avoir donné mantel et hucque,
Tous nudz les rend, sans œuvre chief ne tocque.
Gloire mondaine est fraigille et caducque.

Plusieurs cuydans le Cercle Zodiacque
Retrograder par une voye oblicque,
Soubdainement, au bas centre et oppacque,
Se sont trouvez loingtains du Pole artique ;
De ce, nous ont lessé pour tout relicque
La memoire qui a dueil nous provocque.
Sy mon dire nul en doubte revocque,
Bocace et autre en ont bien trecté, jucque
A suffyre, en prose et equivocque.
Gloire mondaine est fragille et caducque.

Si Ludovic, qui jadyz pleine cacque
Heut de ducatz et povoir magnificque,
Est en exil, sans targe, escu ne placque,
Captif, afflict, plus mausain que ung heticque,
Et que, de main hostile et inimicque,
Malheur le fiere rudement et estocque,
Ambicion, qui son possesseur chocque,
A rabbessée sa peignée perrucque,
Comme celle qui les plus fors defrocque.
Gloire mondaine est fragille et caducque.

Prince, qui veust a tous prendre la picque,
Garde le choc de la lance ou la picque ;
Car maintz ont heu par ce moyen la crucque.
Tel a conquys Ayse, Europe, Auffricque,
Qui n'en est pas demeuré paciffique.
Gloire mondaine est fragile et caducque.

Jean Perreal, dit de Paris, vint au monde à Lyon vers 1460. Il y prit épouse et eut deux enfants. Contrôleur de divers chantiers : voirie, construction d'hospitaux, de ponts, de fortifications, il séjourna dans cette ville fréquemment. On faisait appel à lui pour régler des entrées de souverains et de grands personnages. Il connut l'Italie, l'Angleterre et suivit la cour dans ses différents châteaux. Second Zeuxis ou Apelles : il était en effet peintre et en même temps "varlet de chambre" du roi. Dès 1496 Charles VIII l'envoya en Allemagne faire le portrait d'une femme célèbre pour sa beauté. Louis XII lui commanda le portrait de Marie Tudor ; François I^{er}, celui d'Henry VIII. Selon son ami Jean Lemaire sa réputation passait celle des Citramontains. Il savait peindre et représenter "à la propre existence tant artificielle comme naturelle... les cités, villes chasteaux de la conquête et l'assiette d'iceux, la volubilité des fleuves, l'inégalité des montaignes, la planure du territoire, l'ordre et le désordre de la bataille, l'horreur des gisants en occision sanguinolente, la miserabilité des mutiléz nageans entre mort et vie, l'effroy des fuyans, l'ardeur et impétuosité des vainqueurs et l'exaltation et hilarité des triomphans."

Considéré comme un maître, il influença les Corneille de Lyon, puis Holbein qui le découvrit en 1524 et imita son art de structurer le visage. Mais hélas, à l'exception des fresques des arts libéraux récemment retrouvées à la cathédrale du Puy, toutes ses œuvres ont disparu. Reste son œuvre sculptée. Il est l'auteur des dessins à partir desquels Michel Colomb exécuta les sculptures pour les tombeaux des Ducs de Bretagne à la cathédrale de Nantes et celui des Duc de Savoie dans l'église de Brou.

En 1509 il accompagna le roi en Italie. Il fut présent à la bataille d'Agnadel. Malade, c'est Symphorien Champier qui le tire des mâchoires de la mort. Jean Lemaire, demeuré à Lyon, lui commande alors de dessiner les sculptures de Brou. Perréal, qui a dans les yeux le souvenir des choses antiques vues en Italie, se promet de faire de toutes belles fleurs un troussé bouquet. Marguerite trouve le projet parfait. Mais lorsqu'elle accuse Jean Lemaire d'avoir choisi une albâtre de mauvaiss qualité, Jean Perréal, fidèle à son ami, prend sa défense, et celui-ci lui adresse la lettre de dédicace de ses Epîtres. En octobre 1511, ils tracent ensemble au cordeau le plan de l'église de Brou et calculent les proportions. Les travaux commencent.

Jean Perreal règle encore en partie le mariage de Louis XII, en 1514, puis les funérailles d'Anne de Bretagne. A cette occasion, il fait faire, à partir du moulage de la duchesse, une effigie peinte qui accompagne le cercueil.

Dès 1507, en relation avec Cornelius Agrippa, il se préoccupe d'alchimie et rédige un poème intitulé *La Complainte de Nature et l'Alchimiste errant*. Au contraire de la plupart des auteurs qui traitent de ce thème, Perréal se montre rationaliste. Très respectueux de la nature, son alchimiste ne prétend pas rivaliser avec elle, mais lui obéir.

Il existe plusieurs copies manuscrites de ce poème ; le plus important est conservé à la Bibliothèque Sainte-Geneviève (n°3220). Il est dédié à François I^{er}. La première édition en librairie, de 1561, attribue l'œuvre à Jean de Meung, et Méon publie encore le poème sous ce nom au quatrième tome de son *Roman de la Rose* de 1814. Il s'interroge pourtant sur les raisons de prêter à cet auteur une pièce qui n'est pas dans sa manière de versifier et dont le style et l'orthographe n'annoncent pas un siècle si éloigné.

Selon un artifice familier aux rhétoriciens, le nom du véritable auteur se trouve en acrostiche dans les 19 vers qui précèdent la complainte : Jehan Perreal de Paris.

Outre quelques extraits de cette poésie singulière qui annonce la poésie scientifique du siècle de Ronsard, on lira ici la prose introductive où apparaît, par anticipation, l'image romantique du Château Hanté...

LA COMPLAINTE DE NATURE

I

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

Mon souverain seigneur, bienfaiteur et tout l'espoir de ma vieillesse, par la grace de Dieu sacré trescrestien roy de France et premier de ce nom François, trespuissant prince et victorieux debellateur de la gent elvessienne, nation superbe et belliqueuse, mais vaincue comme fut cogneu le jour Sainte Croix, au lieu de Sainte Brigide en vostre duché de Millan, en toute crainte amoureuse et humble amour obediante, salut. Comme ainsi soit que griefve maladie, apres icelle victoire, m'a longuement detenu a Lion et recullé de votre tant humaine presence par l'espace de XI mois, et depuis au vouloir Dieu revenu en conv[a]llesance, puis, par le conseil du medecin, me fut dit prendre et changer l'aer pour mieulx fortiffier ma debille et pauvre piece de chair : si montay a cheval pour aller trouver nouvel aer et prins mon chemin au beau pays du Daulphiné, auquel je fus par l'espace de X ou XII jours. Avint que l'on me dist qu'il y avoit ung chasteau pres de la, fort antique et de vieille structure, auquel estoient choses dignes de memoire, pour les grandes merveilles qui au temps passé y furent apparues. Je tiray celle part, car grant appetit veult estre saturé et vins audit lieu assez estrange a veoir par dehors ; et sembloit bien que l'un des vielz chevaliers de Parceforests eust la, apres tous ses labeurs, esleu et choisi repos par fentaisie. Je vins a la porte : a laquelle trouvoy ung moult notable vieillart et homme de chare qui monstroit plus avoir hanté l'art militaire que l'estude. Apres tout salut, luy requis et priay me monstrar le lieu, ce que volentiers feit. si me mena premier en la basse court, assez longue, au meillieu de laquelle estoient encores les vestiges et fractures d'un parron selon et a la mode des faitz chevalleureux de la Table ronde ; puis me mena es grandes et haultes salles lambrussées a tiers point et selon l'ancienne mode cesarienne, et dela es chambres haultes et de mesmes, dont les cheminées estoient contre le jour. Puis me monstra, en une vieille chambre sus le portal, son vieil harnois tout complet et me dist qui luy avoit bien servy a la journée de Montlehery, toutesfois estoit percé sur l'espaule gauche, je ne scay de quoy ne de qui fors ce qui me dit. De la me mena en une fort vieille chappelle garnie de maces et escus du temps passé a longue pointe dont les blasons avoyent perdu congnoissance. Nonobstant estoit ladicte chappelle bien clere et par accident et n'estoit resté es fenestres des verrieres que les barres loquetieres de fer pourry, en laquelle estoit ou avoit esté peinte la creation du monde aux costez des deux murs. Et estoit Saturne au hault d'ung coing despaint selon sa nature, puis Mercure joint au Soleil et la Lune a l'oposite tendant la main hault, et autres speculatives figures difficiles juger a l'œil, où je prins plaisir a cause de l'invention, combien que tout estoit quasi en ruine, mais encore se veoit le trait et peu de couleurs. Cependant faisoit ledit vieillart aprester la collation pour l'onneur de vous, Sire, pour ce que je me osay nommer ung de voz moindres serviteurs. De la me mena en une grande gallerie aornée d'un costé de testes de cerfz garnies de leurs bois haultz et de belle ouverture, de l'autre costé estoit paint la nature des bons limiers et la noble vertu des beaulx, hardis et feables levriers, en quoy avoye plaisir, mais lesditz tous effacés estoient, qui me fut desplaisir. Apres ce, je luy demanday s'il y avoit point de libraire leans. lors assez mollement me dist qu'il y avoit la hault, en une chambre pres d'un coulombier, sus vielz pulpitres, quelques livres

du temps de l'oncle de son grant pere, qui fut homme de lectres, mais le vieillard me dist qu'il ne savoit que c'estoit, car jamais n'y avoit esté regarder. Je luy priay avant collation les aller veoir, ce qu'il fit, et la venu, je entray dedans, mais a peine pouvoit-on veoir les volumes tant estoient chargez de pouldre, et croy que cent ans estoient passez sans estre veuz ne maniez. Je vins au hault bout et veiz quelque volume en la faculté de theologie, en decret et droit civil, puis en art oratoire, en histoires, croniques et romans comme la Table ronde, Merlin et Melusine ; en l'autre costé estoient livres de philozophie, comme de Platon, Anaxagoras, Socrates, Diogenes, Pitagoras, Democritus, et toute la Phisique d'Arsitote où je me arrestay ung peu. Apres avoir veu et trop esté la au gré du vieillard, ainsi que m'en venoye, je veiz, derrière l'uys, ung trou sus lequel estoit paint une teste de mort avec ses oreilles que bien contemplay ; si approachay et veiz dedans le trou ung livret fort vieil, plus relié d'yraignes et de pouldre que d'autre couverture. Je le prins doucement et soufflay la pouldre, si veiz qu'il estoit intitulé : *La Complainte de Nature*, puis tournay feuillet et leu, mais a grant peine, car il estoit fort vieil et avoit longtems qu'il estoit escript, et y avoit : *ce livre ne fut jamais veu que de moy et l'a escript ung esperit de terre et soubz terre*. Lors fus esmeu, mais sans peur, et priay au vieillard qu'il le me prestat ung peu, mais je n'euz pas sitost dit le mot qu'il me dist : "Vrayement, je le vous donne et tous les autres, si les voulez, car aussi bien je n'en fais rien." Il me feist grant plaisir et luy remerciay bien, car ce me sembloit un riche don. Apres collation faicte, derechief le remerciay tant du petit livret que de l'onneur et plaisir qu'il m'avoit fait, et prins congîé de luy et tantost montay a cheval, car le grant desir que j'avoie de veoir entierement le livret me feist picquer tellement que tost fus arrivé a Lion. Le lendemain, en mon petit estude veiz ledit livret, mais a grant peine, a cause de la vieille lectre et ancienne mode d'escripre qui estoit en latin, et voyant qu'il y avoit quelque passe-temps, je me suis mis a le translater de latin en français, et depuis, en vers de ruddle, grosse et indigeste rime pour vostre perspicuant esperit, toutesfois n'ay forligné le sens ne la matiere. Or, sire, considéré les dons de grace, nature et fortune dont Dieu vous a doué et que vous delettez apres les affaires de vostre reaulme a veoir livres divers et euvres nouvelles, joint que scavez des ars tant sermocinaux que mathematiques, et maintesfois vous en ay bien ouy parler et reciter, mais c'est a cause que Mercure vous a fait participant de sa noble influence en vostre nativité, c'est promptitude d'eloquence : A ceste fin, je me suis enhardy, soubz confiance de vostre benigne excuse, vous en faire ung petit present, non pour satisfaire de valler, mais pour ce que jamais homme ne le veit, et bien en suis seur, et ne fut oncques veu fors de l'escripvain, mais les minutes ; aussi je scay qui vous est deu, apres Dieu, les premiers fruitz de noz petitz jardins et peult-estre que ce vous sera ung passe-temps en telle sorte qu'il vous plaira. Combien, Sire, que le noble art d'alchimie soit bon et vray, plus naturel que mechanique et manuel, et, comme dit saint Thomas en son livre *De Trinitate* qu'il a fait sus Boece de consolation disant : "*Medicine et alchymie sont vrais ars et certains*", mais, Sire, c'est des grans et occults secretz de nature, qui ne se manye pas par les mains des ignares et grosses testes, ainsi que Hermes et un vieil philozophe dyent, nommé Armigaudus, et comme bien le dit Morien le bon vieillard romain en parlant a Calid roy des Egiptiens, lequel Morian vesquit deux cent ans au moyen et en partie d'icelle science, et quoyqu'elle soit desprisée du monde, c'est par ses folz vendeurs, deceus et decepteurs, sotz souffleurs sophistiques, trompez et trompeurs, qui vont par le monde et se ventent d'enrichir les princes et seigneurs, et eulx

mêmes sont pauvres de sens et de biens, ou, s'il en ont, c'est a l'opposite de juste tiltre. Donques, Sire, pour clorre le bec a telz affectez venteurs, menteurs et qui peu scevent en celle noble science, vous leur pourrez alleguer, lire ou montrer aucunes sentences qui sont sus la marge du livre vrayes et auctorisées, qu'on ne peut nyer, et puis dyent ce qu'ilz voudront. Si vous supplie, Sire, prendre en gré le petit livre intitulé : *La Complainte de Nature*, avec le grant vouloir et petit scavoir de vostre, en toute reverance, treshumble et tresobeissant subject et serviteur.

I l'avint ung jour que Nature,
E n disputant a ung souffleur,
H ardiment luy dist : "Creature,
A quoy laisse-tu fruict pour fleur ?
N 'as-tu honte de ta folleur ?
P our Dieu, laisse ta faulceté
E t regarde bien ton erreur.
R aison le veult et Verité :
R enge-toy a subtilité.
E ntends bien mon livre et t'y fie :
A utrement, c'est ta pauvreté.
L aisse tout, prens philozophie.
D 'aultre part, je te certiffie -
E t me croiz qui suis esperit -
P ersonne n'est qui verifie
A utre que moy l'avoir escript.
R ien n'est ne fut qui onc le veit :
J e l'ay fait pour toy qui le prens,
S i tu l'entens bien, tu apprens.

La Complainte de Nature

*Comment Nature se complaint
Et dit sa douleur et son plaint
A ung sot souffleur sophistique
Qui ne use que d'art mecanique.*

Nature

Helas ! que je suis mahlheureuse
Et sur toutes plus doloieuse,
Quant je voy que toy, genre humain,
Dieu forma de sa propre main
A sa semblance et vray ymage,
Pour le parfait de son ouvrage,
Non poutant plus que creature
Tu te desreigle et desnature,
Sans user par temps et saison

En tes faitz de dame Raison.

Je parle a toy, sot fantasticque,
Qui te dis et nomme en pratique,
Alchimiste et bon philozophe,
Et tu n'as scavoir ny estoffe,
Ne theorique ne science
En l'art, ne de moy congnoissance.
Tu casse alembitz, grosse beste,
Et brusle charbon qui te enteste.
Tu cuitz selz, aluns, orpimens,
Tu fons metaulx, brusle atramens.
Tu casse et romps divers vesseaulx,
Tu faiz grans et petiz fourneaulx.
En effect, je te certiffie
Que j'ay honte de ta folie.

Qui plus est, grant douleur je souffre
pour la fumée de ton souffre,
Et par ton feu chault qui art gent,
Tu cuides fixer vif argent,
Qui est volatil et wulgal,
N'est pas cil dont je faiz metal ?
Pauvre homme, tu t'abuses bien !
Par ce chemin ne feras rien,
Si tu ne marches d'autres pas.
Mal tu uses de mes compas,
Mal tu entens mon artifice.
Mieux vaudroit faire ton office
Que tant dissouldre et distiller
Tes drogues, puis les congeler.
Par alambitz et descensoires,
Cucurbites, distillatoires,
Par pellicans et matheras
Jamais tu ne l'arresteras.
Puis tu fais pour ta fixation
Feu de reverberation,
Voire si treschault que tout font :
Ainsi tes œuvres se parfont.
Enfin tu pers l'autre et le tien
Et jamais tu n'y verras rien,
Si tu n'entres dedans ma forge
Ou je martelle et tousjours forge
Metaulx es terrestres minieres,
Et la tu verras les manieres
Et la matiere de quoy je euvre.
Ne cuyde pas que te descouvre

Le mien secret, qui tant est cher,
Se premier tu ne vas sercher
Le germe de tous les metaulx,
Des animalx et vegetaulx
Qui sont en mon pover tenu
Et en la terre contenu,
L'un quant a generation
Et l'autre par nutrition.
Les metaulx si n'ont fors que essence,
Les herbes ont estre et croissance,
Les bestes ont la sensitive
Qui plus est que vegetative...

D'ESTREES

Le manuscrit français 14977 de la Bibliothèque Nationale de Paris contient trois vies de saintes : Sainte Marguerite, sainte Wenefrede et Sainte Catherine, poèmes d'une variété strophique sans égale

VIE DE SAINTE MARGUERITE

Dans la 33^e strophe sont inscrits en croix les noms des commanditaires du poème :

Phylybertus Dux et Margareta, en qui l'on reconnaît Marguerite d'Autriche (fille de Maximilien et sœur de Phylipus Archidux dont les noms se trouvent en diagonales croisées dans la strophe suivante) et Philibert de Savoie son époux. Ce dernier étant mort en 1504, le poème est antérieur. La 41^e strophe donne, en acrostiche et en mésostiche, le nom de son auteur : D'ESTREES.

VIE DE SAINTE WINEFREDE

Originnaire du village de Holywell en pays de Galles, Wenefrede fut tuée par un jeune homme libidineux, puis ressuscitée par Saint Beunous. Elle mourut, supérieure d'un couvent, en 660. D'Estrées a inscrit son nom en une sorte d'acrostiche irrégulière, dans la 53^e strophe du poème. Il semble s'être inspiré d'un texte de Robert prieur du monastère de Shrewsbury.

VIE DE SAINTE CATHERINE

On trouve dans ce poème également des énigmes. Le savant éditeur de d'Estrées, Holger Petersen Duggve en a éclairé une, suggérant de compléter par les mots : *mort, fui, ort, port, apui, pui, porte, porte* respectivement les vers de la strophe 57 du poème. Mais deux autres énigmes gardent leur mystère et leur secret.

Notons qu'à partir des éléments qui composent la strophe 38 de la *Vie de Sainte Marguerite*, l'auteur annonce qu'il est possible de composer 96 vers.

En conclusion du *Contreblason des fausses amours* qui emprunte à Guillaume Alecis sa forme nous trouvons les vers suivants, mis dans la bouche de l'acteur :

L'Acteur

Magnifique et seul dieu, Louenge pure et mond	}	E
Cy te rens de mon livre, Ofert pour duire au mond		
Comprins soit a ta gloire, Ensemble de tous sen	}	S
Corriger ou faulte a deS acteurs par bon sen		
CHARitables, SeconD queConCede le dROI	}	T
Chers liseurs, que avec eux De bon cueur on rendroi		
Et vous, chers auditeurs, Ayés en tout degr	}	E
Du dict Contreblason L'effect incorpor		
Oultreplus vous priant d'humBle voix, non marri	}	E
Vouloir pour mon labeuR prier au filz Mari		
Xpit, mon vray redempteur, mE donner a tous di	}	S
Eternel regne, IncliT, lassus en paradi		

Amen.

L'acrostiche initial donne la date du poème : MCCCCC ET DOUXE = 1512

Les lettres finales donnent le nom du poète Estées, qu'il faut lire ESTREES. Les imprimeurs auraient dû disposer les fins des vers 7 et 8 ainsi :

en tout deg

RE

incorpo

On trouve encore, au 5^e vers le nom du Prince dédicataire

CHARitables, SeconD quE conCede le dROIt CHARLES DE CROI, (en corrigeant ici aussi les imprimeurs) et, en mésostiche, le nom de la femme de ce seigneur LOÏSE DALBRET. Prince de Chimay, Charles de Croi avait épousé Louise en 1495.

A partir d'autres renseignements donnés par l'auteur dans la préface au poème, on peut esquisser sa vie :

Pauvre simple frère ermite, immérité prêtre religieux de la région de Valenciennes et angliciste, D'Estrées eut Molinet et Lemaire pour souverains précepteurs de rhétorique, pour compagnons et amis. Il sut rivaliser d'originalité avec tous les "rhétoriciens" en composant un poème religieux dont les 43 strophes ont toutes un "patron" différent.

VIE DE SAINTE MARGUERITE

Appert en ceste presente croix de hault en bas et ossy au travers le propre nom de la dessus dicte dame et princesse pour laquelle ceste œuvre sy a esté encommenchie et parachevee, emsemble le nom de tres-magnificque, tresnoble et tresellegant prince et seigneur, Monseigneur, son bon mary.

XXXIII Vierge ellegant, Princesse supernelle,
A jointes mains Humblement je te prie
Que a tous vivans o toY tu approprie,
Ossy a moy, en LYesse eternelle,
Splendiferant BEaulté sempiternelle
MANoir ReGAl, Regne qui nE faultdrA.
Et quant le poinT de la mort nous viendra,
Contre Sathan, qui Vers nous tend sa voye
Nostre esperit, Sy que mieulx il s'avoye,
Te plaise ossy, Dame, prendre en ta charge,
Tant que sans fin JhesUcrist tousjours voye,
Roy glorieuX, radiant que ardant charge.

XXXIV Ou est le sens, langue ou entendement
Qui vivement soit digne ne cappable
De pronunchier de toy, par sentement,
Aulcunement, ton grant los incappable ?
Ou est le affable engien inreferable,
Ineffable, ou grant docteur referable,
Superable, qui cestui mist a chief ?
Nul fors que Dieu, des cieulx souverain chief.

De rechief fait anoter qu'en ceste seconde croix contient le nom de la susdicte princesse et dame mys par teste avec en la premiere croisure le nom de tresvaincu Cesar, tousjours auguste deffenseur de nostre foy sainte et catholicque, seul imperial monarche ez parties de la haulte et basse Germanie, son pere, tressacré roy, et fianllement, au bout de la lingne furnissant et acomplissant ladicte croix, le nom de tresillustre et nostre tresredoubté prince et souverain seigneur naturel, Monseigneur l'archiduc, son frere, homme trespascificque, tranquille et de tresgrande probité, etc.

XXXV MIroir de paix, noble et fructueux champ,
Ayde A tez sers, que mercHy te requierent,
Regard maXime, illustre que IYs blanc,
Gettant par MILle a L'heure qu'ilz te quierent,
Arreste toy, sY que ta grace acquierent
Reallement Par vrAys divins acordz
En priant DieU, dont sans fin ilz enquierent,
TranSmettre brief secours tant qU'ilz conquierent
Avecquez toy repos d'ame et de corpS.

XXXVI De bien en mieulx prens nous tous en ta cure,
Cure de nous garder sans voye obscure
Cursoirement, comme la plus experte,
Expertement, vers Dieu qui pecheurs cure.
Curacion intercede et procure,
Curant chescum, par vertu tresapperte.
Perte et soulsey par toy, sans plus actendre,
Actendu tout soient, au vray entendre,
Tendre flouron, convertis en soulas,
Solaciant ceulx que toy, vierge tendre,
Tendre tu voeulx franchement et estendre,
Eztendans lacqz, esquelz ilz ne sont las.

Oration et tresaggreable loenge a la susdicte vierge et martire, contenant vingtechincq motz commenchant chascun mot par lez XXV lettres de l'a be ce.

XXXVII Admirable Beaulté Celicque,
Divine Et Ferveur Glorieuse,
Honneste, Juste, Katholicque,
Luciferant, Miraculeuse,
Nette, Odorable, Precieuse,
Querant Refuge Suportable,
Tousjours Vierge Xpristicoleuse.
Ymne Zelable et forttable.

En chez huyt mettres presens et inferiores, seullement formés des quatre superiores que dessus, denombtant et recalculant toutes leurs rei-

teracions et lysant de tous coustés, sont comprisez quatre vingtz et seixe lingnes, ayant sur le tout bonne rithme, sens et bonne raison tant d'em hault comme d'em bas, ainsy qu'il poeult apparoir en la loenge adrechant, par devers la tressaincte et tresglorieuse vierge et martire.

XXXVIII D'honneur l'eslite
Partout fus nommee,
Faveur inclite,
Dessus tout famee.

ANDRE DE LA VIGNE

“Je, André de La Vigne, natif de la Rochelle, en Xaintonge...” L’inscription, mise en tête des Chroniques de François I^{er}, ne nous dit pas quand il est venu au monde. Aux alentours de 1470 ? En 1487, il participe au siège de Nantes puis assiste à la capitulation de Fougères. Entré au service de Marie d’Orléans, il lui sera fidèle jusqu’à sa mort.

Après avoir voyagé à travers la France, André de La Vigne est à Chambéry en 1494, au moment où Charles VII prépare son expédition en Italie, d’où l’idée d’un débat allégorisé : *La Ressource de la Crestienté*. Anne de Bretagne - Dame Noblesse - accueille favorablement les plaintes de la chrétienté opprimée par les infidèles et se laisse gagner par l’idée de Croisade. Incarné par un personnage d’étrange stature, nommé *Je-ne-sçay-qui*, le peuple se prononce contre la guerre en une rime rétrograde qui commence par les quatre bouts. Mais la proesse d’une strophe en quatre lectures possibles n’empêche pas *Bon Conseil* de balayer ces arguments. L’expédition est décidée. Et André de La Vigne accompagne Charles VIII qui, à bannière déployée, va de Lyon à Naples et de Naples à Lyon, d’août 1494 à octobre 1495.

En 1496, le 9 mai précisément, on le retrouve en Bourgogne. Philippe de Hochberg, Seigneur de Seurre, lui commande pour le 4 juillet de cette même année une *Vie de Saint Martin*, patron de la petite ville. André se met au travail en s’appuyant sur la *Victa Sancti Martini* de Sulpice Sévère et compose, dans les délais prévus, les 10.445 vers de ce mystère en trois journées. Puis il imagine la mise en scène : le paradis à gauche, d’où Dieu descend en manteau rouge ; à droite l’enfer : une gueule d’où l’on entend Lucifer lancer des ordres. Il y aura une caverne de brigands, un bocage, un lieu pour les musiciens : “trompettes, cleirons, bussines, orgues, harpes, tabourins”, une place pour les supplices : pendaisons et décollations... Et les accessoires : mobilier d’église, chevaux, instruments de torture. Il veille à ce que chacun “se mette en payne d’estudier son personnage” et tout est prêt à temps. Hélas, des bruits de guerre font différer le spectacle. En octobre enfin, à la nouvelle date choisie, et malgré la pluie qui retarde encore un peu les préparatifs, la représentation a lieu, marquée par quelques incidents. Ainsi le personnage de satan eut le feu qui prit à son habit autour des fesses, mais les interprètes se firent de plus en plus hardis, au cours des trois journées. André de La Vigne écrira d’autres pièces pour le théâtre : la *Moralité de l’Aveugle et du Boiteux*, *La farce du Meunier*, *Le nouveau monde*, avec l’*Estrif du pourveu et de l’electif*. Pour l’heure, à Seurre, entouré d’amis, il s’éprend de Jeanne Berbis qui est peut-être la fille du maire.

Mais ce temps ne dure pas. Ayant perdu son emploi à la cour ; il doit chercher protection auprès de Philippe II, Duc de Savoie, et trouve occasion d’achever son travail de chroniqueur ainsi que de mettre la dernière main aux poèmes qui vont constituer la seconde partie du *Vergier d’Honneur*. Une première édition de ce livre parut sans doute à Angoulême (on en a retrouvé des pages dans la couverture d’un manuscrit) mais on ne sait à quelle date. Six rééditions virent le jour entre 1504 et 1525.

Le titre du poème est trompeur. C’est un recueil de poèmes très divers.

Après “*La Ressource de la Crestienté*” vient *Le Voyage de Naples*. En strophes de 8 décasyllabes, il fait le compte de tous les préparatifs de l’expédition sans oublier rien, depuis le brin d’étoupe jusqu’aux grosses bombardes. Il nomme les ambassadeurs et les “maistres d’ostelz”, rapporte chaque mouvement, chaque geste du Roi, précisant la date et le lieu : “Lundi sixiesme du dict moys il partit / apres la messe comme estoyt sa

maniere / quant il eult beu et mangé un petit / pour s'en aller disner à Fariniere... ” Arrivant chez les Montferrat, il s'émerveille de la réception : “Au dit chasteau madame la marquise, / pour festoyer le roy à ses despens / avoit pourveu de toute chose exquise / comme faisans, oustardes, cignes, pans, / lievres, perdrix, lappereaux et connys, / cuysotz, pastez de haulte venoison, /poules, pigeons, chappons de Saint-Genis / il y avoit sans ryme ni raison /”. Et voici Pavie, Luques, Pise, Florence, Rome et Naples enfin où, au 4.544^e vers, et au comble de l'émerveillement, l'auteur passe tout à coup à la prose, réservant désormais le vers pour de courts passages seulement : *L'Epitaphe du Seigneur de Vendosme*, un rondeau avec acrostiche, et des strophes où il peint le retour du roi à Lyon et où il signe tout le récit de son nom “De La Vigne”, en acrostiche :

D edens Lyon en tres puissant seigneur
E t en triumphe de bruyt chevaleureux,
L e per sans per, de vertus enseigneur,
A lors se tint comme victorieux,
V ray pocesseur de renom glorieux,
I ncomparable en decoration,
G rave empereur, roy sans exception,
N oble et inclit, portant double couronne
E n son royaulme ou digne lis floronne.

Sitôt après *Le voyage de Naples* se trouve *La complainte et epitaphe du feu roy Charles dernier trespassé*, qui est de la plume de Messire Octavien de Saint Gelais, mais la plupart des poèmes qui suivent peuvent être attribués à André de La Vigne. Ce sont rondeaux et ballades, simples, enchainées ou dialoguées ; triolets, triolets à raison sans rime, rondelets à rimes sans raison, épîtres, poèmes érotiques, poèmes d'amour où sont évoquées “les griefves miseres et douloureuse defortunes de certains amants et amantes” ; et ce record de composition sophistiquée : les couplets à lire de trente quatre manières.

De la même époque datent les *Louanges à madame de Savoie pour les Sept Planetes* et, peut-être, une *Defense des Dames de Lyon* qui a disparu. On perd alors également la trace d'André pendant trois ans pour le retrouver en 1501, auteur des *Complaintes et epitaphes du Roi de la Bazoche*, poème d'une intrépidité formelle incomparable. L'hypothèse historique qui nous invite à lire sous Beaugé, roi de la Bazoche, le nom de Pierre de Beaujeu régent du royaume ne nous éclaire guère sur le mystère d'un poème où la mort est si violemment prise à partie.

Trois ans plus tard encore, André de la Vigne gagne son procès en contrefaçon contre Michel Le Noir, un éditeur qui avait publié son “Vergier d'Honneur” avec “les regnars traversans”. Cette même année, retrouvant sa charge de Secrétaire auprès d'Anne de Bretagne, il relate les cérémonies du sacre à Saint Denis.

Les expéditions en Italie l'inspirent toujours. Il célèbre l'entrée de Louis XII à Gènes dans l'*Atollite portas* et le *Pater noster des Genevois*, poème où le texte latin de la prière est enchassé dans une glose politique, puis, quand le Roi de France a des visées sur Venise, il compose le *Libelle des cinq villes d'Itallye contre Venise*, le *Blason de la Guerre* et les *Ballades du Bruyt commun contre Venise*.

Deux fois couronné au concours des Palinods de Rouen, cité par Guillaume Crétin dans sa complainte sur le trepas de Guillaume de Byssipat :.

*Secourez moy Bigue et Villebresme
Jehan de paris Marot et de la Vigne
Je ne puis plus à peine escrire ligne*

Il compose en 1514 les *Epitaphes en rondeaux d'Anne de Bretagne* et la *Deploration du Chasteau de Bloys*.

Sa réputation grandit. François premier lui commande d'écrire l'histoire de son règne. Il la veut au plus près de la vérité et en langage vulgaire et commun à tous. André rédige le récit de la mort de Louis XII et de l'enfance du roi, son couronnement... Le manuscrit s'arrête là.

On peut donc penser qu'il est mort en 1515. Sa gloire ne pâlit pas tout de suite. Jean Bouchet lui offre une place au *Temple de la Bonne Renommée*, en 1516, puis, onze ans plus tard, il indique sa présence aux côtés d'Octavien de Saint-Gelais, de Jean Marot, de Jean Lemaire et de bien d'autres, lors de la réception de Jean d'Auton au paradis.

Coletet, au siècle suivant, écrit : "Il se mit à faire des rimes que je n'appellerai jamais vers puisqu'ils n'en ont ni la coupe féminine ou la césure, ny la cadence, ny la mesure, ny le Génie". L'Abbé Goujet, cependant, sera moins défavorable. Il trouve au "Voyage de Naples" une "grande simplicité dans la narration, jointe à une grande exactitude". Mais c'est Paul Eluard qui attirera de nouveau l'attention sur André de La Vigne, le citant dans son anthologie, "La poésie du passé", en 1951.

VERGIER D'HONNEUR : LA RESSOURCE DE LA CRESTIENTÉ

Paroles d'unq homme d' estrange stature appellé Jenescayqui :

Loups affamez et mastins plains de raige
Sont a doubter quelquechose qu'on dye
Pensez vous point que turcs n'ayent courage
Et cueur au ventre pour deffendre leur vie
Ils n'ont la chair non plus que nous pourrye
Car au besoin chascun sa peau revenche
Qui leur fera quelque barboillerie
Ils monstrent qu'ilz ont bras en la manche

Qui tient le manche du marteau en son poing
Peult marteler et frapper ou qu'il veult
Dont qui s'en va pour gerroyer trop loing
Merveille n'est si povreté l'aqueult
Car bien souvant un estrange requeult
En son pais l'usuffruit de sa terre
Si sur noz champs quelque ennemy nous asqueut
Il sera temps lors de faire la guerre

Ryme retrograde commançant par les quatre bouts

Plourer gemyr guerre faict tost et tart
Maleur et dueil delle souffre (la) France
Souspirer gens voit on fort a l'escart
Honneur blesse puis fait croistre souffrance
Doulceur poluit et pert toute chevance
Las et confus rend trop souvent seigneurs
Rigueur Regner fait et estainct plaisance
Hellas hellas fuyez guerre seigneurs

VERGIER D'HONNEUR : LE VOYAGE DE NAPLES

(Préparatifs de guerre conduits par le Roi Charles VIII)

...

Il envoya sercher par les contrees
de ce royaulme, de Flandres, d'Alemaigne
maistres ouvries pour faire penetrees,
artilleries d'importables entrees,
ce que l'on fist, fust a perte ou a gaigne.
Semblablement, il fist venir d'Espaigne
aucunes gens avecques leurs oustiliz
pour luy forger maincts ouvraiges subtilz.

D'autre costé, Lancequenetz, Suÿsses
et leurs complices a tous leurs escrevisses,
picques propices, albardes, espees,
grans cranequins, chaulces, brayes coulysses,
fines pelices de dangereuses lices
et de malices assez envelopees,
lourdes poupees, d'instrumens equippees
pour les lippees du dieu Mars soustenir
et pour ses faitz tant sus que soubz tenir.

De Millan vint faiseurs de harnois blanc,
gens assemblans de dardillons tremblans
et les semblans de maintes capelines,
gorges d'acier, habitz d'espritz troublans
tres ressemblans d'argent des assemblans,
qui plusieurs blans sont d'avoir cousté dignes ;
ouvriers parfaitz de forger brigandines,
mailles godines, arcerees sardines
et lupardines, estranges albardes,
lances condignes, rodelles libidines,
grans gavardines de boucles arundines
avec plusieurs chanfrains et riches bardes.

Bardes, bastons, bicquoquetz, barbeletz,

blanc boys bien bon, belles bonnes barrieres,
broches, briaches, branches, brandons bruslez,
bribeurs broillez, bricoleurs barboillez,
bruns bredoillez, bigarees banieres,
boistes, boulieres a bendes, balenieres,
brides, bellieres, bourdes basses, bacquetz
fist le roy mettre en tonneaux et bacquetz.

Il souldoya gendarmes et archiers
a force d'or et de dons assez chers,
adventuriers et gens de toutes tailles
comme maçons, charpentiers et bouchiers,
gours pïochiers, laboureurs et vachers
et gens frappans tant d'estoc que de taille.
Puis en futaille fist foncer la vitaille,
que la bataille il pensoit de mener,
pour mieulx a point la guerre demener.

Dessus la mer fist assembler navires
plains de harnois, d'arbalestres, de vires,
de gros canons, serpentines, courtaulx,
pavoyz dorez, grans escussons d'yvires
lances gourgous et feu gregois en buires,
bouilles de fonte de maintz divers metaulx,
subtilz estaulx, gros et gresles pataux,
petiz plongiers pour ravir estrangiers
et passagers submettre a fons et ryve,
incontinent que la fortune arrive.

Trefz, avirons, ancrs, voilles, cordaiges,
barres, guindaiges, cabestans et bendaiges,
poupes, rodaiges, bauprez et escoustiles,
voilles de sobre pour courre aux advantaiges
des tripotaiges, s'il survient nulz partaiges
d'aucuns ostages d'entreprises gentilles,
proyes fertiles d'invencions subtiles,
drogues utiles pour fournir aux castilles
d'orbes bastilles quant la mer est carmee
et qu'on y fait main a main quelque armee.

Marteaux, coignees, tarieres, vibrequins,
pois d'annequins pour vaincre les coquins
et les taquins Napolitains couars,
gros cuir bouilly, bazennes, marroquins
pour brodequins, pelices de boucquins,
fors cranequins, arbalestres et arcs,
beuf, baccon, lars, brezil a papelars,
chair a paillars, biscuit propre a pillars,
et pour fueillars destruire et consommer,
a ceste armee le roy mist tout sur mer.

Aussi fist il, patrons et marinniers,
vieilz notonniers, pillotes, canonniers,
chauderonniers, fondeurs d'artilleries,
soubdeurs, basteurs, serreuriers, charbonniers,
grans boucaniers, charpentiers, pionniers,
gaigne deniers, hotteurs, porte paniers,
cordiers, lainiers, vendeurs de droguerie.
Sainte Marie, oncques tel deablerie
de broillerie pour faire bon devoir
qu'on mist sur mer n'est possible de voir !

...

BALADE DIALOGUEE

Octavien / quoy / que fais tu / je m'esbas
Et ou / en court / et que dit rethorique
Je ne scay / non / pour quoy / pour ce que tu m'en bas
Comment doncques / regarde la rubrique
Si foige assez / tes couvers vers explique
Et sur quel pas / du prince millenaire
Tu faulx / non faiz / advise bien / sans picque
Je le soubstien / chut / je ne m'en puis tayre

Envieus es / non suis certes / tu es trop bas
Il est bien vray / pour quoy prens tu doncques brique
Savoir le fait / de bien loing tu me bas
Batre pas rien / ton langaige trop picque
Tout tend au bien / contre toy methodique
C'est a grant tort pence donc de complaire
Soyez correct / trop faulce est ta replique
Je la soubstien / chut / je ne m'en puis taire

Que te vaut ce / c'est pour fouyr debatz
Tu es charge / ce n'est pas ma pratique
Commencé as / mais les erreurs abat
Quoy aige erré / c'est encore pis que
Y penseray / pas ne soyez lubrique
Atrempé suys / et moy prest a tout faire
Advise toy / mais de rechief duplique
je la soubstien / chut / je n'en m'en puis taire

Traitons de paix / a cela je m'aplique
Entendez y / pour quoy / pour alyance faire
Laisse passer / qui / telle erreur falcifique
Je la soubstien / chut / je ne m'en puis taire

RONDEAU

Puis que cordiers ont mal noué leur corde
Au port de cordes dont venoit leur corde

De corde encorde par dedens leurs cordons
Nous accordons faire de leurs corps dons
Aux recordans de comarde discorde
Cordiers cordant qui mal sa corde corde
Par ung cordon la corde se descorde
Ainsi l'on fait les povres cordillons
Puis que cordiers

Le noble cueur qui en l'Isle Ade aborde
Si vivement les apoint de sa borde
Avec l'aide de ses petits lirons
Que desormais residence elirons
Dedens Beaulvais justice si acorde
Puis que cordiers ont mal noe leur corde

RONDEAU

J'en quicte l'art d'amourettes brunettes
Et le deduyt des hardelles finetes
Car desormais puis que dure vieillesse
Maulgré mes dens me tient de court en lesse
Plus ne feray bransler fers d'esguillettes

De me trouver en petites logettes
Chambres parees jardins et maysonnettes
Ou que l'on joue a fesse contre fesse
J'en quicte l'art

Je ne use plus que de vieilles lunettes
De larges chausses a longues esguillettes
Qui sentent trop le refrain de tristesse
Dont desormais a faire gentillesse
Qui puisse plaire a femmes n'a fillettes
J'en quicte l'art

RONDELLET

Mol lict et parfonde escuelle
Est le reffrain de ma balade
Pour façon et mode nouvelle
Mol lict et parfonde escuelle
A faire chere sollempnelle
Tousjours sain et jamais malade
Mol lict et parfonde escuelle
Est le reffrain de ma balade

RONDEAU

Ung jour advint que je passoye
Ainsi qu'en Amours je pensoye
Par devant l'uys d'une bourgoise
A mon advis bonne galoise
Qui estoit marchande de soye
Ung jour advint

Lors me dist si je repassoye
Qu'en effect dessoubs la saulsoye
Nous iryons dont sans grant noise
Ung jour advint

Bien petit il la cognoissoye
Mais tout ainsi que l'on s'essoie
De brasser un peu la servoise
Tout bellement sans faire noise
Quelque mal habille que soye
Ung jour advint

MADAME HELLAS

Madame hellas ou est vostre parler
Dont j'eux jadis mon petit passetemps

Ou est le lieu pour gauldir et galler
La ou j'aloie maulgré les mal contens
Qu'est devenu maintenant le bon temps
Qu'avecques vous aucuneffois j'avoie
Helas je n'ay de vous ce que j'actens
Possible n'est que je puisse avoir joye

Je n'auray joye tant que je vous revoie
Plaisir n'auray que de vous ne me viengne
Je n'auray joye par chemin ne par voye
Sans vous Madame quelque bien qu'il m'adviengne
Et tant que cy en brief temps je revienne
Ainsi qu'au long bien a plain vous scavez
Je n'auray joye au moins que ne parviengne
Au grant plaisir que faire me debvez

Rememorez noz gracieux devis
Souviengne vous de noz beaux entretiens
Rememorez noz faitz aussi noz ditz
Aussi d'iceulx les gracieux moyens
Remembrez vous de vos frisques maintiens
Ayez memoire de nostre grant liesse
Rememorez les amoureux liens
Dont je vous ay pour ma dame et maistresse

Ayez memoire du temps que l'on souloit
De nuyt veiller et le jour reposer
Souviengne vous comme a vous on parloit
Sans a douleur ne tristesse viser
Ayez memoire qu'on souloit deviser
Fust jour fust nuyt en salle ou en chambrette
Et au surplus comme on souloit baiser
D'ardant desir vostre douce bouchette

N'oubliez pas comme en petitz caquetz
Chascun souloit passer les nuits obscures
N'oubliez pas comme en petits bouquets

Avons souvant pris d'amour ouvertures
Souviengne vous comme soubz couvertures
Nous soulyons passer temps en liesse
N'oubliez pas qu'en telles adventures
Je vous retins ma dame et ma maistresse

De mieulx en mieulx ma maistresse serez
De mieulx en mieulx seray vostre servant
De mieulx en mieulx de moy plaisir aurez
De mieulx en mieulx je vous verray souvant
De mieulx en mieulx mettray mon bien au vent
De mieulx en mieulx seroy vostre novice
De mieulx en mieulx dedens vostre convent
De mieulx en mieulx je vous ferai service

TRIOLET

Je ryme comme pot en poys
Que dige comme poys en pot
Quant je soy matiere de poys
Je ryme comme pot en poys

Pour luy bailler poys contre poys
J'entens assez bien mon tripot
Je ryme comme pot en poys
Que dige comme poys en pot

TRIOLET A RAISON SANS RIME

Mademoiselle la gorriere
Vous estes une fine garce
De nuyt vous courez l'eguilette
Mademoiselle la gorriere

Et pour bien jouer de cimballes
Vous aymez celuy qui vous donne
Mademoiselle la gorriere
Vous estes une fine garce

RONDELLET A RYME
SANS RAISON

Quoy que je soye diffamee
Je veulx faire pis que devant
Tousjours cherray comme pasmee
Quoy que je soye diffamee
Et pour perdre ma renommee
A tous presteray mon devant
Quoy que je soye diffamee
Je veulx faire pis que devant

S'ensuyvent deulx couplets faits / sur le nom et a la louenge de mon / seigneur le bastart Charles de Bourbon qui se peullent dire en toutes les facons qu' on les voudra prendre tant en syncopant retrogradant en montant et devalant que autrettement jusques a vingt foys

Et toujours commancant par les lettre dudit nom et surnom lequel y est plusieurs foys et en plusieurs manieres comme cy apres on verra

Item est assavoir que appres vient un couplet lequel on pourra dire semblablement en quatorze manieres. Et par ainsi lesdits trois couplets se peullent ou pourront dire en trente et quatre manyeres differantes et toujours en bon sens et bonne ryme.

Et pour ce que plusieurs ne prendroient ou voudroyent prendre la peine de sercher commant on peut ce faire aussi pour oster l'erreur qui pourroit estre en beaucoup de gens au moyen de ce j'ay mis par escript les facons et manieres coment on les doibt dire et ajuster une ligne avecques l'autre

S'ensuyvent les deux couplets

Cler comme ung voire
Hault eslevé
A l'auditoire
Ris relevé
Lors sublevé
En mes usaiges
Simples et saiges

Canonisé d'oneurs
Homme je fus jadis
Aux liberaulx d'honneurs
Richesse a plus de dix
levé sus par mes ditz
En desirant fort une
Soubz l'adveu de fortune

De fame avoir
Bien amplement
Ou de scavoir
Visiblement
Royallement .
Bruyt me donna
Or et argent
Ne m'espargna

Noblesse m'incita
Dyant sa voix cursoire
Bonheur m'exercita
Reprenant accessoire
Vigoureuse memoire
Du temple d'esperance
Biens los honneur et gloire
Depuis ma jeune enfance

Cy apres s'ensuyvent toutes les manieres commant on pourra trouver ce que dit est. Et si est assavoir que les ditz deux couplets dessus diz font aultant ne plus ne moins que les dix huyt qui viennent apres

1^{er}

2^e. *Aultrement*

Cler comme ung voire
A l'auditoire
Lors soulevé
Simples et saiges

Hault eslevé
Ris relevé
En mes usaiges

De fame avoir
Ou de scavoir
Royalement
Or et argent

Benignement
Visiblement
Bruyt me donna
Ne m'espargna

Canonisé d'oneurs
.....
Soubz l'adveu de fortune.

Homme je fus jadis.
.....

Noblesse m'incita
.....

Dyant sa voix cursoire
.....

Depuis ma jeune enfance
.....

Aultrement tout du long commençant par la dernière ligne :
Simples et sainges soubz l'adveu de fortune

.....
Ne m'espargna depuis ma jeune enfance
.....

S'ensuyt l'autre couplet a troys sincopes et premier de la taille qui se peut dire en quatorze maneres differentes tant en retrogradant que autrement ainsi qu'il appert cy apres

Fortune m'a
Trop dechacé
Quoy que m'ayma
Le temps passé
Comme cassé
De mon effort
Mal compassé
Sans reconfort

Mis en oubly
En prison
Afoibly
Par raison
En saison
Et au surplus
Mesprison
M'a forclus

Moult fort
Me Tourmente
Du renfort
Je lamente
Je quesmente
J'ay dueil.
Trop m'actente
Lerne d'oeil

Lerne d'oeil
Trop m'atente
J'ay dueil
Je quesmente
Je lamente
Du renfort
Me tourmente
Moult fort

Mis en oubly
En prison
Afoibly
Par raison
En saison
Et au surplus
Mesprison
M'a forclus

Sans reconfort
Mal compassé
De son effort
Comme cassé
Le temps passé
Quoyque m'ayma
Trop dechacé
Fortune m'a

M'a forclus
Mesprison
Et au surplus
En saison
Par raison
Afoibly
En prison
Mis en oubly
Moult fort
Me tourmente
Du renfort
Je lamente.
Je quesmente
J'ay dueil
Trop m'actente
Lerme d'oeil

Fortune m'a
Trop dechacé
Quoy que m'ayma
Le temps passé
Comme cassé
De son effort
Mal compassé
Sans reconfort

Aultrement

Mis en oubly en prison
Afoibly par raison
En saison et au surplus
Mesprison m'a forclus

Lerme d'oeil trop m'actente
J'ay dueil je quemente
Je lamente du renfort
Me tourmente moult fort

Fortune m'a trop déchacé
Quoy que m'ayma le temps passé
Comme cassé de son effort
Mal compassé sans reconfort

Aultrement

M'a forclus mesprison
Et au surplus en saison
Par raison affoibly
En prison mis en oubly
Moult fort me tourmente
Du renfort je lamente
Je quesmente j'ay dueil
Trop m'actente lerne d'oeil

Sans reconfort mal compassé
De son effort comme cassé
Le temps passé quoyque m'ayma
Trop déchacé fortune m'a

S'ensuyt le rebours de tous les ditz coupletz ensemble

Sans reconfort	M'a forclus	Lerne d'oeil
Mal compassé	Mesprison	Trop m'actente
.....

icy finissent les trente quatre maneres de savoir lyre et dire les troys coupletz dessus ditz premiers de leur taille et facon

En la garde Dieu.

BALLADES ET RONDEAUX ÉPITAPHES
DE MONSEIGNEUR D'APREMONT

cy gist le preux le noble le vaillant
le courageux

A Charlotte d'Aragon. (trois lectures possibles)

Balade enchainée

Tout enlourdoys ceste chesne forgent
Fort gent forger me mist en forgerie
Rye qui veult pas n'aura mon argent
Art gent est ce de telle songerye
Songer rire est grant soublagerie
Soublagé suys de la belle adventure
Reveillez vous le prince de facture

A ce forgier j'ai esté negligent
Negligemment me mys en la folye
Fol lye ma teste de son queuvrechef gent
Lentement m'a acoustré com fol lye
Lyement voys fuyent mesencoïye
Meslencolieux est triste de nature
Reveillez vous le prince de facture

J'ay entrepris sans huyssier sans sergent
Sargent me fault de faire singerye
Singe est habille fort prompt et diligent
Diligence faict qu'est grant dyablerie
Deable rye de telle joncherye
Joncheur jongleur y prend sa nourriture
Reveillez vous le prince de facture

Prince seigneurs le pareil n'est en vie
Envuye n'en ay dieu le scest c'est droicture
Reveillez vous le prince de facture

Couplet retrograde

Gay et joyeux soyons tousjours
Dansons gambadons mistement

Esmay n'ayons jamais d'amours
Chançons chantons alaigrement
Buyssons batons tost hardyment
Avant acoup sus descochons
Trassons choisissons haultement
Devant debout lances couchons.

*(suit une autre balade enchainee. La strophe prend pour refrain
"Tout en lourdois ceste chesne forgent" qui était le premier vers de la
balade dont "reveillez vous le prince de facture" était le refrain ; ce vers
devient le premier vers de la nouvelle balade, anisi "enchainee" à la
précédente)*

J'ay tant fait par mon tripotaige
Qu'en (ma) maison ung tripot a
Combien que ja ung tripot aige
Que mon corps jadis tripota
Celuy suis qui la tripe osta
Après que j'euz bien tripoté
Mais celle qui m'en tripota
M'a aujourd'hui la tripe osté

Rondeau

De la vigne ne scay trop de biens dire
De la vigne nully ne doit mesdire
De la vigne sont repeuz maintes gens
De la vigne povres et indigens
Sont remis sus point n'y fault contredire
Qui mal lui veult dieu le puisse mauldire
Qui mal en dit il est bien remply d'ire
Deu que plusieurs recoivent les fruitz gents
De la vigne

Comme j'ay dit je vous veulx bien redire
Par la Vigne ne vois riens a redire
Car aymee est de roys et de regens
Dont qui l'impugne ne soiez negligens
De dire ainsi dieu la vueille escondire

LES COMPLAINTES ET ÉPITAPHES DU ROY
DE LA BAZOCHE

(1501)

Assommeillé de l'aube taciturne,
Sombre nocturne, querellé diurne,
Sort togaturne, mulceré de Saturne,
Trappé, siturne, enucléant Titan,
Au monopolle de fatale Fortune,
Rogue Fortune, [ex]orundant fort une,
Non opportune, scabreuse deffortune,
Treuve importune autant ouen qu'entan,
Car en cest an, soubz sa cabane à tan,
Rare elbisten, naufrageux cabesten,
N'eult le posten de mettre au sinotaphe
Tel pour lequel j'ourdis ceste epitaphe.

Du hanelit aspirant, boursouflé,
Trop esronflé, par dormitoire enflé,
De voir niflé, assombré, mytouflé,
Non desenflé, gisant sur une couche
D'avoir le soir Bachus escorniflé,
Venus riflé, Ganimesdes befflé,
Vulcan soufflé, Midas l'asnyer nefflé
Et berniflé son flajolet de rouche,
Muet et louche des yeulx et de la bouche
Comme une souche dormant, j'oys la couche
D'une farouche querelle de reproche,
Que contre Mort proferoit la Bazoche.

La Bazoche contre la Mort.

O Atropos, pluthonique, scabreuse,
"Furie aride, sulphurinée, ombreuse,
"Fière boucquine, bugle, cerbère, cabre
"Beste barbare, rapace, tenebreuse
"Gloute celindre, cocodrille vibreuse,
"Chymère amère, megerin candalabre,
"Arpie austère, theziphonic alabre,
"Gargarineux, steril, colubrin abre,

“Lac cochitif, comblé de pleurs et plains,
“Palut boueux, vil, acheronic mabre,
“Lubre matrone du cru tartarin flabre,
“J’ay juste cause se de toy je me plains.

“Parverse, adverse, qui, trop diverse, verce
“Lyesse et ce que tu renverse vexe,
“D’apresse presse, la cicatrice tisse,
“De quelque part que ta finesse naisse,
“D’anesse n’esse, car tu delaisse lesse
“D’expresse presse et d’infelice lice ;
“L’indice disse, s’en ton divice vice,
“Service veisse, mais ta malice lisse
“D’une office ysse, qui est mortelle, telle
“Qu’au genre humain ta force est immortelle,
“Lente, lasche, lourde, louche, lubrique,
“Sec sort steril, subornée, salubre,
“Cueur carnacier, cadavère captive,
“Doz draconic, dur, decrepit, dynubre,
“Cruel, craintif, caractère colubre,
“Caduque chienne, concubine chetive,
“Fière, fatalle, forcenée, futive,
“Buffle barbu, brune beste brutive,
“Sote sorcière, sarathète sodallé,
“Aigre aguillon, actroxé, amère, active,
“Rogue rumeur, rude roce restive,
“Tu as ce jour fait ung trop grant scandalle.

*Couplet commençant par les deux sincopes, tant en
retrogradant que autrement, jusques à six fois.*

“Source villaine,	Fine beste punaise,
“Ource inhumaine,	Myne mome, mauvaise,
“Heure secrète,	Lente, lasche, breneuse,
“Rousse haultaine,	Encline teste raize,
“Bource incertaine,	Digne fière fournaise,
“Ordure infecte,	Regente frauduleuse,
“Cure refaicté,	Gente calumnieuse,

“Dure planète,	Tente [peu ?] scrupuleuse,
“Ort paludin,	Civil embrase-fer,
“Laidure traicte,	Sente contencieuse,
“Injure extraicte	D’entente furieuse,
“Sort libidin,	Très vil tizon d’Enfer.

“Regretz piteux, plains, pleurs, lermes et cris,
 “Cry cru, dueil d’œil, pour pur pris, pris escriptz
 “Escrivant l’ire et tirelirant port,
 “Porté, osté de telz sours soubz soubscris,
 “Soubz crys, gris, gros, gras, grans, griefz descriptz
 “Descrire et dire puis, puis que seur sort Sort
 “Sort, ort, sorty sorty m’a mal à tort
 “Tort, tort, tortu, ort, heu, teu, trop retort
 “Tortillon long, loing, lent, l’en lance ainsi
 “Retors, hors d’os, d’ordure, dur, detort

.....
 “Cy, car cecy en soucy n’est sans si.

“Adverse, aguë, ardente, agonieuse,
 “Accidieuse, avare, ambicieuse,
 “Ambigieuse amertume, agrotée
 “Anaglyphère, acerbe, audacieuse,
 “Aigre, angoisseuse, aquatique, animeuse,
 “Affine affreuse, amoureuse affaictée,
 “Antidatée, apocriffe, affectée,
 “Acraventée, apostacque, afflictée,
 “Alymentée, abhominable à voir,
 “Agricultée, advortée, assotée,
 “Aspre, arrestée, anticriste, adoptée,
 “Art angelic affiert à t’esmouvoir.

“Amère mère, qui, decevante, vente
 “Et torsfaitz faiz, car en patente tente
 “Tu abas bas soubz ta morsure sure,
 “Par desroy roy d’euvre exigente, gente,
 “Gent preffis filz, issu d’excellente ente,
 “Et surpris pris de ta dardure dure,

“Dure, hélas ! Las ! O quelle injure jure,
“Rompure pure, et quelle obscure cure
“Pour jamais metz entre plusieurs gens gents,
“De mon palais gouverneurs et regens !

“Tric, trat, troc, trop, trousselant triquetroque.
“Trainc très terreux, trep de triquenoque,
“Traistre trousson, triquenique tribrarque,
“Truye troussine, triquedondayne troque,
“Triste truande, triple trouble tibroque,
“Très vil trect traict, traffigue tripliarque,
“Trace trouvée, tribullante trymarque,
“Tref triboillé, très horrible triarque
“Tribut troué, trablante, tromperesse,
“Tremebundeuse, trape, trousse, traistresse,

“Qui suffiroit d’anathematizer
“Ton desarroy et mon theume atizer
“D’espitetons enormes et parvers ?
“Où prendroit-on, pour te mal baptiser,
“Vituperer et fantasmatiser,
“Assez d’opprobres et reproches divers ?
“Suffiroient point ad ce huyt ou dix vers ?
“Hen ! quoy ? suffire ? Se tous les arbres vers
“Plumes estoient, ciel papier, et mer ancre,
“Pour toy blasmer de tort et de travers,
“Pas ne seroit pour le moindre revers
“Plaindre à moitié, que sà-bas metz à l’ancre ?

“Dormez-vous ? Quoy ? Qui ? Quand ? Mais où est-on,
“Grant Jupiter, Phebé, Phebus, Pheton,
“Mercure, Mars, Apolo et Triton,
“Nymphes, Seraynes, silvestres Oriades ?
“Q Cupido, laisse ton vireton ;
“Juno, Palas, Venus au cler menton,
“Venez, en bas proferer ung dicton
“Triste, semé de joyes retrogrades ;
“N’y faillez pas, Muses aquariades,
“Nayades, douces Chorindyades,

“Celestes corps glorieux, d’or maïssis,
“Clères jovines, fresches Olympiades,
“Fades ou sades, venez par ambassades
“Pour contempler le dueil où je m’assis.

*Couplet commençant par les quatre boutz,
tant en retrogradant que autrement :*

Sortez, saillez, mignons Bazochiens,
“Vertueux Clers, nobles, soubdains, espris ;
“Portez ennuys, parfaitz Practiciens ;
“Sumptueux ditz laissez ; soyez surpris,
“Impetueux ; dur dueil d’œil soit repris ;
“Las et confus, tristes chançons chantez ;
“Mutueux chant, grief, chier, chetif soit pris !
“Hellas ! enfants, piteux cris deschantez !

...

NOVEMBRE

Ce matin, ma montre est restée bloquée sur cinq heures. Tu dors, et tu marches, tu ouvres le buffet, tu parles à tes chats, tu penses robes et ornements de jour, tu répètes, à voix dormante, tes répliques de théâtre. Comédienne !

Je dis : "C'est novembre" comme une rentrée d'école, bien que ce mois commence par NO, la négation, porteuse d'ombre : no future.

Donc, nous descendions l'avenue, cote à cote, comme deux roues avant, nous laissant aller à la pente, avec l'idée que, peut-être, au bout, il y avait la mer.

A midi, tu as dit que tu voudrais être morte pour passer dans le livre, embaumée de grands pleurs, tu as dit, oubliant la vaisselle et le lit, et encore l'eau pour les plantes.

La pluie d'un coté, la sécheresse de l'autre, et entre les deux, ces journaux qui vont et viennent, qui ne parlent jamais de nous, ni de tes lettres ni de mes livres, ni de tes chants, mais qui le saura ? Qui saura les rêves durcis, les draps pesant sur les hanches, les manuscrits tombés des valises ? L'odeur de ce qui est fait à la main, tracé avec les doigts, arraché à l'autre ?

Te voilà demi-nue contre la lampe, le feuillage des cheveux roulant à chaque pas, et puis le fruit.

On entend les mouettes sur l'eau des toits, et on dit : "Encore, c'est toujours la nuit sur le blanc pied des arbres."

Demain il y aura du vent, chanson pour qui voudra bien l'entendre, ou seulement des oiseaux butant de l'aile comme je bute sur les mots, et que tu reprends l'oblique mélodie sur le piano droit. Tu ne vois pas que ça tourne, et que maintenant nous descendons l'avenue, tous nos biens serrés dans nos poches, et la petite monnaie dans le creux de la main. Nous avons cessé depuis longtemps de rêver, la nuit a lavé et emporté

tout ce que nous avions pu ramasser. On feint de recopier toutes les pages du livre, personne ne sait plus veiller.

Puis mon doigt trace de mémoire le cou, l'épaule, et l'infiniment minuscule bouton d'or accroché à ton oreille.

On avait aimé les tours, les gares, les villes. Les signes ne sont rien, ou ils sont à côté, ou ils sont en dessous. Rien.

Le doigt ose vers le nombril, et, plus bas, fleurit la broussaille. Dans l'estuaire assoupi, la corne de brume annonce que le port est là, et que ce n'était pas vrai, l'an mil.

QUI-VIVE ?

(impromptu)

I

l'étrange étrangeté

et le cri qu'elle
avait jeté

ou la rumeur
sur la jetée

et le plaidoyer
du noyé

(la pluie balaie les blés

champs de bitume
et dévastés

ployant sous le
poids des années

II

siècle demeure

silence où nous
avaient laissés

l'orge l'orage
ou le hallier

le ciel couvert

de sang et d'encre
et le papier
décomposé
siècle dans la
demeure des hommes
de la terreur
et du tourment
mais pour la plainte
d'un mourant

III

dans le silence
où nous sommes
la pluie sur le
centre désert
les avions
à l'horizon
et le ciel à
l'horizontale
tout ce silence
dessiné
par le soir qui
tombe s'étend
sur les vitraux
à l'horizon
et les enseignes
de néon

tout ce silence
sans aplomb

IV

siècle demeure
en quelle année ?
trop vite tout
s'en est allé

les heures les astres

les années que
je t'ai données

et celles que
tu m'as laissées

mais ai-je su
te mériter ?

V

trop vite tout

masques atours
s'est tour à tour

éparpillé

mais qui disait
pour l'oublier
que je t'allais
abandonner ?

le ciel n'est plus
à tes côtés

silence où va
l'aube l'année

ici non rien
ne s'est passé

VI

parole obole
ou parabole

rideau tendu
sur l'océan

l'érable l'or
et ces néons

l'orgue l'azur
ou l'orphéon

siècle silence

apparition

IMPRESSIONS DU MEXIQUE

A force de se taire on ne comprend rien à l'histoire.

1

Le temps s'épuise dit le grand-prêtre il réclame
sa dette
c'est la guerre des fleurs que s'entretuent les frères
et cesse le combat.

Lui panache de plumes si haut si près du soleil
parle avec les dieux compte ce qui nous reste à vivre
et de ses mains offre le cœur
à l'aigle que nous ne voyons pas.

2

La pluie est grasse et sait tuer
les vaches les nouveaux-nés les écorchés.
De rage on ne crierait si longtemps
le serpent même a disparu
il n'y a plus d'équinoxes
plus une plaie qui cicatrise
pas un enfant qui ne soit rapiécé
en son centre bleu le cœur
est une proie facile.

Une lame alors née d'un cri
perce un ventre.

3

Pourquoi lutter
le végétal opère
noie les pierres
dénaturées.
Que ce naufrage est lent.

Oublier
vivre de résidus de hasards de cueillette
piller
anesthésier l'enfant s'il parle
pourquoi parler.

Nouer le piège.
Attendre.
Ne plus bouger.

4

Trop de billes noires piquées
à la place des yeux
trop de marmonnements dans l'ombre
la peur d'être emportés
la peur d'être punis
bras langues tourment moulinent le temps
"notre mère".

Trop d'ignorance
tout s'achète
les amputations sont monnaie courante
et l'uniforme obligatoire.
Pas de miracle.
Les dieux sont partis gavés d'or
restent les tortillas le mezcal le chile
les chiens se débrouillent l'homme aussi.

5

Ils ont perdu la terre est ronde
et tremble
ils attendaient le déluge.

Comment renaître sinon farouches
vengés par les ordures au coin des rues
de courir pour quinientos pesos
crier une fois l'an engrosser sa femme mentir
prier
recommencer.

BRUNO ROBERT CAUCHOIS DUBOC

REMORDS

Tout ce qui se fait ne mérite pas d'être écrit.
Voltaire

Attente

N'y aurait-il rien de critiquable ?

Il séjournait

Il séjournait en lui-même

Sa démarche

Sa démarche était éblouie d'instant

Ne pas oublier

Ne pas oublier le chat qui est dans la cuisine

Il s'était résolu

Il s'était résolu à parfaire le domaine
des choses nécessaires

Ils étaient à terre

Ils étaient à terre, naturellement

Sous les coussins

Sous les coussins, des bouts des doigts
des étoiles
de chair !

La perception de soi

La perception de soi, est impossible
à l'instant où les gestes leur sont
semblables.

Brutalité

Brutalité, des corps à corps ;
jusqu'au bout du souffle.

Au passage

Au passage, d'un instrument bruyant,
les corps se révoltèrent sur eux-même.

Les vêtements

Les vêtements, sont alentour de la fenêtre
que nous osons dire être ouverte.

(Contre nature)

Le ciel

Le ciel mêlait sa transparence aux
vibrements des corps.

Sans plus de crainte

Sans plus de crainte, car leurs gestes
se succèdent comme en reflets
d'eux même

La pudeur

La pudeur abolie

Leurs cris

Leurs cris, dernier usage de la bouche

La lassitude

La lassitude, des regards. L'humidité de la peau.

Les lèvres

Les lèvres satisfaites, blanches-empaumées !

Les mains

Les mains, sur le ventre, engagent la nudité.

Les râlements

Les râlements même n'étaient pas anodins.

MARGES...

*Ces "Marges" sont extraites des pages d'un journal
- quotidienneté d'une écriture- tenu par Jean Tortel
alors qu'il travaillait pour Instants qualifiés
et Limites du regard.*

*L'ensemble de ces progressions qui comportent des
éléments de poèmes non-retenus pour un livre-
constitue Progressions en vue de... , à paraître aux
éditions Maeght, que nous remercions.*

JUN 1968

Le fil de fer, presque à portée de main, sur lequel bat le linge (ou s'enroulent des tiges) : regardé derrière la vitre, il est à même hauteur, il fait partie de la même composition de parallèles (fuite) que les fils de haute tension qui s'étirent cent mètres plus loin ; et sans qu'un regard, même attentif qui ignorerait d'abord que les fils électriques sont *vraiment* cent mètres plus loin, puisse reconnaître qu'une distance les sépare. Autrement dit, devant moi et derrière la vitre (peut-être parce qu'il y a la vitre), ce n'est qu'une grande surface, rectangulaire puisque la fenêtre est ainsi. Pour un regard innocent, il n'y a qu'une surface rayée par les tracés divers : fil de fer d'étendage, tiges, feuilles, poteaux, fils électriques, qui sont sur un même plan. Donc la profondeur n'est pas instaurée par le regard ? Elle n'est que la mémoire du corps, des pas qu'il a été obligé de faire pour quitter et pour atteindre. C'est la mémoire kinesthésique de la non immédiateté de l'atteinte ou du dépassement. Elle n'est pas instaurée dans le regard, ni par lui.

Si l'écriture est le renversement du regard tout texte est plat.

JUILLET 1968

*Une goutte d'eau suspendue
Au bout de la branche haute
Devant l'écran des cyprès ;
Son scintillement son éclat
Sont aussi fascinants aussi profonds que
s'il s'agissait du diamant le plus pur
(le plus gros) qu'on aurait attaché au
platane pour l'émerveillement...*

Il n'est pas besoin d'aller loin, ni d'objets prestigieux, ni de mises en

scènes ; ni de dépenses. L'art ne consiste pas à fabriquer toutes ces choses (à les appeler) mais à constater ce qu'elles sont. Non pas donc à fabriquer un langage somptueux, mais à constater que le langage contient, par son seul mouvement les... Oui, les choses réelles qui sont là et qu'il soulève parce qu'elles sont à l'intérieur de lui.

16.1.69

Il y a un vide singulier, quelque effarante distance entre des commentaires, qu'en ce moment je trace, et ce que je désire être susceptible de devenir poème. A vrai dire, en ce moment, je n'écris pas. Quoi alors ? Laisser suinter. (Mais distance qui répète, et peut-être vérifie celle qui sépare mon écriture de son objet.)

Noter pourtant ceci : beaucoup de ces commentaires surgissent presque formulés (et c'est dire qu'ils ne le sont pas) à travers les hasards d'une lecture quelconque, et comme levés par elle. Le texte lu est sans rapport apparent avec ce que, soudain, je me dis. Il est sûr toutefois que je m'arrête sur un mot, un très court fragment de phrase, lointain et dont je ne vois pas ce qui peut le rattacher à moi, comme si quelque chose se déchirait et si l'échancrure apparaissait à l'intérieur du texte étranger qui devait rejoindre, dans la profondeur, ce qui me préoccupe au même instant, au delà ou en deça de lui. Association d'idées ? Je ne crois pas ; ce serait trop mécaniser un phénomène dont la qualité première est d'être illogique. Association peut-être, de phonèmes, d'éléments matériels du langage, les uns visibles, étalés dans le texte, les autres, presque les mêmes, au fond de moi. Mais ceux-ci tant qu'ils sont au fond de moi ne sont pas phonèmes, et n'ont aucune existence langagière. C'est un peu irritant : surtout de se rendre compte qu'on ne peut pas se quitter, même (peut-être surtout) au milieu d'un texte qui vient d'autrui.

Association : le mot est exécrable, faux parce qu'il s'associe (précisément) à une conception mécaniste des opérations mentales. La levée, l'apparition, la disparition, la fixation de la formulation est un phénomène beaucoup trop complexe, obscur, profond, et sans doute souple pour être contenu dans une catégorie psychologique.

MAI 1969

Il faudrait peut-être que le poème apparaisse comme dans la distillation de l'écriture explicative : purification et concentration. C'est un problème de méthode ? Mais le problème est aussi de disjoindre dans la mesure du possible l'émission verbale et l'émission conceptuelle. Le vers est le résultat de cette rupture.

Parler du même corps, ce matin, mais tout est désordre. En réalité ici tout est toujours désordre, mais cela ne se voit pas.

4.6.1969

Toute interrogation passionnée est d'ordre érotique. Cependant si je la quali-

fie de "passionnée", c'est que, déjà et par avance, je l'avais située dans l'espace érotique que je crois découvert par la formulation. Pour éviter la tautologie, il n'aurait pas fallu écrire "passionnée" -mais quoi, à la place ? Pressant, tyrannique, nous maintiennent dans l'espace du désir -Où n'est-il pas ?

C'est, en fait, l'espace pascalien en même temps que celui de Lucrèce. Tout en aboutissant à des conclusions opposées, (ou en partant de prémices contraires -et cela revient-il ou non, au même ? Cela signifie-t-il que la "pensée" se referme sur elle-même en se mordant la queue ?) Mais bien que, en pratique, on ne choisisse qu'entre Pascal et Lucrèce, inconciliables ; bien que, le Grand Combat, ce soit le leur et qu'on ne se décide pas pour l'un ou pour l'autre sans dommage, et sans que quelque chose en nous se délabre- bref : bien qu'ils restent, irrémédiablement sans doute, ennemis, tous deux parlent dans le même et du même espace. Parce qu'ils sont, l'un et l'autre, dans celui du Désir. A l'inverse des "penseurs", leur écriture est une forme du désir. Aussi bien, c'est elle qui brûle. Se brûle à l'image ?

Penser la forme du désir, c'est interroger passionnément une image obsédante : Dieu, l'univers, la femme convoitée, n'importe et le mouvement est le même dans une certaine fascination où chaque "objet de pensée" n'est que la figure ou la métaphore de tous les autres. Si on ne peut interroger que poussé par le désir, la réponse est une levée d'images.

La réponse de l'objet d'interrogation, (l'objet convoité), est acceptation, dénudation. Il se laisse arracher ses vêtements, et c'est volupté. D'image en image, de réponse en réponse, l'approche du geste se poursuit indéfiniment. C'est comme si se faisait l'amour. Mais le "comme si" marque aussi le vide, la distance qui se creuse aux abords du réel. Le désir suffoque sur une réponse précise à certaines interrogations.

Je dis Lucrèce, Pascal. Certes, d'autres philosophes pensent leur désir. Il y a d'autres philosophes poètes. Qu'importe. Ce sont eux qui m'ont touché. Eux dont l'écriture m'apparaît comme la figure suprême, (la métonymie regardée ?) Il fallait bien choisir.

15.6.1969

Trouvé un titre (possible) à ce qui n'est pour l'instant qu'une traînée de désirs divers mais non encore assimilés (comme les avait assimilés *Limites du Corps*). Je l'ai trouvé en apercevant la feuille délaissée, débris de frappe, heurteuse erreur de J. qui inscrivit deux mots : *Instants qualifiés*, début d'un vers ancien tapé bas sur la page. Désirés, mal harmonisés ou plutôt encore désunis puisqu'on ne les retrouve pas dans le corps de l'écriture. Désir d'écrire et désir de... Pour qu'ils se cristallisent en forme d'"instants qualifiés" (poèmes brefs que leur allure fait semblables aux passages du désir), suffirait-il d'en exiger l'écriture ? Si le désir existentiel (de nature érotique ?) prend trop de place et

devient l'image solitaire, il fera obstacle. L'écriture ne peut apparaître que si sa propre volonté d'être ne se délite pas dans un autre désir, n'importe lequel, et qui est silence. Qu'un équilibre s'établisse, dont les éléments divers, accourus de partout, se compensent dans l'espèce d'unité complexe qui est alors, écriture.

L'été dernier, c'était assez bien cela. Qu'en sera-t-il cet été, à présent qu'on entre dans l'espace de la chaleur et de l'orage ?

7-9-1969

Sombre la nuit et telle

Qu'au profond les dormeurs

Touchent le sable au creux

Longtemps suspendu des calmes

Vagues vertes, rongées

Par les insectes poussiéreux

En apparence désormais

Inaccessible au fond

D'elle même et perdue et visage

Intouchable noire descendue

En se dissociant dans les dormeurs

Qui l'ignorent, qui sont la nuit

Absurdement claire d'un rêve

Sans contrôle.

S'il faut sans cesse transposer c'est que le dire direct serait insupportable à autrui (cf. Sade). C'est pourquoi toute écriture est mensonge, se résout à être mensonge dans la mesure où celui-ci est un moindre mal. La poésie est ainsi une sorte de politesse. Langage, (masqué ou retenu, violence freinée, enrobée dans une série de conventions), qui est figure de ses figures, rhétorique au carré.

18-9-1969

Envisager, comme je le fais, le langage en tant qu'opération, c'est aller à contre-courant des recherches actuelles -si je n'explique pas que ce que j'appelle langage est le langage "poétique" : non, ou plutôt : oui et non ; mais il vaut mieux dire élaboré ou tendu, traité, travaillé par la figuration. Le mot "poétique" contient trop d'inconnu, reste trop équivoque. Mais une opération ne s'exerce qu'à l'intérieur de ce qu'il est convenu d'appeler "langage". Savoir qui effectue l'opération : si c'est il, (le langage lui-même) ou si c'est on (celui qui parle), est difficile, et peut-être inutile. On est réduit à des hypothèses qui nous ramènent dans l'espace métaphysique, que nous voulons quitter.

Réécrire ceci qui dit si mal ce que je veux dire : quand je prononce "langage" je ne m'avance pas hors de l'ombre du non-dit parce que je ne spécifie pas si j'emploie le mot pour désigner cette notion appelée (par le linguiste par exemple) : "langage" - intransitivement ou non attribué, ou si, au contraire, je

veux par là désigner "un" langage : le mien, le tien, celui de... ou de... C'est dans cette deuxième acception que le langage est une opération, qui se poursuit à l'intérieur du "langage" intransitif.

Ce n'est pas clair. A reprendre sans cesse jusqu'à ce que... (Je voudrais être agile dans mon écriture. Hélas, j'en suis loin...)

30-9-1969

L'image, c'est ce qui ne m'a pas été ôté. Je sais donc dessiner des relations probables (bien que discontinues) avec le monde extérieur. Mais l'image "imaginée" ? (ou rêvée). Elle surgit de l'intérieur, et c'est un tout autre problème, bien que la conséquence de sa levée soit la même que celle qui résulte d'une perception, c'est-à-dire qu'elle m'oblige aussi à la recevoir. Pendant le temps de la traversée, je m'incline de la même façon, devant l'une comme devant l'autre, j'accepte une espèce d'évidence, un provisoire. (C.F. l'autre jour, l'image imaginée marchant derrière la vitre). Mais, d'une part, je sais que je ne la regarde pas, au sens physique du mot, et par conséquent qu'elle n'est pas prélevée sur une masse indescriptible, fixée arbitrairement hors d'un mouvement qui se poursuit sans que ma vue puisse la suivre. J'ai au contraire l'impression qu'elle a surgi tout entière, telle quelle, armée. Elle est. Sans vide à l'intérieur d'elle, c'est-à-dire sans relations. Solitaire. Isolée "de l'immense nature", comme la peinture par Baudelaire replacée dans le cadre qui lui confère "je ne sais quoi d'étrange et d'enchanté."

5-10-1969

La voie mène de l'image à la figure. La figure, ou phrase, qualifie l'image. C'est dire qu'elle la remplace -(la dé-figure-) l'anéantit. Il y a écriture, ou poème, dès lors qu'il n'y a plus d'image.

De l'image à la figure : tels devraient être les "Instants Qualifiés". Pour qu'il y ait "figure" il faut qu'il y ait eu "image". Figure : qualification d'un instant que l'image a traversé.

Toute figure est phrase. Toute image pourrait être transformée en figure, mais peu d'entre elles le sont.

Pas une théorie : seulement une façon de voir. Je vois mal ? myope. Je crois plutôt que je verrais assez bien, mais que je ne sais pas décrire. C'est d'ailleurs un plan tout à fait différent. C'est une question rhétorique. Disons que j'assimile très mal la rhétorique de la description -ancienne cependant. Mais dire et décrire sont deux instants de langage très différents.

17-10-1969

Le sécateur

Tendu

Tranche cela

*Tel ou tel et noirci
Au vent visible
A travers les différences.*

*L'image ternit
Abandonne quoi
La main le regard
Exténués.*

La figuration, ou poème détruit l'objet, mais ce dernier ayant absorbé le langage, finalement il ne reste plus rien. Plus rien d'autre que la possibilité de recommencer indéfiniment l'opération. L'énigme est que cette "possibilité" est elle-même le corps.

La figure équivalent verbal de l'image ? On le voudrait bien. Mais on ne le veut pas puisqu'il faut détruire l'image.

24-3-1970

Ne pas tomber dans le piège de la description. Ne pas tomber dans celui du symbole. Entre les deux, le chemin est étroit.

1-5-1970

*L'éclat de craie L'opaque blanc
D'une lumière de silence
Insoutenable qui éteindrait
Comme une fête l'or de ses lampes
Les yeux font mal si la clarté
Devançant les couleurs promises
Figure l'absence du corps*

*Il faut équilibrer
Par l'autre blanc qu'on dénature
L'ingénu paradoxe
D'une incroyable invasion*

*blesante aveuglante
l'invasion distanciatrice*

Il faudrait (il faut) définir l'écriture par rapport à l'objet, par rapport au sujet écrivain, par rapport au silence, par rapport à la parole et par rapport à elle-même prise dans sa matérialité, considérée comme inscription réelle de gravure sur du blanc -et prise aussi comme code, signification. Il n'est pas alors certain que nous nous trouvions en face de la *même* écriture, ou, en d'autres termes que nous puissions la réduire à une notion unique, en faire autre chose qu'une permanente contradiction "dans tous ses états", une espèce de monstre.

A l'extrême -non seulement il y a une infinité d'écritures différentes dans un

possible toujours renouvelé, mais une infinité (un très grand nombre non mesurable) dans chacune d'elles. De sorte qu'il est absurde de penser qu'une (mon) écriture ne sera pas comprise : elle le sera sûrement d'une certaine façon, au moins possible, c'est-à-dire dont je peux envisager l'éventualité.

Une (au moins) façon susceptible de nier un certain blanc, qui s'éloignera sans doute plus ou moins, ne coïncidera jamais tout à fait avec la façon dont je le comprends moi-même. Ce qui prouve jusqu'à l'évidence que cette écriture est autre chose que moi, tout en restant un peu moi qui suis, en tant que l'ayant tirée hors du néant, une de ses significations possibles. (D'où, sans doute mon irritation devant l'écrivain qui tente d'expliquer son écriture de façon telle qu'il impose au lecteur sa propre compréhension ; cf/les propos d'Henric à Sollers dans *Tel Quel* -propos tyranniques).

Comprendre c'est prendre avec, en même temps que, dans un même mouvement, avec soi-même. D'où la vanité, peut-être la nuisance des efforts pour réduire l'écriture à une figure, unique ou globalisante en l'état d'une civilisation, ou société donnée, pour ou contre elle. L'aberrance du propos : "on ne peut plus -(ce qui signifie vite on ne doit plus) écrire aujourd'hui comme..."

L'inutilité de la discussion sur la linéarité ou la non-linéarité de l'écriture. On sait bien qu'elle contient cette contradiction d'être linéaire/non linéaire. C'est pourquoi, le vers.

L'éclat de craie opaque

Est blanchi lumière

Le jour écran faussé

Comme une fête qu' éteindrait

L'or de ses lampes.

Les yeux font mal

Si le jour

Figure l'absence du corps

Il faut équilibrer avec

Un autre blanc qu'on dénature

L'ingénu paradoxe

D'une évasion figée

6-5-1970

Artaud moins la rage, moins la colère qui bave un peu et le monotone arrachement des viscères, que reste-t-il d'Artaud ? L'essentiel peut-être, la certitude que l'écriture fait corps avec le corps, qu'elle est le corps.

LA CHRONIQUE DE CLAUDE ADELEN
DES HOMMES SANS QUALITÉ

J.-P. BALPE : *Le Silence*. Action poétique

1- Qu'un bruit neuf brise leur indolence

On entre toujours dans un nouveau livre de poésie comme on entre dans une énigme. Même connaissant depuis longtemps l'auteur, Jean-Pierre Balpe, son visage et ses idées, même ayant suivi depuis longtemps son travail à *Action poétique*, même ayant lu *Bleus* paru en 1984. Or, "leurs yeux se ciment d'absence", ouvrant aujourd'hui *Le Silence*, j'ai ce sentiment d'entrer dans l'inconnu. Le nouveau livre qu'on découvre, par sa forme et son contenu, est une énigme. On le questionne et il nous questionne. L'émotion est grande lorsque les réponses aux questions posées sont les questions mêmes qui nous hantent. Une énigme, mais aussi une certitude, qui ne trompe pas, j'entends dans ce livre "un bruit neuf" qui brise mon indolence.

Le premier poème, le plus long, 24 vers, 8 tercets, fait tout d'abord songer à ces tableaux qui rassemblent les instruments de mesure de l'ambition humaine, le luth, le livre, le sablier, et qu'on appelle *Vanités*. Il semble qu'au fil des premières pages on voit défiler les âges d'illusion de l'homme : "ils se savent tout puissants", l'âge de la force de la jeunesse, "heureux ils existent" l'âge du savoir et de l'amertume du savoir "ils ont tout lu tout vu tout / compté...", l'âge de la nostalgie de l'enfance et celui de l'apprentissage de la solitude, "jouer dans les coins sombres ils / sont toujours seuls seuls ils veulent / rester seuls dans leurs coins..." et celui de la découverte de la peur de la nuit et du vide :

*"leurs yeux sont pleins de phosphorescences
leur poitrine n'est plus qu'un trou d'air
ils émergent sombrent à nouveau
reviennent coulent et disparaissent
leur cœur avide aspire au vide ils
ne savent pas d'où vient leur vertige"*

Enigme. Qui est ce *ils*, omniprésent dans chaque texte, et qui donne à l'ensemble ce ton si particulier qui est comme une sorte de désespoir à distance, comme l'effet d'un regard résigné et ironique sur l'autre côté des choses. Est-ce parce que je les ai fréquentés pas mal ces temps-ci (la lecture de *Soleil du Soleil*) que j'ai cru reconnaître comme une parenté d'inspiration (bien qu'on soit loin ici du registre chrétien) avec nos poètes du XVI^e siècle qui méditent dans l'espace clos du sonnet sur les vanités, "mesurent comptent rythment leurs mots". Je crois bien entendre dans *Le Silence*, comme un écho moderne de "tout s'enfle contre moi tout m'assault tout me tente". De là sans doute cette impression d'un "bruit neuf".

Qui vient en premier lieu de la forme, du principe de construction du livre. On en prend peu à peu conscience, au fur et à mesure qu'on avance dans ces pages, c'est celui du compte à rebours. Une décroissance régulière qui va des 24 premiers vers du premier poème, à l'ultime monostiche :

"Leur sens de la beauté est tel que parfois ils en meurent"

Ce qui confère au livre valeur de cheminement vers cette mort ; c'est comme une sorte de retraite, de renoncement, d'adieu à cette vanité des vanités qu'est la parole. Avec

humilité. Cette parole accablée de son déclin et qui l'accepte, elle se déploie pourtant dans ses assemblages savants, dans sa rigueur, suivant un flux ininterrompu qui s'enjambe de vers à vers, toujours harmonieusement, se perdant et se ressaisissant tour à tour. La virtuosité est grande, mais comme chez nos classiques, elle ne se remarque pas. Le poème est régulier dans son rythme, le plus souvent impair, dans sa construction strophique ou sa forme compacte, qui voit toujours courir du premier au dernier vers une parole qui se refuse les grâces de la métaphore, parce qu'elle est tout entière allégorique. L'effet de titre est refusé, on lui préfère l'incipit, qui impulse le mouvement, énonce énigmatiquement la figure du texte. A les lire, les vanités nous apparaissent :

D'ABORD ILS CROIENT / ILS SONT HEUREUX / ILS ONT TOUT LU / L'UNIVERS MENAÇANT / ILS ONT BESOIN DE PRENDRE / LEUR APPARENCE / ILS SONT LÀ / ILS NE SAVENT PLUS / SANS CESSÉ CHANGENT / ILS ONT UNE PASSION... etc.

C'est un livre noir. La nuit y remue comme chez Michaux (un même regard sur le désastre, teinté d'humour), l'effarement et l'ironie fondamentale quant à ce "vain bruit" qui occupe nos jours.

2- Ils rôdent seuls dans nos grands parcs

C'est à partir de "Fleurs blanches toujours à la main" (p.16) que l'énigme de ce *ils* commence véritablement à se dévoiler. Ce qu'on avait pu prendre pour une désignation du genre humain se révèle en fait comme la désignation d'une espèce particulière d'hommes, sans qualités particulières :

*"Ils ne sont pas envieux pour leur beauté
ni arrogants dans leur démarche leurs mœurs
ne sont pas scandaleuses ni scrupuleuse
leur morale leurs yeux ouverts sont effrayés
la peau de leurs paupières pâles est fragile"*

(Leur apparence...)

Le livre va en quelque sorte tracer l'anthropologie de cette espèce, être la figure emblématique de ses divers attributs. Car *ils* s'oppose à *nous* (comme aussi à *elles*) : "leurs cœurs battent derrière chaque / porte ils voient une princesse ils / parcourent nos galeries salles..." Une tribu donc, qui a ses coutumes, ses mentalités, ses passions, ses manies, qui s'apparente si l'on veut aux enfants ou aux fous car vivant dans la proximité de la terreur et de la folie : "leur cerveau grouille de pensées informes"... "dans leur crâne l'univers éclate comme des bulles...", "méfiez-vous de leur / repos c'est là que leur âme est / meurtrie disloquée d'effroyables / convulsions fracassée de râles / qu'ils vivent les pires souffrances". Le bruit et la fureur, le tohu-bohu, le vertige, voilà le lot ordinaire de ces gens-là. Eux qui vivent dans la possession toujours refusée du monde sensible, horribles travailleurs, ils sont radicalement exclus (s'excluant eux-mêmes également, par orgueil ?) du reste de l'humanité, ce *nous* possesseur des richesses et des certitudes. Voués à notre indifférence : "rien de ce qu'ils persistent à / nous dire jamais ne nous concerne". La connaissance des lois physiques et métaphysiques de ce monde (pas plus que la connaissance des pouvoirs de leur propre parole) leur est refusée. L'Univers est pour eux "menaçant", il n'y a pour toute réponse que des questions ("se transforment pesants de questions").

Même le contact physique avec les objets de ce monde ne peut satisfaire le besoin de comprendre. Et, faut-il le dire, d'ailleurs ils s'en foutent : "nos anxiétés métaphysiques les font / rire eux c'est la frousse qui les empoigne..." Quant-au fameux "sens de leur vie", NE LEUR DEMANDEZ PAS... ils s'en tireront par un calembour :

*"leur vivre c'est au quotidien qu'ils
le vivent ou le sens de leur vie
n'est ailleurs qu'en la vie de leurs sens"*

Leurs occupations. Leurs coutumes grotesques. Tel Michaux voyageant parmi les Emanglons ou en Grande Garabagne, on nous les décrit ici méticuleusement : "gestes mathématiques d'insectes / travaillant sous la domination / si voluptueuse de l'instinct..." Au reste, guère moins aveugles "qu'un vol de hannetons", tâtonnant parmi "les gargouillis" les "clapotis étranges chuintements / ces bruits multiples de nos corps"... comme des sortes de voyeurs qui ne "se gênent pas / pour fouiller nos chambres / surprendre écouter nos / conversations même / les plus intimes..." De surcroît séparés d'eux-mêmes et de l'amour, on les voit s'abîmer comme des idiots dans des habitudes contemplatives :

*"immobiles s'assoient silencieux demeurent
regards noyés d'un vide infini s'épuisent
à suivre la trace de leurs regards sur l'eau"*

Et pourtant ils aiment !. Combien de fois cela est dit. Ils aiment cette vie, ce monde, les femmes, mais pas plus que la langue qu'ils parlent ils ne comprennent la nature de cet amour et souffrent de ce besoin de la comprendre :

*"ne savent pas qu'ils vivent aiment ignorant
aimer souffrent ne savent pas souffrir ils
ne connaissent rien de tout ce que nous
savons d'eux seule la beauté des formes
les subjugué..."*

Et même familiers de "sexes et tripes", s'ils "caressent les ventres / de leurs compagnes" c'est toujours dans "d'infinis labyrinthes" que "leurs désirs se perdent".

**3- "dans le silence leur nom s'avance sur des
pattes de mouches ils s'agitent et tournoient"**

C'est à quoi nous les avons bien reconnus, à cette façon méticuleuse d'écrire. C'est de cette vanité suprême de la parole que ce livre nous entretient, qui le conduira, en toute logique, au silence. Jean-Pierre Balpe renouvelle ici le fameux adage mallarméen : "ils s'entourent de monceaux de livres". On est, plus loin encore, dans cet état de haine-amour du livre et de l'écriture. Car on sait très bien que les livres occultent la lumière, s'ils protègent du temps c'est un leurre car les heures sonnent tandis que s'éternise la lutte avec l'ange, dans ce texte admirable :

*"il fait beau leur attention est sur
les livres l'univers entier grouille"*

*dans leurs cervelles les heures sonnent
des ombres lentes promènent sur
leurs pages même en été jamais
ils ne relèvent leur regard lourd"*

Au-delà de la fatigue de Mallarmé, il faut ici subir cette défaite du non-vivre qu'est écrire, pour continuer à vivre. Ce texte où résonne comme un écho du spleen baudelairien illustre le débat du livre tout entier, celui d'une recherche sans fin d'une vérité, d'un absolu, qui se nourrit de son échec. "Ils auraient voulu" dit un autre poème, ils auraient voulu "tout mettre en balance". Cette prise de conscience d'un désordre universel, irréparable, contre quoi le solitaire précisément par son activité d'insecte un jour se propose de lutter, acceptant d'avance, humblement, le leurre de cette parole, et le silence qui la double, cette prise de conscience n'a pour résultat le plus tangible qu'une fréquentation quotidienne de la terreur. C'est en effet du noir, de l'angoisse, qu'ils se perpétuent. Ce livre est aussi une sorte de journal intime (renversé en journal anonyme) de cette confrontation du désir et de la nuit, et du silence.

C'est ici que d'un livre des vanités on passe à un livre d'orgueil, de solitude hautaine, d'exil consenti.

4- Ils ont besoin de nous de nos rêves

Car *ils* ne s'oppose peut-être pas à *nous* ailleurs qu'en nous-mêmes. L'énigme (le voile d'Isis) se révèle alors être celle de la mise à jour, à l'intérieur de l'être, des deux faces antagonistes de l'homme qui écrit. Confrontées. L'une toujours sous le regard de l'autre, dans un équilibre accablant, *ils, nous*. Le poète et le non poète, que tout poète porte en lui, nécessairement, s'il veut survivre à la folie, au désespoir, mais aussi au dérisoire de sa position. Le poète et son double ironique et amer, qui est en même temps son lecteur, qui le méprise et qu'il méprise. Qui a besoin de lui et dont il a besoin. Aussi peut-on lire : "ils n'accordent pas d'interviews / ne veulent jamais qu'on les cite / ne lisent rien de ces écrits / que nous faisons sur eux..." (mon cher Jean-Pierre, tu liras peut-être cet écrit...) "ils détestent ceux qui s'avancent / sur le miroir trop lisse de / leurs paroles"... A quoi se voit bien sûr la haine des gloses vaines et bavardages sur la poésie.

Mais qui parle ensuite disant :

*"ils ont besoin de nous ne sont rien
sans notre présence notre sang
les anime ils sont nos doubles nos
regards les éclairent nos paroles
sont leurs paroles..."*

Est-ce *ils* qui parle de *nous* ou *nous* de *ils* ? Ou n'est-ce pas plutôt dans ce poème la réconciliation des deux faces de l'être, la face écrivante et la face lisante, la reconnaissance que le grand maudit a besoin de celui qui le maudit ? Et je trouve tout de même dans *Le Silence* cette orgueilleuse consolation : "pourtant ce monde n'a / d'autre raison d'être que leur seule présence", inscrite dans une dialectique de la présence/absence "d'où naît cette magie / qui fixe leur image". Car autrement, comment s'expliquerait que ces hommes à qui la nature semble avoir refusé toute qualité, "toujours ils nous tiennent sous le charme ?"

Tant pis donc, pour l'impudeur de l'enthousiasme, ce livre me paraît un étonnant art poétique, une réflexion admirable sur la situation de la poésie au monde. Son effacement final peut sembler celui d'un renoncement, une leçon de ténèbres et d'humilité, mais l'art poétique passe sans nul doute par la prise de conscience dans les pages qui précèdent sa fin, de sa vanité. *Rien* revient et *jamais* dans ces textes qu'on appréhende comme la fin du jour : "rien jamais ne leur reste ni ne leur / appartient ils ne parlent jamais d'amour"... "ils se promènent toujours solitaires", "ils savent qu'ils sont seuls au monde".

Et pourtant. Même si le monde sensible leur demeure à jamais clos il y a ce contact physique avec les éléments fuyants, les formes rondes, avec "l'humide de l'herbe froide" avec les borborygmes de la mort, pour tout dire avec cette terre maternelle et sensuelle ("les feuillages / s'ouvrent s'agitent comme des femmes / voluptueuses..."), il y a cette capacité de jouissance orgiaque (dionysiaque) qui donne prise sur l'éternité, et donne lieu à des instants de bonheur poétique rares, comme ce huitain d'une grâce rilkeenne ou hël-derlinienne ; dont voici les derniers vers :

*"alors cernés par les chardons vivants de sauterelles
sur un carré d'herbes rases au cœur des perrières sèches
oublieux des voix de la peur s'accouplent au silence"*

Et si le dernier poème est comme la mort du livre, ce "sens de la beauté" qui est mortel, n'a d'égal que ce sens de la force que donne ce contact avec le monde par quoi le poète sans qualités nous tient sous le charme :

*"parfois ils chantent magnifiquement
d'une voix qui dit vie d'une vie autre
la nature se plaint de leur bonheur"*

Janvier 91

HENRI DELUY : PREMIÈRES SUITES, Flammarion

La mort, celle qui nous atteint à travers les autres, les êtres chers, est proche tout à la fois et impalpable. On marche -et quelqu'un fait défaut ; on parle- et les mots se réfléchissent contre le vide. Que croire désormais, que dire qui ne soit point de trop ? Se souvenir ne suffit pas, ou plutôt n'accuse qu'une absence. Qu'il s'agisse de Georges Perec ou du père qui est parti plus loin, Henri Deluy a pensé que leur ombre avait besoin qu'on l'accompagne, quasi furtivement, avec les phrases les plus simples, les gestes rappelés de chaque jour. Une manière de piété, si l'on veut, un hommage rendu à l'humilité qui les accueille, c'est-à-dire, sous le signe de Virgile, à la terre première où ils s'effacent.

Les mots, ici, se doivent d'avancer avec une pudeur extrême, persuadés de leur infime pouvoir, ne faisant rien bouger que l'air, le souffle à peine suggéré d'une réminiscence. Alors, comme dans l'épigramme des anciens, un peu de forme vient habiter le néant de la poudre -et ce sont, dans le soir, des ébauches de retrouvailles.

Claude ESTEBAN

LE SENS PROFOND DE LA FERVEUR

JACQUES RÉDA : LETTRE SUR L'UNIVERS... (Gallimard)

Mais aussi SONNETS DUBLINOIS (*Fata Morgana*), LE SENS DE LA MARCHÉ, ETC...

Au risque de passer pour un Maître Jacques dans la querelle du père et du fils, je risquerai le paradoxe suivant : Entre *Les élégies* d'Emmanuel Hocquard et *Lettre sur l'univers et autres discours en vers français* de Jacques Réda, autrement dit entre l'un des représentants de la tendance "haine du poétique" en pointe d'une certaine modernité, et celui qu'on aurait tendance à désigner comme l'instigateur d'un "retour au calme" dans la poésie contemporaine, il n'y a pas tant de différence qu'on veut bien (et comme toujours, trop vite !) le dire.

Que cherche l'un ? Une forme qui dégonfle le lyrisme, la théâtralité des plaintes, le ridicule de l'apitoiement sur soi, dénonce l'engrassement sentimental de la matière poétique, par un usage prosaïque, un minimalisme du vers, "grammatical" si je puis dire. A quoi tend l'autre ? A mettre tout autant la nostalgie en abîme, à mesurer la désolation, à poser un regard lucide sur l'exercice de la poésie ("Et si c'est peu de chose après tout que des vers..."), à définir une tenue du poète, dont la modestie n'est pas sans rappeler celle de son maître, La Fontaine ("*Du moins les faire bien et sans croire qu'un temple / Conservera jamais leur souvenir...*"), et ce par des moyens formels radicalement opposés, l'usage d'une prosodie traditionnelle, dans ses rimes et ses rythmes, sa disposition strophique, l'économie toute classique du langage.

L'élégie, le discours, deux archaïsmes comme supports d'une sensibilité moderne. Un traitement semblable du Moi et de son inscription dans le temps, une même volonté de répondre à la menace de mort et de dispersion de l'être. Dirai-je que l'un et l'autre me font le même effet, le seul qui m'importe si je lis de la poésie : jouissance dans l'intelligence avec le langage, dans le maniement d'une parole porteuse des émotions éternelles (et en fait de modernité, je ne reconnais que celle-ci), que ce soit par un usage artificiel du naturel, ou par un usage naturel de l'artifice.

Jacques Réda avait déjà défini son "art poétique" dans ces vers de *La Tourne*, voici bien des années : "Ce que j'ai voulu, c'est garder les mots de tout le monde /... Afin que chacun dise est-ce moi, oui, c'est moi qui parle / Mais avec ce léger décalage de la musique / A jamais solitaire et distraite qui le traverse"... Il se peut que toute une tendance de la poésie aujourd'hui récuse cette notion de musique, suspecte de collusion avec le poétisme haï, la niaiserie lyrique, mais je crois que si l'on veut définir la source éternelle de notre émotion à la lecture des textes en vers, c'est bel et bien de ce léger décalage qu'il faut parler, fût-ce sous cette apparente profession d'humilité, dans *Lettre sur l'univers* :

*"Car je n'aurai posé tout au plus qu'un accent
Dans la phrase diverse infiniment qui d'âge
En âge nous ravit d'un murmure incessant"*

Tout est là, dans cette légère suspension du souffle, dans cette phrase enveloppante par ses enjambements, qui nous porte sans heurt vers son sommet, sans que ni les touches, "à l'improviste", de poignante émotion, de ferveur ou de désolation, ni les bouffées d'humour ou d'amère ironie (l'ombre de Queneau me semble accompagner le poète,

Les Sonnets dublinois aussi bien que *Lettre sur l'Univers* montrent, si besoin était qu'il n'a pas tendu "en vain" vers cette éthique d'écriture. Nous sommes en présence d'un accomplissement. Langue "qui touche au plus sensible", au plus voluptueux, "harmonie égale du vers", "douceur" et "force", et "cette note de haute et grave sentimentalité lyrique" surtout où résonne "sans effet la profondeur métaphysique", telles sont bien les qualités de cette poésie.

Est-il besoin de le dire ? Sentimentalité lyrique ne veut pas dire chez Jacques Réda, sentimentalisme, mais sentiment profond du chant, de l'accent qui nous ravit, et, s'inscrivant dans notre mémoire, fait la poésie portative, ce temple où notre tristesse et notre colère s'apaisent amalgamés au sein d'un beau vers qui nous accompagne :

*"Non pas désabusés mais trouvant dans la poésie
la flamme qui réchauffe et l'aliment qui rassasie."*

Quant à la métaphysique ! Si par ce terme on veut bien entendre que toute poésie, - cette rigueur formelle d'une langue tendue toute entière vers son point de fuite-, n'est pas autre chose qu'un saisissement de l'indicible, du temps, et "ce grand vide en nous où les paroles frustes / Se dissolvent, et l'âpreté de vivre et le souci", -et le discours de toute façon sur la mort, la solitude et le destin, sur le rapport entre soi et l'univers (mon dieu que d'évidences trop souvent enfouies sous les "pointes" de la modernité et la peur de ne pas être moderne assez), si l'on veut bien admettre qu'elle ne nous parle que de cela, "celle qui vient à pas légers", alors oui, les élégies d'Hocquard et les discours de Réda sont de la poésie métaphysique.

"Depuis toujours déjà", chez ce dernier, il y a eu cette poussée vers l'inconnu, ce saisissement du sacré au quotidien (je veux dire qu'on saisit en même temps qu'on *est saisi*) dans une *ferveur* qui le rapproche de Follain : "Et lui qu'enveloppait toujours la molle et douce laine / Des jours apparemment sans faille et sans fin devinait / L'espace énorme autour et le temps innocent qui n'est / Parfois, sur le bord embué des choses, que l'haleine / De ce qu'on nomme éternité ?" (1) Ce sens du rite et de l'hommage aux dieux familiers, cette façon de vivre et d'écrire dans la proximité des ombres des pères et des pairs, par quoi tel "enfantillage", comme ce culte des soldats de plomb qui nous assure-t-il l'accompagnaient dans ses vadrouilles, revêt soudain une grandeur tragique (voyez -très Follain encore- l'hommage *aux armées de la république*). On appréciera sur le même mode le rite domestique de la libation et du toast, ou le dialogue avec les papillons ("si bien que je n'ai pas cru fou / De supposer qu'il était l'ombre d'un poète / Venu me visiter : Wang Wei, Li-Po, Tou-Fou"), et cette "dévotion" aux êtres et aux choses les plus humbles, les anonymes lumineux ou ténébreux qui manifestent une forme particulière du divin.

Ainsi la qualité particulière de cette poésie réside-t-elle, je crois, dans une sorte de fusion entre l'émotion panique et la ferveur. Mais le Grand Pan est mort, et cette dernière strophe du discours *Sur les dieux*, nous renseigne peut-être quant à la religion de Réda : "Ainsi chaque fois que je peux / En cachette mais sans pompeux / Silence intime ni sonore / Etalage de piété, / Je vous salue et vous honore / Partout où je crois détecter / Vos repaires ou leur vestige / Et c'est peu de chose : une tige / Aux feuillages encore verts / La moitié de mes cigarettes / Une pomme ou des pâquerettes / Périssables comme ces vers."

(1) *L'Enfant de Canisy (Le sens de la Marche)*

Lettre sur l'univers est donc un livre religieux, entre la terreur des ombres du passé et de l'avenir, et la ferveur à ressaisir le sens sacré des instants de cette vie, par quoi seulement nous pouvons continuer à vivre. Le noyau métaphysique du recueil est constitué par cette suite de poèmes que sont *L'oubli de la mort*, *Sur la difficulté de faire retour à Dieu quand on a trop pris le large*, *De la lune et du vin*, *Sur les dieux*, que préparent sur le mode héroï-comique (mais aussi tragique) : *Aux armées de la république*, *aux Banlieues*, ou élégiaque : *Suite bourguignonne*, *Les lilas*. Textes par lesquels la présence des morts et du site (ce mot qui chez J. Réda rime nécessairement avec ressuscite) demande à la poésie de conjurer l'oubli, d'en appeler aux plus légers fantômes, (celui déjà dans un poème de *Retour au calme*, *Le sentier*, de "l'enfant qui fut la première / A me montrer une lumière / Plus tendre que celle de juin"). Ainsi, la terre natale, la mort, le sacré, la poésie aimantent-ils une sorte d'itinéraire de la méditation du vivant :

*"Les vivants et les morts sont également seuls,
Nous encore leurrés par les enveloppantes
Beautés de la terre et du ciel, tandis que vos
Os nagent dans la nuit qui n'a pas d'issue"*

Le poète de *La fête est finie (Récitatif)*, nous enseigne ici encore que d'une façon ou d'une autre, la mort est une présence indispensable à toute poésie. A "Ne pouvoir m'empêcher de songer à ma mort (si fort / Parfois qu'en pleine rue on doit le voir à ma démarche)" répond, vingt ans après *Récitatif* : "Car ce qui me fait vivre est ma force d'oubli" (*L'oubli de la mort*), par quoi s'instaure la relation au divin, cette religion de la poésie qui sera, en fin de compte, le seul temple, portatif, à l'inguérissable errant. Or nous allons "d'une élémentaire / Insouciance au pur règne des immortels". Le livre donc, comme chez Proust, évoqué dans *Le Sens de la marche* par ce voyage à Combray, mi figure mi raisin, le livre serait bien "Source et terminaison du temps" :

*"Un instant puis un autre, et chacun disparaît
Mais ce qui l'a porté ne cesse pas de vivre ;
Ainsi chaque mot dans un livre,
Passe pour que le sens monte de son retrait"*

Et c'est toute la poésie finalement ("la phrase diverse infiniment qui d'âge / En âge nous ravit d'un murmure incessant") qui nous enveloppe peu à peu dans son retrait (ces "lambeaux de poèmes qui, restés dans ma mémoire, / Passeront, nuages dorés, sur les ruines des miens"). Le sens d'un poème comme *Aux lilas* est allégorie de cette présence / absence des parfums et des mots (Pour l'instant je retiens cet énorme bouquet / Comme l'espoir intact des lointaines années").

Dans cette quête, itinéraire obligé, le poète traverse donc l'église chrétienne, Saint Thomas D'Aquin, "Car l'endroit me ressemble, il est à double issue". Ce passage "à travers" indique me semble-t-il, la nature de son mysticisme, et ce culte de la flamme ("ce pétale éphémère de feu") qui me fait penser à *L'Autel des morts* ⁽¹⁾ souligne une nouvelle fois le sens de sa ferveur ("en connivence / Avec ce qui toujours nous laisse inassouvis") :

(1) La nouvelle d'H. James, mais aussi le film de F. Truffaut : *La chambre verte*.

“Car j’ai suivi du vent dit-il, et des rivières”.

Ce qui n’est pas sans rapport avec le sonnet final de *L’herbe des talus*, ce “Tombeau de mon livre”, qui répondait à l’ouverture dudit livre, “Tombeau de mon père”, en opposant le vent et l’herbe à la stable pierre du monument : “Il ne reste rien dans l’allée où j’ai passé que l’herbe / Et sa phrase ininterrompue au vent qui la relit”. Jacques Réda, comme La Fontaine est donc “chose légère” et sa dévotion toute aux choses passagères, qu’on emporte avec soi. Discours “*Sur le gris*” : “Et je fuyais... le rendez-vous avec mon vieux marasme, l’attente de rien... j’attends toujours”... Toute la fin du texte me renvoie à ce livre, *Les ruines de Paris*, et à sa prose inaugurale, *Le pied furtif de l’hérétique* qui nous avertissait déjà en ces termes : “Le désespoir n’existe pas pour un homme qui marche, à condition vraiment qu’il marche et ne se retourne pas sans arrêt pour discuter avec l’autre, s’apitoyer, se faire valoir. Il y a là (même “lueur touchant aussi les Tuileries”, “le bassin de la Concorde”, “un soir incolore d’hiver”), comme une scène fondatrice de la ferveur, comparable il me semble à l’irruption mystérieuse et qui restera indéchiffrable, des trois arbres d’Hudimesnil chez Proust :

*“J’ai cru sentir que tout, de ce monde rêveur,
Venait d’un autre monde entrouvert par surprise
Et révélant enfin dans la lumière grise
Le sens profond de ma ferveur.”*

Mot qui est peut-être la clef de la métaphysique de Jacques Réda. Ferveur d’aller toujours vers ces lisières, ces banlieues ici encore évoquées, avec leurs “dieux taillés dans l’isorel”, images sans doute “du labyrinthe / Sans centre et sans issue où, seul, je dérivais...” toujours vers tous ces lieux où la vacuité du monde nous empoigne, et nous prend ce sentiment de solitude essentielle, ce double vide en nous et hors de nous ; labyrinthe encore de Dublin où, à la suite d’Ulysse, ou bien tel un Barnabooth des autocars et des chemins de fer d’intérêt local, sa ferveur le porte, et sa mélancolie :

*“et les toits brillent
Presqu’aussi bleus que l’œil de chaque jeune fille
Où luit un grain de sel parfumé de la mer”⁽¹⁾*

(“le grand pays tendre et clair de ses yeux bleus” dit Valéry Larbaud) Où nous relisons cette *hantise* (dans les deux sens, de répulsion et de fréquentation) des lieux où “le banal et le mélancolique / Sont parfois touchés d’une grâce angélique”, cette fascination du vide sur quoi l’écriture prend son appui, sur quoi s’élève la ferveur, le désir éperdu de n’être plus qu’un “carrefour d’existences, une bifurcation de destins”. En tous lieux, pour Réda, derrière chaque regard se cache peut-être un dieu, de désespoir ou de réconfort, qu’il ne faut pas ignorer : Si l’on croise parfois le dieu du malheur, (*Sur un enfant perdu*), on est parfois réconforté :

*“L’attention est quelquefois rétribuée
Par l’éclair d’un regard aussitôt disparu
Alors il nous paraît égal d’avoir couru
Flâné : cette lueur soudain nous régénère*

(1) *Coup d’œil à l’ouest (Galway) Sonnets dublinois*

*Et tandis que le temps file sous notre poids
La beauté d'une autre existence imaginaire
Nous traverse comme un rayon dans un sous-bois."* (1)

Cette course à l'étranger relève sans doute du divertissement, mais cette quête du regard de l'autre, qui me frappe dans tous les livres du poète, voilà bien l'homme Réda tel qu'en lui-même, sachant préserver sa disponibilité naturelle, sa ferveur. Car, au vide des choses qu'il hante, correspond, il le sait, la plénitude des instants ainsi saisis, dans lesquels le temps (qui fait le vide) n'existe plus, et sur lesquels s'est édifiée la poésie. *Sonnets dublinois*, St. Stephen's Green, et Summerhill :

*"Comme si c'était moi que l'on avait frappé
Au cœur, je me redresse et m'avance, nimbé
De cette flamme fugitive : je salue
Un instant de ma vie. Il est pauvre mais plein,
Déjà fixé, dans ma mémoire irrésolue
Au cœur du souvenir mystique de Dublin"*

prolongé par :

*"On s'abandonne, ou c'est l'espace : la secousse
Bève, interrompt la marche implacable du temps."*

On parle toujours, à propos de Réda de la grisaille, de son goût pour les terrains vagues. Il y a des clichés qui déforment l'œuvre des poètes. Pour peu on fera de lui un fantaisiste, un aimable poète touristique, ou du retour à la terre natale, écologie, peur du progrès que sais-je ? Oubliant qu'il est cet étranger qui vient vers nous, nous avertissant que le jour où nous cesserons de saisir dans les animaux, dans l'humble soldat de plomb, dans une odeur de lilas, une rivière, une pomme, un trou de chantier la présence de l'ineffable, le jour où les ombres des poètes cesseront de nous être présentes dans le site, ce jour là Pan sera mort une seconde fois. Il faut être fidèle dit, je crois, Hölderlin. Et fervents ; telle est la leçon de celui qui dieu merci n'est pas un fantôme pour nous :

*"L'adieu comme un salut du temps à la clémence
De la mémoire. Et, vous quittant, je me remets
A vous, ombres et lacs, montagne, poésie
Qui demeurez où, telle une seconde vie
Le voyage accompli ne s'achève jamais."* (2)

Son dernier livre, *Lettre sur l'Univers*, me semble l'accomplissement de tous ces thèmes récurrents dans les quatre ou cinq derniers.

L'admirable suite, *De la lune et du vin* (ayant traversé donc St Thomas d'Aquin pour, "dans la sagesse orientale" puiser ce qui "Semble offrir à notre aventure un chemin plus étale / Qui nous éloigne doucement des mirages d'ici"), définit mieux que tout cette religion de la poésie selon Réda. Quitte à égarer dans l'herbe un âne d'or, il reste de ceux qui tiennent à emporter leur maison sur leur dos. Il en tient pour l'autel portatif (la poésie

(1) Sur les correspondances. *Lettres sur l'Univers*

(2) *Le district des Lacs*. Adrien (*Le sens de la marche*)

de la table de travail, ou le temple qui conserve le souvenir, non merci, "je m'attarde chaque soir à composer des vers / Sur la table où j'ai simplement repoussé les couverts).

Toute sa démarche s'inscrit précisément entre l'appel de la terre natale, cette maison dont le toit s'effondre, et ce désir, à l'exemple des anciens chinois, de s'en aller tout seul dans la montagne ; Voici cette définition de la poésie :

*"Voilà notre maison, légère, portative
Rimes pour la fleurir et mètres pour bardeaux,
Partout la poésie a sa place native,
On l'emporte aisément avec soi sur son dos"*

Je crois pour ma part qu'il n'est de vraie et de bonne poésie que celle-ci, la compagne de voyage invisible. Grande leçon de modestie, amplifiée dans les deux derniers textes du recueil ; *Ex Ponto*, V, et *Lettre sur l'univers*. Du premier (un poème qui se trouvait déjà dans *le premier livre des reconnaissances*, ici modifié parfois de façon significative), je retiendrai ce qui me semble le sens du risque : "La poésie / Ses signaux fugitifs viennent d'un continent / Toujours inexploré qu'on atteindrait qu'en s'obstinant / En secret, à l'écart, sans vœux de renommée, / Laissant passer les mots comme une indolente fumée..." Comme un détour par Ovide pour désigner l'entreprise de dépassement de soi dans l'archaïsme. Et toute métaphysique, nous dit le second, qu'est-ce autre chose que se donner les moyens d'aimer "cette maison tendre / Qui nous enveloppe de bleu léger sur l'horizon... Et c'était la maison, / Sa chaleur et sa vérité, l'endroit unique / Où nous reconnaître, tandis qu'une force ironique / En nous contribuait à nous en expulser..."

Ainsi nous dit Jacques Réda, croyons à la fidélité, et par la poésie "nous resterons encore ensemble" ; partageons-la comme on partage le vin avec les vivants et les morts. Et comme il a trinqué avec les ombres, c'est à nous qu'il en appelle, nous dédiant son *Toast*, à moi lecteur, cet inconnu :

*"Qui dans un avenir incertain (mais j'espère),
A son tour lèvera pour moi quelqu'autre verre
Afin que d'ombre en ombre ainsi sur le chemin
Sombre, passe le feu des mots et l'or du vin."*

Donc sachons répondre, levons sans attendre ce verre, ouvrons ce livre.

Claude ADELEN

Avril 91

JOYCE MANSOUR, *ŒUVRES COMPLETES*, ACTES-SUD, 1991

Si le plus court chemin entre deux points n'est pas la ligne droite mais le rêve, c'est bien à cette géométrie poétique que Joyce Mansour se référa constamment. De ses origines anglo-égyptiennes celle qui n'écrivait qu'en français une œuvre encore trop méconnue ne pouvait échapper à ses racines en ce sens qu'elle resta avant tout un intercesseur

d'images. Demeurant attachée dès le départ de son entreprise littéraire au surréalisme, elle rechercha toujours à retrouver jusque dans les atrocités, dont son œuvre foisonne, les forces vitales, le côté primitif de la vie :

*"Ton cou tranché
Ta tête qui saigne
Séparée de ton corps
Grimaçante et aveugle
Ton cou qui saigne des gouttes de folie
Tes yeux qui pleurent les larmes de désir
Et moi qui bois
Ta vie qui part"*

écrit-elle ainsi dans un de ses premiers textes : "Cris" (1953). Le rêve devient alors pour elle souvent cauchemar mais surtout l'expression de toutes les forces qui manipulent la vie. La cruauté est ainsi selon Mansour une manière de s'approprier la beauté.

Dense à l'extrême sa poésie use de la violence pour bondir sur le lecteur. La surprise passée, cette poésie ne peut dès lors que le fasciner par sa force, son envoûtement. Dans les bras, dans les cuisses toute une mécanique des fluides se met en mouvement. C'est pourquoi la mythologie de Mansour, femme élégante et pudique s'il en fût, ressemble à une vie grouillante sous l'eau dormante. Elle met ainsi progressivement en place le théâtre des légendes cannibales mêlées aux épopées de dévoration :

"Invitez-moi à passer la nuit dans votre bouche"

implore-t-elle dans "Déchirures" et plus loin elle ajoute :

*"J'ai croqué tes yeux
Pour goûter ta vue
J'ai bu ton sang
Pour connaître ton désir
Et de ton corps frissonnant
J'ai fait mon aliment".*

La poétesse transparait comme habitée par une obsession : manger pour être mangée. Manger, être mangé, c'est ainsi que chez l'auteur de "Déchirures" la vie existe. "Afin de maintenir mon corps en vie combien de vie devrais-je manger ?" écrit le peintre Dôki et sa question pourrait bien être celle qui traverse métaphoriquement et en leitmotiv la vie et l'œuvre de Mansour.

Ramuz avançait que tout le secret de l'art est peut-être de savoir ordonner les émotions désordonnées mais de les ordonner de telle façon qu'on en fasse encore mieux sentir le désordre. C'est pour cela sans doute que Mansour célèbre partout la vie dans son grouillement sanguinaire, marécageux et qu'elle feutre avec la mort omniprésente :

*"Malade, malade
Sur mon lit de mort toujours frais
Telle une mouche sur un fromage blanc
Je me console à l'idée que vos yeux me survivront".*

Joyce Mansour chasse l'odeur de la mort par ce biais et ce n'est pas le seul dans toute l'œuvre. Contre le silence des abîmes l'écrivain n'eut cesse en effet de tisser un monde étrange et mystérieux. Il n'est certes pas facile de sortir indemne de ses fantasmes. Qu'il s'agisse d'un rêve ou d'un cauchemar, au choix, ils accompagnent et ne lâchent pas. A fleur de peau, son jardin des délires (ou des délices) palpite et bouge tel

"un sanglot dans un nuage de café".

Les œuvres complètes de Joyce Mansour sont publiés chez Actes-Sud. Arles. 1991.

Jean-Paul GAVARD-PERRET

MARCEL COHEN, LE GRAND PAN-DE-NUIT, Gallimard, 1990, "Le Chemin NRF"

"L'eau lui arrivait à mi-corps", la lumière, l'ombre. Entre transparence et épaisseur. Comme ces textes brefs du *Grand paon-de-nuit*, "instantanés", saisies lumineuses du réel dans une proximité distancée.

Les mots dans leur précision, l'événement dans sa banalité travaillent l'écriture comme "interstice", faille "par où le monde pourrait s'engouffrer". Ils sont va et vient de soi au réel et prennent corps par l'un et l'autre. D'où la "chute" de la nouvelle comme disparition du monde et du sujet ; sa recomposition comme tension vers l'existence.

Saisir à travers "un faisceau aussi serré d'apparences (...) un début de preuves". Saisir l'Infinie dans l'aigu de son jaillissement, certain de sa dissolution proche. Mais faire de ce ténu, force, par la précision du trait.

Car l'effritement ressenti du réel recomposé dans la langue prend forme d'évidence dans la netteté d'une écriture "à l'extrême pointe d'elle même". Ecriture qui s'impose, fait effraction à l'opacité du monde, lui donnant un sens aussi lumineux qu'éteint.

D'où ces textes coupants, ces personnages légers et brûlants, se croisant sur les seuils des rencontres, des départs, "par inadvertance", blessés à l'avance d'un trop de mémoire, ne pouvant se reconnaître que dans les clichés avortés, des souvenirs fulgurants et douloureux, "comme si l'allumette était restée seule intacte au milieu de l'incendie".

Alors l'écriture donne corps à ce qui pourrait n'être que "mirage", pur aléatoire, piégeant la vérité au détour d'un miroir, à la faveur d'un rayon de soleil, de la glissade du gris à l'obscur, piégeant les signes et les êtres comme des papillons nocturnes, les odeurs, les sons dans l'acuité de leur passage, de leur cruelle "effraction".

Esther TELLERMANN

Olive, my dear

C'est une oui, ville, folle. Assurément. Il faut en convenir. Après le ciel, l'air. Clac. Clac. Clac. C'est ici le bruit que font les mouettes avec leur bec. Pas ce qu'on entend d'ordinaire par la France. Presque son contraire.

C'est au milieu d'une phrase que peut surgir cette plongée ou ce réveil. Tout cela ne se produit point par une évolution continue ; typique est bien plutôt une alternance prolongée d'états de rêve et de lucidité, un constant va-et-vient à la fin épuisant, entre des modes de conscience tout à fait différents. Oui, c'est au milieu d'une phrase que peut survenir cette plongée ou ce réveil. L'espace peut s'agrandir, le sol s'incliner ; on éprouve des sensations atmosphériques, nébulosité, opacité, lourdeur de l'air.

Tout ce que je dis ou viens de dire appartient, tu l'auras reconnu, aux remarques préliminaires écrites par Benjamin à propos du haschich. Haschich oui, à Marseille, précisément. "*Sous l'effet du haschich nous sommes des proses jouissantes à la plus haute puissance.*" Cela, nous en étions toi et moi assurés. Et dans cette ville (où pourtant l'herbe est moins chère qu'ailleurs, surtout celle qu'ils nomment *la locale* et font pousser en masse sur les terrasses ou en bordure de certains terrains vagues) l'air de la ville, mêlé à celui de la mer, tous les oiseaux et la masse violente des façades déclenchent avec une rigueur brutale cet enchantement canonique que seule procure ce que certains appellent encore l'intoxication au haschich.

En partant de la chambre mortuaire, je suis donc venue ici pour refaire (en partie) l'itinéraire du cher Benjamin, un peu comme Harry Mathews a voulu refaire celui de Walser. J'étais presque seule. Je peux te l'écrire, c'était très bien. Cette sensation de devenir, sur pieds, une de ces proses jouissantes dont nous avons tellement aimé la formule, hé bien, la ville seule y suffit. Elle y parvient simplement en enveloppant celui ou celle qui le veut.

Et puis, le chemin parcouru, j'ai changé d'hôtel. J'ai tourné le dos à l'Estaque et je me suis dirigée dans la voie opposée. Là où de toute évidence

*"Il n'y avait pas d'autre désir que le bleu.
Et, dans le bleu, cette arrogance."*

Au bout de la matinée, lorsque j'ai ôté mes lunettes noires, c'était la nuit. Une lumière si à pic que je n'avais d'autre solution que celle de fermer les yeux.

"*Moins les choses sont poétiques plus elles sont vraies.*" Ainsi commence le livre que tu as déposé dans mon sac. Oui, le lecteur de poème lui-même doit faire un travail de démystification. Les choses ont été dites et depuis longtemps répétées, le texte devrait toujours être ce personnage désinvolte qui montre son derrière, je te l'ai souvent dit. Ce qui me gêne dans ce que vous appelez la poésie c'est l'incrustation crasseuse de ce sentiment poétique qui toujours fait retour et que jamais on ne torche. Décréter que tout se joue désormais sur la littéralité ne suffit pas. N'a pas suffi. Ainsi quand Heidi Pataki fait des anagrammes à partir de petites phrases de Waldheim, il lui reste toujours deux lettres, SA et SS. Si une forme est nécessairement constitutive d'un sens, il faudrait n'est-ce-pas la prévoir *dans tous les sens*.

Ici, dans cette ville qui est pour moi la ville la plus étrangère de toutes les villes étrangères, j'ai repensé à tout ça. Notre conversation, près de la gare, elle pourrait infiniment se poursuivre. Un livre de poèmes s'ouvre comme une boîte. Ainsi, pour en revenir à l'arrogance du bleu, j'ai ouvert le poème "Les Goudes" à l'endroit même qui se nomme "Les Goudes."

"La mer était comme une route le long du rivage." J'ai suivi, pas à pas. Le livre dit *"Pour ne pas arriver à la mort."* Mais qui parle dans ce livre ? Je dirais, moi, que c'est une poésie presque aussi belle que de la prose jouissante puisqu'on y assiste à la liquidation d'un récit et que s'y entremêlent un fils à son père et tout ça devant la mer. Sans autre ciel, même plus bas. Le poème entier résonne d'un épicurisme noir. Tout entier du même côté. Il pourrait se résumer dans les deux vers de la page 181.

*"Et tu disais : c'est une effroyable conclusion
Qu'aimer la vie"*

Qu'un livre (qui s'ouvre comme une boîte) soit un double tombeau (celui d'un pro-sateur -Pérec- et celui d'un père) et qu'il se titre musicalement "Premières Suites", c'est déjà violent. Mais qu'il colle à ce point au paysage dont il parle (accorde le moi, j'ai réellement marché dans cet espace qui est la pulvérisation même du paysage) cela dépasse oui, l'usage ordinaire que l'on se fait d'un livre.

J'ai, à la nuit tombante, assise sur un rocher, sorti le livre de mon sac. Nous avons beaucoup marché. Je l'ai ouvert et nous avons joué à ce jeu que tu aimes. (Ouvrir une page et lire au hasard -ce qui servira d'oracle). Et sais-tu ce que je suis parvenue à déchiffrer à la lumière déclinante ?

*"Les paysages -en fait- sont des raretés.
Il faut écrire dans la ferveur pour retrouver
Une extrémité aux choses, -et de l'énigme.
Il faut continuer à écrire pour rencontrer
Quelques arbres dans l'obscurité."*

Aux Goudes, il n'y a plus d'arbres. Seul le paysage persévère. Nous avons regardé la nuit tomber. Et j'ai gardé mes lunettes noires. Demain, je prends un train pour Rome. A bientôt Olive my dear. Demain, avant mon départ, je mangerai (pour la première fois de ma vie) une cigale de mer.

Sarah Jane W.

Note : Dans cette lettre de S.-J. W., il est question de "Hachish à Marseille" de Walter Benjamin (in *Mythe et violence*, L. N. Denoël) et de *Premières Suites* d'Henri Deluy (Flammarion).

ELIOT WEINBERGER : *WORKS ON PAPER*. NEW YORK, NEW DIRECTIONS, 1986.

Il y a sans doute une once de naïveté, sinon de présomption, à rendre compte ici d'un ouvrage paru voici plus de cinq ans, en terre et en langue étrangères, et que le lecteur éventuellement intéressé risque d'avoir quelque peine à se procurer. Mais comme il s'agit en l'occurrence d'un des plus remarquables recueils d'essais qu'il m'ait été donné de lire depuis longtemps, concernant l'enjeu toujours incertain du poème, il n'est peut-être pas absolument inutile de lui consacrer une courte digression.

Je sais fort peu de choses d'Eliot Weinberger. Il s'est fait connaître aux Etats-Unis depuis la fin des années 70, à la fois comme critique et comme traducteur (de Paz et de Borges, notamment). Après avoir dirigé entre 1975 et 1982 le magazine *Montemora*, il a été l'un des fondateurs (aux côtés de Jérôme Rothenberg, Michael Palmer, Rachel Blau DuPlessis) de la passionnante revue *Sulfur*, dirigée contre vents et marées, depuis 1981, par Clayton Eshleman. Il y publie régulièrement des contributions remarquables par leur humour sarcastique, leur authentique érudition, l'originalité et l'exigence de leurs positions "idéologiques". Il est probablement, à l'heure actuelle, l'un des meilleurs connaisseurs de la poésie de son pays, l'un de ceux en tout cas qui se sont interrogés avec le plus de pertinence sur ses "valeurs", son histoire, son avenir.

Works on Paper est à ma connaissance le seul ouvrage qu'il ait à ce jour publié et rassemble des textes écrits entre 1980 et 1986. Il s'agit donc de premiers travaux d'approche, que plusieurs études postérieures parues en revues sont déjà venues enrichir, et amplifier. Le livre, scindé en deux parties, forme un étrange diptyque. La première moitié est entièrement consacrée à "l'Asie" ou plus exactement, à son fantasme dans l'imaginaire occidental, mais aussi (en sens inverse) à la manière dont nous avons pu influencer sur sa pensée, et donc sur son destin. On y trouve entre autres des études concernant le père Matteo Ricci, les bordels de Bombay, les poètes "imagistes" chinois des années 10, la figure emblématique du Tigre, ou l'emprise "fascisante" d'un certain bouddhisme tibétain sur nombre d'intellectuels américains, Allen Ginsberg en tête. La section se clôt sur une description neutre, minimale, objective du Cambodge de Pol Pot (1975-1978) où se trouve résumée, en quelques pages fulgurantes, la conception "aberrante" (mais toujours peu analysée) de la société égalitaire intégrale voulue par les Khmers Rouges.

La seconde partie, qui nous concerne plus directement (mais comme dirait Ross Mac Donald, "ces deux crimes sont liés") évoque un certain nombre de figures tutélaires de la poésie américaine moderne : Oppen, Reznikoff, Eshleman, mais aussi (moins connus chez nous) Langston Hughes, Kenneth Rexroth, Whittaker Chambers... C'est peu dire que ces pages sont nécessaires : elles sont tout simplement lumineuses. On sait combien il est difficile d'écrire *sur* la poésie (ou dans ses marges), surtout que l'on s'en tient le plus souvent à la paraphrase, à l'étude de texte appliquée (ô tristes souvenirs scolaires !) Mais l'attitude de Weinberger se situe à un tout autre niveau, aux antipodes de la démarche universitaire traditionnelle. Pour être bref, je dirais que l'histoire des hommes l'intéresse plus que la dissection des textes, et que son approche du Poème est hantée par la question de sa "validité", face aux grands enjeux du siècle. En quoi la poésie joue-t-elle un rôle dans le destin des sociétés ? Comment anticipe-t-elle sur leurs mutations, ou les accompagne-t-elle ? Et que peut-on encore attendre d'elle, dans la débâcle du monde

“moderne” ? Il s’agit donc, on l’aura compris, d’une interrogation éminemment *politique*, au sens le plus noble du terme. Et le fait qu’elle s’accompagne d’une grande lucidité quant aux questions formelles n’étonnera que ceux qui s’obstinent à séparer des domaines que l’écriture tout au contraire unit, confond -la forme étant le *moyen* du poème, certes en perpétuelle évolution, mais ne pouvant constituer son unique finalité, sa seule vocation. Ce que Weinberger démontre à maintes reprises, ou sous-entend.

L’ouvrage se termine sur une étude exemplaire : *The Modernists in the Basement and the Stars Above* (Les modernes au sous-sol et le ciel étoilé) qui tente d’évaluer les limites idéologiques, voire la dérive “droitière” du premier modernisme américain tout en dressant un tableau peu complaisant de l’état actuel de la poésie, aux USA : discours théoriques et positions claniques inféodés à l’université (donc, d’une certaine manière, à l’Etat), absence d’enjeu social, rejet du “politique”, etc... (On aimerait, entre parenthèses, que quelqu’un ait un jour l’audace de faire, en France, un constat équivalent...) Et le fait que Weinberger soit actuellement impliqué, aux côtés des meilleurs poètes de son pays, dans une bataille qui ne se veut pas uniquement littéraire renforce la justesse, et la sévérité de sa démonstration. Tout ou presque sur ce plan restant à faire -ou à réinventer.

Ce trop rapide survol aura au moins souligné, je l’espère, l’importance d’un auteur dont l’intelligence n’a d’égale que la sensibilité, deux qualités qui vont rarement de pair... *Works on Paper* correspond en tout cas parfaitement à ce que l’on est en droit d’attendre d’un véritable *critique* -espèce, on le sait, en voie de disparition. La réinsertion du poème dans l’Histoire qu’il propose de poursuivre aujourd’hui (après Pound, Olson, Rothenberg) prolonge également, sur un autre plan, les thèses développées par Octavio Paz dans ses meilleurs essais : *L’arc et la Lyre, Point de convergence* notamment. A ceci près qu’il y a forcément (jeunesse oblige) plus d’urgence dans le livre de Weinberger, écrit dans le désastre de cette fin de siècle. Et que ses références vont moins à la gloire surannée de l’Europe qu’au message toujours valide à ses yeux de l’Orient, et du passé amérindien. Ce qui, vu sa position stratégique, se comprend aisément.

J’ajouterai, en conclusion, que ces études éminemment “contemporaines” se situent dans la lignée peut-être déclinante des grandes réflexions poétiques dont l’Amérique (au Nord comme au Sud) a été féconde, au cours du XX^e siècle. Et que si nous avons encore quelque chose à “apprendre”, outre-Atlantique, c’est bien auprès de cette tradition-là : parce qu’elle a cherché, justement, à réconcilier le Poème et la Cité -ou du moins, à faire en sorte que celui-ci n’abdique pas *totalelement* devant celle-là, au temps surtout des grands effondrements. L’enjeu et la finalité du Poème n’étant pas une “forme” rêvée, idéale, incertaine, mais la perturbation qu’il provoque dans le monde où il s’insère et qu’il peut à sa manière modifier. Même si de nos jours il semble à son image sur la voie d’une lente, d’une inexorable extinction.

Yves DI MANNO

LECTURES

Dirigée par Claude-Michel Cluny, la collection poésie des éditions de la Différence devient de plus en plus conséquente : notre rythme de parution est bien trop lent pour me permettre de rendre compte de toutes ses publications. Du coup, je serai sélectif ne signalant que ce qui m'intéresse personnellement ce qui, somme toute, n'est en rien une garantie.

La collection Orphée tout d'abord avec ses quatre volumes mensuels qui fait consciencieusement le tour du temps et de l'espace. Elle constitue une encyclopédie poétique de grande qualité et, pour cela, incontournable, le "fonds poésie" de toute bonne bibliothèque. Parmi les derniers volumes parus j'ai un petit faible pour les *Chansons d'amour* d'Othon de Grandson seigneur vaudois, peut-être parce que sa poésie a un petit côté délicieusement désuet et facile qui l'assimile parfois à la chansonnette, quelque chose entre le génie lyrique des troubadours et la construction froide des Grands Rhétoriciens. Ibn Zaydun ensuite (traduction d'Omar Merzoug), *Une sérénité désenchantée* : Ibn Zaydun est cordouan, poète andalou du XI^e siècle, il parle d'amour, d'amitié, de volupté, de Cordoue et de plaisir de vivre, le royaume de Grenade tel qu'en nos rêves. Nahabed Koutchak est un poète arménien du XVI^e siècle dont on ne sait pratiquement rien. Ses *Cent poèmes d'amour et d'exil* sont magnifiquement traduits par Vahé Godel, ils chantent eux aussi l'amour mais sur un ton plus léger que ceux d'Ibn Zaydun, moins exalté, ils disent également l'exil et la tristesse humaine. Théocrite est certainement plus connu mais publier toute l'*Idylle* (traduction de Maurice Chappaz et Eric Genevay) dans une collection "populaire" est une bonne idée. Enfin Gérard Manley Hopkins (traduction de René Gallet) est un poète anglais du XIX^e siècle que l'on connaissait déjà bien, notamment par l'anthologie de Pierre Leyris au Seuil, datant il est vrai de 1980 ou celle de Jean-Pierre Augier et René Gallet aux éditions Comp'act (1989). On retrouve bien sûr dans ce volume *Le naufrage du Deutschland* et quelques textes déjà traduits par Leyris ou Augier et Gallet mais aussi beaucoup d'autres inédits, me semble-t-il, en français. Et puis, comparer les traductions est toujours un exercice stimulant... (voir aussi le numéro 84 d'*Action poétique*)

La Différence ne se contente pas d'Orphée. Sous le titre *Langue étrangère*, ces éditions publient une copieuse anthologie réunie par Jean-Clarence Lambert de poètes qu'il a connu et qu'il aime. L'ensemble est très éclectique qui va de l'espagnol Luis Cernuda à l'égyptien Ahmed Abd al-Mu'ti Hegazi, en passant par le suédois Kjell Espmark. La plupart sont inconnus en France, les traductions (Jean-Clarence Lambert préfère le mot "transcription") sont belles, la plupart des textes sont forts. L'ensemble ne laisse pas indifférent. Enfin, Claude-Michel Cluny lui-même publie l'intégrale de son *Œuvre poétique*. Le volume I comprend 500 pages et contient les textes publiés entre 1950 et 1990. On comprendra qu'il n'est pas possible en quelques lignes de donner un aperçu juste et objectif d'un ensemble aussi important contenant des textes très divers. Une "impression" seulement pour essayer de donner envie de lire Claude-Michel Cluny : sa poésie est une poésie pudique, retenue. Elle évite les effets de manche et les grandes envolées, n'utilise l'image ou la métaphore que lorsqu'elles paraissent indispensables, se joue en peu de

mots avec toujours ce qu'il faut de recul ironique sur elle-même pour donner au lecteur une impression de complicité. Elle est une vision simplement "philosophique" du monde.

Gallimard publie aussi de la poésie, mais avec ce resurgissement désuet du vers que l'on constate depuis quelques temps déjà comme le retour périodique des modes saisonnières chez les grands couturiers : *Un silex à la mer* de Michel Calonne ou *Mémorable planète* de Luc Estang, qui en est une autre illustration. Ici un retour au vers rimé, ce qui est encore plus rare et donne à ces textes comme un aspect un peu fané. Leur lecture provoque une curieuse impression d'écho : "on a déjà lu ça quelque part", la chanson du moins est ancienne ou le vers refuse de se laisser oublier. Elle est pour le moins révélatrice d'un désarroi certain : celui que l'on éprouve lorsque l'on comprend que le roi est bien nu...

On est aux antipodes du *Joe's bunker* de Joseph Guglielmi (Editions P.O.L.) dont la versification est un fleuve de paroles entraînant dans le tumulte de ses eaux des multitudes de matériaux divers arrachés sur son passage. Une parole rocailleuse dans ses rythmes et ses couches irrégulières, dure, sans concessions, impossible à fixer : une parole "méditerranéenne" dans son débit, sa faconde, sa violence, son multilinguisme, son oralité proche de l'écriture automatique que l'écrit, comme un moindre mal hélas incontrournable, échoue à contenir. Une parole se réclamant de l'imperfection et l'inattendu de la vie.

On est aussi aux antipodes des *Premières suites* d'Henri Deluy (Flammarion) bien que dans un registre tout à fait différent. Ici le vers ne provoque plus de prurit, la poésie a jeté sa gourme et conquis sa maturité. Henri Deluy est devenu un maître dans l'art de saisir au vol ces riens indicibles, ces petites choses qui changent tout, ces instants inoubliables gardés en bouche comme un bon vin, longtemps mâchouillés, ces délices de gueule mitonnés avec gourmandise, pour le partage. Comme dans tout plat parfait, la poésie y est équilibre, équilibre harmonieux des ingrédients chacun, par sa singularité propre, magnifiant la singularité de l'autre. Le vers n'est pas cette épice trop généreuse maladroitement répandue écrasant le goût mais l'accord d'ensemble, la longue tenue de saveur au palais, comme un souvenir chamele de la perfection.

Le secret de la poésie est peut-être dans la cuisine.

Jean-Pierre BALPE

L'IMAGINATION INFORMATIQUE DE LA LITTÉRATURE.

COLLOQUE DE CERISY. PRESSES UNIVERSITAIRES DE VINCENNES.

COLL. L'IMAGINAIRE DU TEXTE, 1991.

Ce beau titre, dans son ambiguïté, recèle tout à la fois une grande ambition et une vraie modestie. L'ambition pourrait être celle de faire se rencontrer deux disciplines qui semblent *a priori* aux antipodes l'une de l'autre. Comment la littérature, art de l'imaginaire et de la langue, peut-elle, en effet, s'en remettre aux lois rigides et simplistes qui régissent le monde de l'informatique ? Et depuis quand l'informatique aurait-elle une imagination littéraire ? La modestie consiste justement à opérer un renversement des perspectives

en laissant l'informatique travailler le champ du littéraire tout en la tenant en lisière, à la marge, pour mieux guetter comment elle peut faire surgir un nouvel imaginaire. C'est dans cette perspective que se situent la plupart des intervenants d'un colloque réuni en juillet 1985 à Cerisy sur le thème de "la génération automatique de textes littéraires".

Cette année là, en France, il convenait de faire le point sur les recherches menées dans ce domaine. La revue *Action poétique* avait publié l'année précédente un numéro spécial consacré à la question et dans la foulée la revue *TEM* venait de publier un numéro intitulé "Ecriture et ordinateur".

Au Centre Pompidou, dans le cadre de l'exposition consacrée aux Immatériaux, des écrivains s'étaient interrogés sur l'outil informatique. Il était naturel qu'à ce colloque se retrouvent la plupart des auteurs des deux revues et tous ceux qui d'une manière ou d'une autre éprouaient le besoin de confronter leurs recherches dans ce domaine.

Les contributions réunies et présentées par Jean-Pierre Balpe et Bernard Magné ont été regroupées en quatre "modules" : imaginer, décrire, écrire, enseigner, sans que cette classification implique pour autant une frontière nette entre eux.

Le module imaginer s'intéresse moins au texte littéraire qu'à la modélisation, en génération automatique, des conditions d'une énonciation qui prenne en compte la place et l'attente du lecteur. C'est le rêve d'un ordinateur qui nous raconterait des histoires pour nous et comme on en aurait envie. On en est loin, évidemment, mais l'informatique invite ici à nous re-forgé des outils d'analyse du discours.

Dans le module décrire, plus disparate parce que consacré à des points précis, sont abordées quelques unes des questions posées à la littérature : comment formaliser la question du rythme, qu'est-ce qui fait avancer un récit, quelles nouvelles perspectives le support informatique ouvre-t-il à l'écriture.

Le module écrire donne la parole aux écrivains-programmeurs : fabrication automatique de situations dramatiques, programme de lecture télématique d'œuvres interactives, génération automatique de textes "à orientation littéraire". Chacun d'entre eux réfléchit sur les bonheurs et les limites de sa pratique.

Cette irruption de l'informatique dans le domaine de la littérature rend urgente une réflexion sur son utilisation par les enseignants. C'est ce à quoi invite le dernier module. L'informatique, ne serait-ce que par l'utilisation du traitement de textes, en modifiant le statut de l'écrit, modifie notre rapport au texte et permet l'introduction de nouvelles pratiques mettant les élèves en situation d'écrivains. Ecrire à partir de textes préexistants (les siens, ou ceux des autres) c'est entrer dans un processus de lecture-écriture susceptible de renouveler heureusement l'approche de l'enseignement littéraire.

La lecture des différentes contributions se trouve éclairée par une longue introduction de Jean-Pierre Balpe qui prétend pas à la synthèse mais cherche à conceptualiser ce qu'il advient du texte littéraire lorsqu'il est confronté à la contrainte informatique. L'enjeu (comme le rappelle Jean Ricardou qui intervient de façon incisive dans les discussions du colloque) concerne la définition même du fait littéraire. De Swif à Umberto Eco (*Le pendule de Foucault*) en passant par Italo Calvino (*La machine littéraire*) la question court dans toute la littérature : qu'est-ce qui autorise à qualifier un texte de littéraire ? Faute de répondre à la question, l'informatique (et ce livre) pourrait bien aider à la poser autrement.

Jean CLEMENT

LE
JOURNAL
DE JOSEPH
GUGLIELMI



*Samedi 28 juillet 1990 (Calvo)... J'aime pas les voix trop bien posées et articulées ! Caresse des mouches sur la peau nue... Arrête la radio... Je rêve... Pauvres russes ! De la pire censure à la je sais pas quoi ! Herschel, non ! Heschel parlait du *pouvoir novateur de l'erreur* !*

Une heure. Les amis sont partis dans leur caravane... Je retrouve les deux petites chambres sous le toit neuf. Une table pour le "journal", l'autre avec machine à écrire pour le "poème" en cours, le kentron (centon). Noté, *ken*, la rune qui veut dire le commencement... Le Yi-King des druides. Tiré la rune *sigel*, soleil, énergie, santé ! Regard de Miles Davis... Le peintre Alechinski raconte qu'il joue avec les plaques d'égout... On entend des noms, Arles, Aix, Actes Sud... Arles, ville alluvionnaire ! T.F.1, non ! France Inter...

Dix heures. Cercle des montagnes. Abaissement sud-nord ; lumières et étoiles, lune à moitié, chiens, odeurs... Pizza dans un carton, voix... Bain et galets... Vino vivace... Un vieil homme montre la lune pâle à Gabriel... Aboiements sur une note... Gabriel pose son "nonone" (bonhomme) en peluche sur la table et réclame un ballon bleu posé sur une étagère...

Deux heures du mat... ça brûle, en face dans la montagne... Demi cercle de flammes.

Dimanche 29 juillet, carillon du matin. Le feu a l'air d'être éteint ? Rêve. Nus dans un taxi (rouge ?) Vers la mer. Pensé à Jouve. On nous regarde... "... car je me présenterai aux trois portes avec ce revolver attendrissant que déjà vous entreprenez de lécher."

Grand hurlement de l'Histoire (de l'amour) : "aimez-moi bien, que je puisse bien vous haïr"... Gabrielito appelle, bruit de chasse d'eau... Il a l'air de faire moins chaud ! Bruit de toux... Un chien grince. Toux sur quatre notes "taou, taou"... Gabriel chantonne... Quelque chose sonne... Pornographie un peu enfantine de Jouve. Légère envie de faire l'amour. Sensation agréable. G. dit "crac-crac" pour me faire râler !

Ombre de la main sur la page du cahier. Stylo Waterman, encre noire. Ecriture fine. Le Mont Blanc est resté dans la salle du haut... Je range stylos et crayons dans une très vieille boîte en bois où on lit : L.-W. Heil & ZONEN HAARLEM CREME HEIL CREM...

Projet d'aller à Nice ce soir... Ombre de mes cheveux hérissés sur le mur de chaux... Fenêtres fermées... Sueur quand les peaux se touchent...

Dîner à San Remo dans le vieux quartier (Pigna). Osteria *U Müraté* (Le Muletier) : tagliatelle *al pesto*, *spezzatino* aux *peselli*, vin du coin, *rossese di Dolceacqua*. Evité les escalopes !

· Odeur de pluie sur la jetée...

Midi. Recarillon ponctué par une clochette plus lente... La pluie a cessé, je passe dans la petite chambre à côté. Je glisse la feuille 61 dans la machine... La cloche meurt... Par la fenêtre, je vois le fin clocher de San Antonio et plus haut, sur la crête, une espèce de casemate ? Villa ? Bassin ?

Manuscrit du livre (maintenant déposé chez P.O.L.). Poème daté.

Titre : *Kentron*

sous-titre : *ou le dit du passage*

Devinette à la radio : qu'est-ce que les chiens font sur trois pattes, les hommes debout et les femmes assises ? Hi, hi !

Je vais faire un peu de toilette...

Une heure. Chaque pierre est un visage...

Variante du manuscrit :

"Que la neige and memory

avec les mots toujours jeunes,

la neige

le ciel above

and

a human for pleasure"

Parenthèse du 8 mai 1991 :

Gabriel : "il y a aussi des racines dans le ciel !"

Lundi 30 juillet 1990... Calvo (Liguria)... Cloche, x coups ? La salade naît du même ? (koan)... Clebs s'enrouent dehors...

Nice, dimanche, autour de l'Hôtel des Postes, rues vides, clochards, tristesse du dimanche. Temps plus frais. Neuf heures sonnent, hébétude, dispersion de l'esprit, mutisme interne, voix de Gabriel.

Mauvaise vue des intellos : Furet, stal en 50, comme bibi en 53 !

Debray, castriste en 60, comme tous ! Glucksman, Mao en 70, comme Sollers and others et Foucault et l'Ayatollah ! Gabriel appelle, papa, papa ! Debray : "... mauvais œil, faute de syntaxe, un solécisme orthogonal à tout vocabulaire, rouge ou blanc". Sergei Paradjanov sur son lit de mort, barbe... ressemble à Hemingway...

Menton plus clean que Vintimille. Expédié trois cartes postales. Soif. Bière et Picon... Dix heures, demi-lune vers l'ouest... Quand je suis déprimé, je pense à Rilke...

Deux heures, whisky glacé... G. me dit, viens te coucher... L. fume une dernière cigarette... Ciel noir, étoiles crient (poét.)

Mardi 31 juillet (matin)

"injecter un air de neige pour faire violence ?" (Koan)

Fécamp, port de mer et qui entend le rester ! (De Gaulle)...

Equilibre invisible de la lumière. Volets fermés, lampe dans le dos, ombre agréable de la main sur la page...

Neuf heures à la cloche... Voix en bas, phrases courtes, rythmées rapides...

Dans son livre, Michael Gizzi (*Species of Intoxicatio*) écrit :

Galérie des Glaces...

Parenthèse du 8/05/91 : "?"

*"doigts dans la nuit
giving ecstasy"*

Je m'étends sur le petit lit métallique et je me rendors...

Onze heures... Je lis quelques pages de Debray : "Le père De Gaulle, tout de même, il faut y aller voir d'un peu plus près !" (Althusser). Bonheur et perversion des citations ! Midi sonne... G. passe en maillot de bain noir... Ne peux me décider à taper le Kentron, trop chaud !

Tennis à San Remo (?)... Plage de XXmiglia... Laideur des corps nus... Sauf garçons très bruncs, "bruncs" ?, minces et musclés comme des *kouroi* !

Autre *parenthèse du 8 mai*, Gabriel m'apporte des verres imaginaires, eau, limonade, vinaigre ! Il les pose sur la table où je travaille... Me décide à taper (page 61 du ms)

*"ou
ken
le commencement
dispersion pour dire ciel
natale, le peu de choses...
noche, la noche plomada"*

La nuit plombée, nuit de plomb... Sur la porte des petites chambres mon père avait cloué un fer de mulet... Je monte chercher une gomme...

Mercredi 1^{er} août.

La philo est une forme,
pas une vérité !

Un grand malentendu...

Idem le rêve d'une nation homogène !

"Patrie également de la colombe et l'aigle"

(Aragon)

Mais où sont donc passés les aigles ?

Debray, dans le dernier chapitre de son livre, comme s'il s'excusait de ses impertinences gaulliennes, semble vouloir se rattraper à gauche ! Il évoque *les miens, mon pays, le lieu naturel*. Il parle de *bien voter*... Mais toutes ces contradictions sont chouettes et la lucidité post-marxienne, l'honnêteté de reconnaître qu'on s'était bien gourés ! Non plus la lutte des classes mais des groupes culturels, nationaux, religieux, linguistiques... Et naturels (âge ou sexe)... Montée des corporatismes... La forme partie, non ! *parti*, vidée... Debray :

"Il y avait dans le communisme une mystification hideuse et un mythe grandiose". Quoi grandiose ? Mais de quoi je me mêle ? A une époque j'ai essayé de m'intéresser à la politique d'une manière tout à fait manichéiste (P.C.). Précisément pour ne pas penser la politique, l'occulter !

Trois heures. Enfants hurlent dehors. Ciel de pluie. Gouttes sur la tôle qui protège l'escalier...

S'il fallait donner une appréciation générale au "Debray", je dirais :

"précisez votre pensée par des noms, des noms ! N'ayez pas peur !"

Chaleur. Lecture difficile. Impossible écrire...

Scène sans intérêt... Une barcasse de pêche arrive à Menton... sauf le mot, *lamparo*.

Parenthèse du 9/05/91 :

Douleur et rage, non ! *douceur* (morbidezza) et rage, mots du jour... Harengs extras apportés frais d'Amsterdam par un ami accompagné d'une délicieuse *beur* marseillaise !

LE BILLET D'ÉMILIE DEPRESLE

Emilie Depresle

Tout ce qui se fait ne mérite pas d'être écrit ; en effet. Je suis avec beaucoup de plaisir le journal feuilletonnesque de Joseph Guglielmi, lequel, lorsqu'il déprime, a l'intelligence de penser à Rilke.

Mais apparemment, ça ne lui suffit pas - Sans doute faudrait-il le mettre, non pas à l'ellébore, mais à l'ecstasy. Il serait urgent de le prendre entre ses bras, de le consoler. Car enfin, avoir attendu les soviets et être tombé sur Béria est une déconvenue qu'il n'est pas le seul à avoir traversée. Pourquoi revenir ainsi et sans cesse sur des péchés aussi partagés ? Pourquoi pleurer sur la couchette où l'on a eu sa part d'étreinte ? Comme dit mon amie Augusta Ravinet, il faut l'aider, sur-



tout s'il continue à prendre Régis Debray pour Lao Tseu. Calmé, notre ami retrouvera peut-être le charme de Greta Garbo et l'énergie de s'en prendre à ce qui flétrit notre vierge, notre vivace et notre bel aujourd'hui.

NUMEROS DISPONIBLES

47. QUEVEDO, ESPRIU, SNYDER - ESPAGNE, LES TOUT NOUVEAUX.
49. COMMUNE DE BUDAPEST : 1919 - G. Lukacs.
53. L'IDEOLOGIE DANS LA CRITIQUE LITTERAIRE.
54. S. TRETIAKOV : FRONT GAUCHE DE L'ART - REALISME SOCIALISTE - JOSE BERGAMIN.
56. POESIES U.S.A.
57. CHILI - ANGOLA - ESPAGNE
58. POETES PORTUGAIS. - B. BRECHT.
66. POETES BAROQUES ALLEMANDS - G. TRAKL - JEAN MALRIEU.
69. POESIES EN FRANCE (2).
70. POEMES DES INDIENS D'AMERIQUE DU NORD.
71. LE PRINTEMPS ITALIEN, poésies des années 70.
72. AUTOUR DE LA PSYCHANALYSE.
73. BAROQUES AU PRESENT.
74. AVEC ANNE-MARIE ALBIACH.
75. TROBAIRITZ : Les femmes dans la lyrique occitane du Moyen-Age.
76. PHILIPPE SOUPAULT. - POETES IRANIENS. - GERTRUDE STEIN.
77. COMMENT NOUS ECRIVONS et ensemble IOURI TYNIANOV.
78. POESIE LIBRE ARABE AUJOURD'HUI.
79. VINGT-CINQUIEME ANNIVERSAIRE.
80. LANGUE MORTE.
81. QU'EST-CE QU'ILS FABRIQUENT ?
- 82.83. AVANT-GARDE, POESIE, THEORIE. - POESIE EROTIQUE DE GERTRUDE STEIN. - NOUVEAUX POETES DES U.S.A.
84. LA POESIE, LE VERS : G.-M. HOPKINS.
85. POESIE EN JEUX : L'ECOLE, L'ECRITURE, L'OULIPO.
86. AMOUR AMOUR.
87. CLAUDE ROYET-JOURNOUD.
88. POESIE-PERFORMANCE.
- 89.90. DE L'ALLEMAND
91. AVEC COBRA : Poètes expérimentaux des Pays-Bas.
92. QUATORZE POETES D'AMERIQUES LATINES.
93. QUATORZE POETES DU QUEBEC MAINTENANT.
94. TROUBADOURS GALEGO-PORTUGAIS.
95. ALAMO - Littérature, Mathématique, Ordinateurs.
96. 97. Jean TORTEL.
98. JAROSLAV SEIFERT. - POETES DANOIS AUJOURD'HUI.
99. DE LA SEXTINE : un vaste panorama réalisé et présenté par Pierre Lartigue.
100. LE TANGO.
102. PIERRE REVERDY : H. Deluy, J. Garelli, J. Guglielmi, G. Jouanard, P.-L. Rossi, J. Roubaud. Et : Y. Bergeret, Y. Boudier, Ch. Dobzynski, Marie Etienne, J.-L. Herisson, A. Lance, Ph. Longchamp - Tom Raworth, Dylan Thomas, Catulle, Andréa Zanzatto.
103. 1930 : POEMES D'OUVRIERS AMERICAINS. Henri Lefebvre.

105. LE MONOSTICHE - LOCHAC : près. J. Tortel. - CINQ POETES AMERICAINS AUJOUR-D'HUI : Rae Armantrout, Mei-Mei Berssenbrugge, Clark Coolidge, Michael Palmer, Joseph Simas. Et : György Somlyo, Jean Tortel, Esther Tellermann, Yves Boudier...
106. LA FONTAINE : J. Tortel, La Gessée, P. Lartigue, Jacques Réda, Cl. Adelen, Jean Royère, H. Lucot, J.-Ch. Depaule, L. Ray, J.-P. Balpe, Y. Boudier, L. Robel - MARIO DE SA CARNEIRO - Craig Watson, G. Arseguel, J. Todrani, Christian Tarding, Guy Jannin, Inigo de Sarrutegui...
107. 108. POETES DE LA REUNION. Et : Jean-Joseph Rabéarivelo, Edward Dorn, Giorgio Bassani, Carlo Pasi, Ralph Grüneberger, Jérôme Rothenberg, Emmanuel Hocquard, Armand Rapoport, Jean-Pierre Balpe, Gil Jouanard, Jean-Michel Maulpoix, Claude Ernoult, Anne Mesliand, Eric Maclos, Michel Mourot...
109. SONNETS FRANÇAIS (1550-1625) : choisis et présentés par Jacques Roubaud. Et : *Maria Obino*, trad. par J. Guglielmi et Cl. Royet-Journoud, Martine Broda, Alain Coulange, Robert Davreu, Jean-Charles Depaule, Josée Lapeyrère, Philippe Longchamp...
110. PESSOA ET LE FUTURISME PORTUGAIS : n° réalisé par Jacinto Lageira et Henri Deluy ; textes et poèmes de F. Pessoa, Mario de Sa Carneiro, José de Almada-Negreiros ; nombreux inédits en français ; présentations, chronologie, bibliographie. - Et : Christian Prigent, Claude Adelen, Marie Etienne, Jean-Pierre Ostende...
111. POETES DANOIS - Et : César de Notre-dame, Eric Audinet, François Cariès, Michelle Grangaud, Emmanuel Hocquard, Gérard Noiret, Paul Louis Rossi...
112. POETES ITALIENS : Giuseppe Conte, Milo de Angelis, Valerio Magrelli, Valentino Zeichen - Et : Antonio Cisneros, Denise Levertov, Egito Gonçalves, Keith Barnes, Jacques Roubaud, Maurice Regnaud, Jean-Charles Depaule, Yves Boudier, Tengour Habib, Véronique Vassiliou, Malika Halbaoui, Marion Galichon-Brasart, Jean-Pierre Depetris...
113. 114. POESIE EN FRANCE, 1978-1988 : Deux cents pages d'interventions, prises de positions, tours d'horizons. Et : Homère, Saül Yurkiévitch, Rosmarie Waldrop, Wallace Stevens, Fernando Pessoa, Keith Waldrop, T.-S. Eliot, Ivan Chapko, Vsevolod Nekrasov, Peter Porter, A.-G. Lopez, Frantisek Halas, Robert Kocik, Gyorgy Somlyo...
115. POETES OUZBEKS ET RUSSES. Et : Mina Loy, Charles Dobzynski, Jean-Luc Sarré, Bruno Sibona, Habib Tengour...
116. LE VERS EN 1989. G. Arseguel, J.-P. Balpe, J.-F. Bory, Y. Boudier, A. Coulange, M. Deguy, H. Deluy, E. Durif, G.-L. Godeau, J. Guglielmi, E. Hocquard, H. Kaddour, V. Kichelm, A. Lance, H. Lucot, P. Monnier, J. Roubaud, E. Tellermann, J. Todrani, V. Vassiliou...
117. ETATS-UNIS : NOUVEAUX POETES... Et : Pierre Alféri, Raymond Jardin, Gil Jouanard, Lionel Ray, Jean Tortel.
118. LYRIQUES LATINS, un ensemble réalisé par Danièle Robert. Et : Francis Combes, Marie Etienne, Bernard Heidsieck.
119. NOUVEAUX POETES PORTUGAIS... Et : Norma Cole, Michael Gizzi, Demosthène Agrafiotis, Jean-Charles Depaule, Geneviève Huttin.
120. CARLOS DRUMMOND DE ANDRADE. Et : Claude Adelen, Pierre Alféri, Yves Boudier, Olivier Cadiot, Henri Deluy, Claude Esteban, Liliane Giraudon, Michelle Grangaud, Joseph Guglielmi, Emmanuel Hocquard, Anne Portugal, Maurice Regnaud, Paul Louis Rossi, Jacques Roubaud, Jean-Luc Sarré, John A. Scott, Alain Veinstein, Jean-Jacques Viton.
121. GHAZELS OUZBEKES. Et : Jean-Pierre Balpe, Hamid Ismailov, Rosa Sultanova, Jean Tortel, Alain Lance, Jean-Jacques Viton, Christine Gelifier.
122. WALTHER VON DER VOGELWEIDE. Et : Gérard Arseguel, Jean-Pierre Balpe, Huguette Champroux, Alain Coulange, Jean-Charles Depaule, Eugène Durif, Marie Etienne, Pierre Lartigue, Esther Tellermann.

Des mots à ne pas oublier

L'aquilon : n.m. (lat. *aquilo* de *aquila*, aigle, à cause de la vitesse de ce vent). Vent du Nord froid et violent.

L'aquilon fuit, les tonnerres se taisent
Et le soleil revient, plus radieux...

Jacques-Charles-Louis de Clinchamp de Malfilâtre
Narcisse, ou l'île de Vénus

L'éther : n.m. (lat. *æther*, d'un mot grec qui signifie "air pur"). Substance très subtile qui remplissait l'espace entre les astres.

Et son père, le vieux Saturne,
Roule à peine son char nocturne
Sur les bords glacés de l'éther.

Jacques-Charles-Louis de Clinchamp de Malfilâtre
"Le soleil fixe au milieu des planètes"

action poétique

Abonnement ou réabonnement

Nom Prénom

Adresse.....

Je m'abonne pouran(s) à la revue.

France : 1 an (4 n^{os}) 200 F - 2 ans (8 n^{os}) 340 F

Etranger : 1 an (4 n^{os}) 300 F - 2 ans (8 n^{os}) 560 F

Pour l'étranger : la revue ne peut accepter les chèques libellés en devises étrangères.

• Je désire également recevoir les numéros suivants :

(voir la liste des numéros disponibles).....

• Je vous adresse la somme totale deF

Action poétique, C.C.P. 4294-55 Paris.

Rue J. Mermoz, résidence La Fontaine-au-Bois n°2 - 77210 Avon.

LIRE

- RENÉE BALIBAR : Histoire de la littérature française, *Que sais-je ?*
- ROSMARIE WALDROP : La reproduction des profils, *Tuileries Tropicales*
- MARIE ETIENNE : Eloge de la rupture, *Ulysse Fin de siècle*
- EDMOND JABÈS : Le Livre de l'Hospitalité, *Gallimard*
- DIDIER CAHEN : Edmond Jabès, *Belfond*
- QUATRE POÈTES CHINOIS, *Ulysse Fin de siècle*
- JEAN THIBAUDEAU : Souvenirs de guerre, *Hatier*
- FRANÇOIS BODDAERT : Ce livre de malheur, et des corps, *Le Temps qu'il fait*
- ROGER LAPORTE : Etudes, *P.O.L*
- ERICH ARENDT : Nuit des Cyclades, *La Différence*
- PIERRE ALFÉRI : Chercher une phrase, *Christian Bourgois*
- LE ROLAND OCCITAN, *10/18*
- ALAIN COULANGE : Histoires Naturelles, *Pictura*
- YOUSSEF ISHAGHPOUR : Le tombeau de Sadegh Hedayat, *Fourbis*
- DYLAN THOMAS : Vision et prière, *Gallimard*
- CHANSONS FRANÇAISES DE LA RENAISSANCE, *Gallimard*
- RAOUL VANEIGEM : Louis Scutenaire, *Seghers*
- JEAN RISTAT : L'hécatombe à Pythagore, *Gallimard*
- GENEVIÈVE HUTTIN : Paris, litanie des cafés, *Seghers*
- JEAN-LUC STEINMETZ : Arthur Rimbaud, *Tallandier*
- JOYCE MANSOUR : Prose et poésie, *Actes Sud*
- JEAN DE BOSCHÈRE : Dressé, actif, j'attends, *La Différence*
- DENIS FERNANDEZ-RÉCATALE : Mémoires du futur, *Messidor*
- YANNIS RITSOS : Tirésias, *Seghers*
- MARIO LUZI : La barque, *La Différence*
- JACQUES GÉRAUD : Proustites, *P.O.L*
- MARCELIN PLEynet : Giorgione, *Maeght*

LA BLANQUETTE

Elle est de veau ; elle n'existe que pour mettre en valeur le fondant à peine soutenu des chairs à peine fermes du jeune animal -il ne doit pas avoir plus de deux ou trois mois ; elle accentue l'onctuosité, la finesse d'une viande à peine faite ; elle joue de cette densité légère, à peine goûteuse, proche d'une fadeur dont elle sait dégager la saveur propre -grâce à quelques éléments simples dont l'alliance souligne les proximités (la crème, le beurre, la farine, le bouillon, le riz...)

L'ensemble, réussi, donne sur une complexité dont on ne peut négliger les exigences : il y faut du tour de main, il y faut de l'œil et du doigté ; il y faut la qualité des produits, un matériel sans défauts ; il y faut du temps, une touche d'imagination et le sens d'un équilibre dans la distribution des accents (le poivre, le citron, la muscade...)

Le mot lui-même n'est pas sans ressources. Il désigne à la fois une poire d'été à peau blanche (elle a presque disparu), une sorte de soude, une variété de figue (assez rare), une eau de vie de première distillation. Il est attesté dès longtemps ; le début du XVII^e siècle désigne par "blanquette" ce vin qui, aujourd'hui encore, vient de Limoux.

Ce n'est qu'au XVIII^e siècle qu'il désigne une viande blanche, une sauce blanche, enfin un ragoût de viande blanche accommodé au blanc.

Donc, car nous sommes en juillet, l'animal sera né en mai, il aura longuement connu le lait de la mère, il sera pur de tous trafics.

Donc, pour six personnes, deux kilos de viande. Une viande très blanche, graisse satinée, nerfs et cartilages peu apparents ; partie de tendrons, partie de haut de côte, épaule désossée, jarret, en morceaux assez gros.

A portée de main : sel, poivre au moulin, 200 g de beurre, muscade, deux oignons piqués, quelques cayeux d'ail, carottes, farine, bouquet garni, quatre jaunes d'œuf, bouillon blanc de volaille (un bol), trois dl. de crème épaisse, trente six oignons (ou trente cinq, ou trente sept...), un long jus de citron, quelques champignons de Paris (ou pas), un poireau.

Une heure de préparation, deux heures de cuisson.

Faire dégorger, la veille, la viande coupée. Si la viande présente la moindre partie rose, l'ébouillanter dans une eau vinaigrée ; égoutter.

Puis : faire étuver à feu doux, dans 100 g. de beurre, les cubes de viande, salés et poivrés ; ajouter deux ou trois carottes débitées en rondelles ou en quartiers ; mêler de près, écumer si nécessaire ; laisser venir une demi-heure à petit bouillon ; saupoudrer de farine (main légère) ; remuer, ne pas laisser roussir -surtout ne pas laisser roussir : il faudrait tout jeter !

Puis : mouiller avec un bol de bouillon ; porter à ébullition lente ; remuer, remuer ; ajouter le bouquet garni, les oignons piqués, le poireau haché, l'ail (à convenance) ; laisser aller une heure et demie, au moins.

Puis : ébouillanter les petits oignons, les égoutter, les faire étuver dans les 100 g de beurre restant.

Puis : retirer les morceaux de veau, les mettre sur un plat qui doit rester chaud ; ajouter les petits oignons ; passer la sauce, la remettre au feu, ajuster (réduction, s'il le faut, demi verre de lait, s'il le faut).

Puis : très vite, dans un récipient adéquat, jaunes d'œuf, bouillon, crème fraîche ; muscader, ajouter une louche de la sauce passée, fouetter sérieusement, allonger avec le jus de citron.

Enfin : verser le tout dans le plat de cuisson où se trouve la sauce ; coup prolongé de fouet ; ne pas laisser bouillir ; verser sur la viande et les oignons.

Avec une courte timbale de riz, un vin blanc sec (Sancesse, Vouvray...) rafraîchi.

Après une salade mixte de saison et avant un mille-feuilles très souple. Sieste.

H.D.